CETTE SEMAINE
LE DÉBUT DE

LA LONGUE CHASSE

(pp. 12, 13, 14)

L'EXPRESS

1,25 NF

9 FEVRIER 1961. — N° 504

Bourguiba : Attention !

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER

(p. 3.)

(Dalmas.)

LE CHEF DE L'ETAT TUNISIEN

« Dans les affaires difficiles et de mince espérance, les desseins les plus courageux sont les plus sûrs. »

(Tite-Live.)

B 6 ★ ★ ★ ★ ★

Courrier

Cette semaine :

● Bourguiba : Attention !
L'éditorial de J.-J. S.-S. .... p. 3

● L'invité du général
par J. Daniel .... pp. 7, 8

Le récit de la capture d'Eichmann :
● La longue chasse .... pp. 12, 13, 14

● Enquête : Les Provinciales
par Dominique Desanti .... pp. 20, 21

● Exclusif : les derniers dessins
de Steinberg .... pp. 31, 32, 33

● En lisant le journal
par Françoise Sagan p. 27

Le Bloc-Notes
de François Mauriac p. 40

● La télévision
par Armand Salacrou p. 35

● La semaine politique, pp. 4, 5, 6 ● Le dessin de JEAN EFFEL, p. 5 ● Le dessin de TIM, p. 7 ● L'expérience tunisienne, par GABRIEL ARDANT, p. 9 ● Le général Ely, par P.-M. DE LA GORCE, pp. 10, 11 ● La jungle de papier, par P. JOHNSON, p. 15 ● Quatre jours en Inde, par M. MANCEAUX, pp. 16, 17 ● 18 portraits de ma femme, par SINE, p. 25 ● La semaine littéraire, par ANNE GUERIN, p. 26 Les chroniques de MAURICE NADEAU, p. 28 ; JULES ROY, p. 30 ; I. SILONE, p. 34 ; MORVAN LEBESQUE, p. 36 ; ROBERT KANTERS, pp. 29 et 36 ● Enquête sur la S.A.C.E.M., par PIERRE BILLARD, p. 37 ● Hokusai, par PIERRE SCHNEIDER, pp. 38, 39.

LA GENERATION DES DJEBELS

J'ai lu le compte rendu que « L'Express » a bien voulu donner sur les résultats que nous avons publiés concernant l'enquête faite dans « La Vie Catholique Illustrée » auprès des anciens d'Algérie. Votre analyse rend compte avec sympathie de notre travail. Vous avez donné la plupart des résultats. Vous en avez oublié un certain nombre. Ceux-là sont au moins aussi importants que les autres :

1° 85 % des anciens d'Algérie interrogés par nous envisagent de retourner en Algérie lorsqu'ils en auront l'occasion. Cette terre sur laquelle ils ont souffert et lutté ne leur a pas laissé un souvenir si terrible qu'ils n'aient envie de la retrouver. Ceci vaut la peine d'être noté.

2° En ce qui concerne les valeurs qui éveillent, en eux, maintenant, un sens, plus exactement une préférence, celles qui viennent en premier sont, par ordre décroissant : *la liberté, l'amour d'une femme, le désir d'effacer la misère du monde.* Il semble sympathique qu'après plusieurs mois de combat en Algérie les soldats du contingent rapportent de leur service militaire, qui est en même temps un service de guerre, la notion de liberté, la notion d'amour (dont on peut penser qu'il s'agit d'un amour familial) et une prise de conscience de leur solidarité à l'égard du malheur humain.

3° Un des buts que nous poursuivions en faisant cette enquête était de savoir quelle influence un service militaire accompli dans des conditions si particulières avait eue sur la foi et la pratique religieuses des soldats qui lisent « La Vie Catholique Illustrée ». Ceux qui ont bien voulu nous répondre nous disent qu'ils ont vu leur foi confirmée (en petit nombre, mais cela mérite d'être dit) ou que leur foi est restée ce qu'elle était avant. On peut dire la même chose pour la pratique religieuse. Le déchet que nous trouvons parmi eux en ce qui concerne la croyance en Dieu ou la fréquentation des lieux de culte correspond au déchet inévitable qui se produit chez tout homme de cet âge qui, passant de l'adolescence à l'âge adulte, fait un choix définitif parmi les traditions qui lui ont été transmises.

Les conclusions que nous avons tirées de cette enquête que vous avez analysée, et auxquelles j'apporte un complément, rejoignent (et c'est cela qui est important) les résultats obtenus par les enquêtes faites par le service Armée-Jeunesse auprès des anciens d'Algérie, ceux obtenus par la section Loisirs du Centre National de la Recherche Scientifique auprès des membres des mouvements de jeunesse et sur la demande de leurs dirigeants.

Nous avons trouvé à faire cette enquête, en constatant la spontanéité, la solidité et le bon sens de nos correspondants, un réconfort.

GEORGES HOURDIN,
Directeur de « La Vie Catholique Illustrée ».

LES COMMUNISTES ET NOUS

Je suis d'accord avec l'article de J.-M. Domenach, « Les communistes et nous ».

Le mystère qui enveloppe les débats au sein du P.C., le langage théologique employé, le ton comminatoire des procureurs rendent perplexe le citoyen de l'extérieur... A la vérité, pas plus les communistes que d'autres n'ont su mobiliser les masses contre un régime qui doit en grande partie son existence à l'incapacité de la gauche française, comme de la droite, à résoudre les problèmes de la décolonisation, à la décadence d'un certain parlementarisme...

J.-M. Domenach a raison. Il y a une communauté de destin entre le parti communiste et la gauche de ce pays. Pour que celle-ci sorte de son impuissance, il faut qu'elle puisse collaborer avec le P.C. sans crainte d'être étouffée par lui. Ce n'est pas un problème simple, mais nous sommes de plus en plus nombreux à le poser en ces termes et la jeunesse donnera raison à ceux qui veulent sortir des ornières où se complaisent les hommes de la « vieille gauche ».

MAURICE COMBES,
Fleury-les-Aubrais (Loiret).

LES ALGERIENS DE FRESNES

J'ignore qui est M. Charby, dont j'ai lu l'article sur les Algériens de Fresnes. C'est certainement, en tout cas, un de ces hommes chez qui la pitié éteint l'intelligence.

Il nous raconte « en se retenant à peine de pleurer » (c'est dans le texte) les sévices dont les Algériens F.L.N. sont l'objet dans une prison en France. Très bien. Mais les réactions vulgaires des flics ne sont-elles pas expliquées par les actions de ces Algériens ? Car, en effet, qu'ont fait ces hommes que l'on roue de coups et que l'on condamne à mort, nous le savons tous : ils ont tué un gendarme qui sortait d'un commissariat de police, ils ont placé une bombe dans une boulangerie, ils ont assassiné... Le tort de de Gaulle, de la démocratie de de Gaulle, c'est, dans la période de crise que nous traversons, de ne pas éliminer purement et simplement des hommes comme M. Charby.

T. BERTIN,
Aix-en-Provence.

CETTE SOIF D'APPRENDRE

Le reportage que vous avez publié sur « Les Algériens de Fresnes » est intéressant sous bien des aspects.

Mais ce qui m'a le plus frappé, plus encore que l'organisation politique des détenus, c'est de constater que ces hommes dont certains n'ont pas hésité à tuer, se sont remis à l'étude, et à l'étude de la culture française.

Cette soif d'apprendre que la France, hélas ! n'a pas été à même d'étancher en Algérie, prouve bien, à mon avis, que les racines de la révolte algérienne n'ont rien à voir avec la xénophobie, ni avec la haine de l'Occident.

F. R.,
Nantes.

L'ESTHETIQUE INDUSTRIELLE

J'ai lu avec intérêt l'article de M. Chabrun sur l'esthétique industrielle et un de ses représentants, M. Patrix.

Il serait bon, pourtant, de préciser que l'esthétique industrielle, quoique d'implantation récente, n'en est pas

JACQUES VIENOT.

à proprement parler à ses débuts dans notre pays. Il y a douze ans que l'Institut d'Esthétique Industrielle a été créé par Jacques Vienot, pionnier auquel on ne rendra qui est mort en 1959.

En 1953, cet institut a organisé à Paris le premier congrès international d'esthétique industrielle, réunissant vingt pays. Un cours supérieur d'esthétique industrielle a été fondé en 1956. Il dépend de l'Education nationale et forme chaque année une vingtaine de jeunes esthéticiens...

Enfin, les écoles des Beaux-Arts, des Arts décoratifs et le Conservatoire des Arts et Métiers ont ouvert des cours d'initiation...

P. THEUBET,
Paris.

UN FRANÇAIS DU PORTUGAL

En tant que Français résidant au Portugal, je suis indigné de voir un périodique français se prêter à la publication d'un factum aussi injurieux, ridicule et mensonger que la lettre de Galvao à Salazar.

Connaissant le Portugal depuis plus de cinquante ans, j'ai pu apprécier les régimes qui s'y sont succédé et j'affirme que l'actuel a littéralement ressuscité le pays. Tout n'y est pas parfait ; mais quel est sur terre le pays qui peut se targuer de conditions idylliques ?

Galvao défigure d'une manière odieuse l'action de Salazar et présente ce dernier sous les traits d'un monstre, avec une telle exagération d'expression qu'elle révèle le déséquilibre mental de son auteur.

COMTE ARMAND,
Paris.

DES PORTUGAIS DE FRANCE

Le capitaine Galvao a appelé son opération du «Santa-Maria», « Opération Dulcinée ». Dulcinée, c'est l'héroïne de « Don Quichotte », que le chevalier voulait conquérir par des actes accomplis au loin, dont la nouvelle lui parviendrait par les voix de la renommée.

Dans ce cas-ci, Dulcinée, c'est le Portugal, ses colonies et peut-être aussi l'Espagne. Outre la misère et les malheurs que la dictature de Salazar impose aujourd'hui à notre peuple, son intransigeance nous laisse dans la perspective d'une guerre civile qui peut être affreuse. Aux colonies, la pratique d'un colonialisme brutal nous conduit à une guerre contre des peuples avec lesquels nous voudrions être amis, une guerre dans laquelle le Portugal n'aura de son côté ni la force, ni le droit.

Pour un moment, l'« Opération Dulcinée » a représenté pour nous l'espoir de renverser une dictature sans verser de sang.

L'autre semaine, la presse a titré : « Galvao s'avoue vaincu ».

Non. Le vaincu, c'est le dictateur de Lisbonne. Jamais si peu d'hommes, avec si peu de moyens, n'ont porté un si grand coup à une dictature. Pendant les dix jours au cours desquels un bateau du Portugal Libre a vogué dans l'Atlantique, le régime de Lisbonne a tremblé et révélé toutes ses faiblesses. Le dictateur Salazar a été démasqué aux yeux du monde.

L'aventure du « Santa-Maria » a montré que vingt-cinq hommes, quand ils interprètent le désir d'un peuple, peuvent faire trembler une dictature. A partir d'aujourd'hui, le dictateur Salazar, outre les soucis que lui procure sa tâche d'organisateur de l'oppression, aura à supporter la peur que vingt-cinq hommes apparaissent soit dans les montagnes du Portugal, soit en Afrique, aux Indes, à Macao ou à Timor, pour le faire trembler une autre fois. Et en regardant par la fenêtre, il sait aussi que le peuple de Lisbonne peut le balayer en un seul jour.

Nous avons gagné la première bataille.

Le Portugal s'éveille.

UN GROUPE D'ÉTUDIANTS PORTUGAIS DE PARIS.

L'EMBRYON DU PROFESSEUR PETRUCCI

Un point m'étonne dans l'article de Rosie Maurel sur les expériences du professeur Petrucci. Elle affirme avoir vu l'embryon déjà formé remuer sur l'écran. Or, les spécialistes français à qui le professeur Pétrucci a présenté son film à Paris ont manifesté les plus grandes réserves au sujet de cet « embryon » dont l'aspect, selon eux, n'aurait rien de convaincant.

DOCTEUR R.,
Montpellier.

[*La remarque du docteur R. semble parfaitement justifiée. Elle recoupe un fait qui m'a étonnée. Le professeur Petrucci n'a pas présenté à Paris le fragment de film que j'ai vu à Bologne et sur lequel l'œil le plus profane peut distinguer nettement la forme d'un fœtus humain avec le crâne, la colonne vertébrale et l'ébauche des membres. L'embryon qui termine le film de l'expérience se présente comme une masse informe dont la projection ne m'aurait absolument pas convaincue. J'avais écrit dans un article : « Les spécialistes jugeront ». Ils ont jugé (sévèrement)... mais pas sur les mêmes pièces. J'ignore pourquoi le professeur Petrucci n'a pas projeté en France devant les spécialistes d'embryologie le morceau de film que j'ai vu à Bologne.* — R. M.]

LA RUE SALA

Je suis né à Lyon et suis avec le plus grand intérêt l'étude de Mme Desanti sur « Les Provinciales ». Tant dans la première parution que dans celle de cette semaine, j'ai été frappé de l'exactitude de ses notations. Je crois qu'elle a, jusqu'à présent, excellemment vu le problème.

Mais pourquoi avez-vous baptisé « rue Salla » (avec deux l alors que ce nom n'en comporte d'ailleurs qu'un seul) ce qui est, sauf erreur, la montée des Chazeaux ?

A. MEAUDRE,
Paris.

[*La suite de l'enquête de Dominique Desanti se trouve en page 20-21.*]

FORUMS REGIONAUX

● *Allier.* — Le Forum de Montluçon organise, le 22 février, à 20 h. 45, salle du Vieux-Château, une réunion avec la participation de Morvan Lebesque, qui parlera de « La Presse et l'Information », et Harris Puisais.

RESEAU FOURNIER

● *Lecteurs de la Nièvre.* — Les Amis de « L'Express » et le Cercle d'Etudes Politiques, Economiques et Sociales organisent une conférence-débat le vendredi 10 février, à 21 heures, salle des Fêtes de l'Hôtel de Ville, à Nevers, avec la participation de Serge Mallet qui parlera de : « La Yougoslavie d'aujourd'hui. Une expérience de planification et de cogestion ouvrière ».

COMMUNIQUES

Le Conseil étudiant de la Paix appelle ses comités et tous les étudiants à imposer la seule solution qui mène à la paix : c'est-à-dire la négociation entre le gouvernement français et les représentants des combattants algériens, portant à la fois sur les conditions militaires du cessez-le-feu et les garanties d'application de l'autodétermination,

Demande à ses comités de paix :

— par des appels dans les amphithéâtres,

— par des contacts avec les étudiants de toutes tendances,

— par des réunions publiques,

d'élargir l'action pour la négociation et de préparer les assises pour la paix en Algérie, qui se tiendront le 5 mars 1961.

SOLDATS !

Plusieurs correspondants de la « Croix Blanche » manifestent le désir de correspondre avec des militaires sans ressource ou sans famille.

Si vous connaissez des camarades à qui cela pourrait rendre service, écrivez à :

La Croix Blanche
3, impasse Naboulet, Paris (17e)

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
16, r. du Faub Montmartre
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées · PARIS
« L'EXPRESS » S. A. Presse-Union.
Le resp. de la publication :
J.-J. Servan-Schreiber.

9 FEVRIER 1961

L'EXPRESS

8e ANNEE. — N° 504

(7e année)
327e semaine
de la guerre
d'Algérie.

L'ÉDITORIAL DE J.-J. SERVAN-SCHREIBER

Bourguiba : attention !

SI le général de Gaulle, qui fut toujours prévenant et courtois envers son « compagnon » le sultan du Maroc et trop souvent insolent envers le chef d'Etat tunisien (1), accepte enfin de se consulter avec celui-ci, c'est que, selon une expression favorite de Bourguiba, la situation a mûri.

Il y a, dans toute affaire politique, un moment fugitif où le mûrissement devient pourrissement : l'art de l'homme d'Etat est de ne pas en arriver là. Il y a longtemps, hélas ! qu'entre la France et l'Algérie cet instant est dépassé. Ce fut peut-être au lendemain du 13 Mai 1958 ; peut-être après les émeutes de janvier 1960 ; peut-être à Melun... Aujourd'hui, en tout cas, nous avons devant nous un adversaire considérablement renforcé par les actes d'allégeance que vient de lui rendre publiquement le peuple d'Algérie ; nous sommes pressés par une échéance prochaine : la rencontre entre le chef de l'U.R.S.S. et le nouveau leader de l'Amérique qui ont déjà reconnu leur intérêt commun ; enfin, l'opinion française, elle, est lassée jusqu'à l'écœurement et toute prête à ne plus vouloir entendre parler de ces peuples d'Afrique dont elle risque de ne retenir que les gestes d'ingratitude. Voilà ce que des années d'immobilisme et d'attente ont forgé.

Voilà pourquoi de Gaulle, enfin, va rencontrer Bourguiba.

MAIS s'il est très tard, il n'est pas trop tard pour qu'ils puissent travailler ensemble à la paix. A une condition : de voir la vérité en face. Car si l'on ne place pas cette nouvelle occasion dans son contexte vrai, si on l'entoure, comme pour Melun, de la vapeur des illusions, des mythes de victoire et de grandeur, on court le plus grand risque, comme à Melun, qu'elle n'aille droit sur les récifs.

Il faut donc dire les choses comme elles sont, c'est le service que l'on peut rendre.

Il faut dire que la rencontre franco-tunisienne *n'est pas* la négociation franco-algérienne, et que si l'une ne mène pas directement à l'autre, la chance qui se présente aura été perdue. MM. Krouchtchev et Kennedy s'occuperaient alors du reste...

Il faut se réjouir sans réserve que le général de Gaulle et M. Bourguiba, enfin, parlent en tête à tête. Il n'y a pas, pour le chef de l'Etat français, d'homme qui puisse mieux l'éclairer sur la réalité nord-africaine et sur les voies d'un règlement. Mais il faut savoir dès maintenant, et sans l'ombre d'un doute, que l'on ne négociera pas la paix, le statut de l'Etat algérien, les garanties aux Français, l'avenir des relations entre la France et l'Algérie, avec Bourguiba : ce sera directement avec les chefs du nationalisme algérien, ou pas du tout.

SI la conversation à l'Elysée est considérée comme une préface à la rencontre avec le G.P.R.A., c'est une chose excellente. Si l'on croit pouvoir substituer l'une à l'autre, si l'on espère, en invitant Bourguiba, éviter Abbas, on ne fabrique qu'un nouveau subterfuge et on prépare un nouvel échec.

Car depuis le 8 décembre dernier, les dés sont jetés. Les musulmans, à l'occasion du voyage en Algérie du général de Gaulle, ont eu pour la première fois l'extraordinaire audace de sortir dans les villes, drapeaux F.L.N. en tête. Du moment où l'on avait laissé les choses en arriver là, le F.L.N. était « bâti » — ce qu'on avait cherché à éviter — comme seul interlocuteur possible et efficace. Ce ne sont pas les louvoiements habiles de de Gaulle ni le dernier référendum qui ont fini par crever les décors ; c'est l'explosion nationaliste ouverte et totalement imprévue du mois de décembre, ce sont les you-yous stridents des femmes de la Casbah que les paras croyaient quadrillée. Comme ce fut le cas en 1955 au Maroc, lorsqu'on eut laissé passer le moment où le Plan Grandval, transitoire et octroyé, avait encore une chance de réussir.

CETTE semaine, toutes les voix conformistes font l'éloge de l'envoyé spécial de M. Bourguiba, son ami Mohamed Masmoudi. Il y a de quoi sourire un peu si l'on se rappelle les injures qui furent lancées du même bord contre ceux d'entre nous qui allèrent saluer l'ancien ambassadeur tunisien à Paris pour lui redire l'amitié de la France et l'espoir dans l'avenir, au moment de son départ à la suite du bombardement de Sakiet.

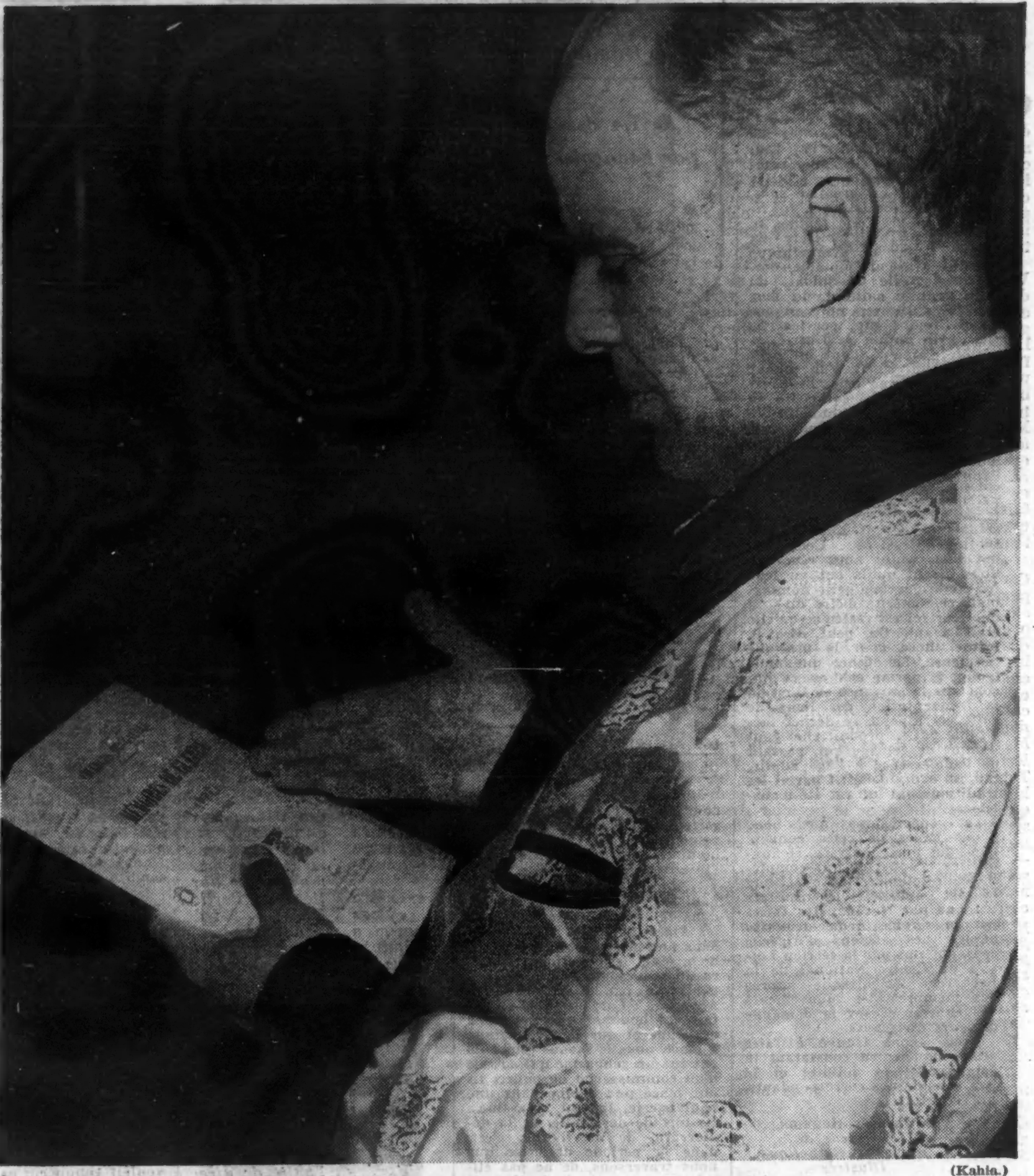
Si j'évoque cet épisode, et ce retournement, ce n'est pas pour en tirer une satisfaction *a posteriori* qui serait très vaine. C'est pour mesurer et faire mesurer combien le pouvoir et ses satellites — de la IVe comme de la Ve — ont bafoué l'opinion française et les chances d'une communauté franco-africaine. C'est surtout pour essayer d'apprécier plus exactement les erreurs de jugement qui nous ont tant fait de mal dans le passé et qui pourraient, renouvelées sous une autre forme aujourd'hui, trahir encore l'intérêt national.

OUI, attention ! Cette fois, plus de rêveries, d'illusions, ni de mensonges. On doit se réjouir de la poignée de main que de Gaulle et Bourguiba vont sans doute se donner très bientôt, car elle peut être l'ouverture vers la négociation directe et complète avec le F.L.N.

Qu'il n'y ait pas, là, le moindre malentendu. Si c'est bien ce dont il s'agit, le choix de Bourguiba est excellent, et l'initiative du général de Gaulle doit être applaudie et soutenue sans arrière-pensée. Si, par malheur, c'était seulement, au contraire, un nouvel épisode théâtral pour éviter la dure réalité, le régime ne devrait pas survivre très longtemps aux conséquences inévitables de cette ultime tromperie.

Espérons, de tout cœur, que c'est la franchise, cette fois, et non plus le machiavélisme, qui sera la politique de la France.

J.-J. S.-S.



(Kahia.)

M. HABIB BOURGUIBA, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE TUNISIENNE.
S'il s'agit d'une préface...

(1) M. Bourguiba fut pourtant le premier homme d'Etat à avoir appelé publiquement de ses vœux la venue au pouvoir du général de Gaulle pour en terminer avec la guerre d'Algérie ; il le fit au cours d'un entretien avec « L'Express » le 21 Juin 1957.

LA NATION

Le congrès des maires

● *Deux grandes préoccupations au congrès des élus locaux. En séance publique : l'école. Dans les couloirs : l'Algérie.*

CE n'est pas par hasard que le général de Gaulle a offert aux maires de France, réunis en congrès, une somptueuse réception élyséenne : le chef de l'Etat avait été averti que les édiles provinciaux étaient mécontents du gouvernement et se disposaient à lui adresser — chose inhabituelle — des « représentations » fort peu protocolaires.

Pendant trois jours, à l'Hôtel de Ville, deux mille délégués ont siégé dans la grande salle des Fêtes, vert et or. Trop en vue, les maires des grandes villes (MM. Chaban-Delmas, Defferre, Pflimlin, etc.) avaient préféré s'abstenir. Privée de ces ténors politiques, l'assemblée reflétait une bourgeoisie moyenne d'« administrateurs ». Le président de l'Association, M. Tremintin, un vieillard de 85 ans à longue barbe blanche, accueillait les orateurs à la tribune ; à ses côtés, M. Monnerville, président du Sénat, et M. Benedetti, préfet de la Seine, faisaient face aux congressistes. Lesquels, d'emblée, passèrent à l'attaque.

« Limitation des libertés locales... Centralisation excessive... Retards perpétuels dans l'exécution des décisions municipales », tels furent les premiers griefs, encore mesurés. Mais, dès que l'on aborda les problèmes de la jeunesse, le ton, brusquement, changea. L'air se chargea d'électricité et l'on entendit des formules comme celle-ci : « *Humiliation d'un pays soi-disant surdéveloppé, incapable d'assurer à ses enfants une scolarité digne de ce nom.* » M. Paul Tétard, maire d'Esquerdes (1.200 habitants) rappela qu'en 1960 le manque de crédits pour le premier degré scolaire avait entraîné le prélèvement de plusieurs milliards sur ceux — également insuffisants — de l'enseignement supérieur. Plus incisif, le maire de Saint-Benoit-du-Sault déclara : « *Rien n'est fait, rien n'est prévu pour l'avenir de la nation. Le problème de la jeunesse n'intéresse pas l'Etat. Aujourd'hui, il est impossible de retenir les jeunes dans nos campagnes : ils n'y trouvent ni travail ni loisirs organisés.* »

Un silence hostile

Certains maires avaient décidé de manifester de vive voix au moment de l'arrivée au congrès de M. Pierre Chatenet, ministre de l'Intérieur. A grand-peine M. Le Gallo, maire S.F.I.O. de Boulogne-Billancourt, obtint que l'assemblée se contentât de motions rédigées. Sur ce, M. Chatenet parut, dans un silence hostile. Il évoqua « *les mesures qu'il s'agit de prendre dans les vingt années à venir pour que la jeunesse française trouve sa place dans la société.* » Quelles mesures ? Habilement, M. Monnerville, constatant le mécontentement suscité par ces promesses vagues, se lança dans une improvisation chaleureuse, puis, profitant des applaudissements qu'elle recueillait, raccompagna le ministre vers la sortie...

On passa donc aux vœux « par écrit » : augmentation de crédits en faveur du premier degré, suppression des zones de salaires pour les instituteurs, augmentation de 12.000 places annuelles dans les écoles normales, prise en charge par l'Etat des services scolaires et universitaires, création dans chaque département de classes universitaires scientifiques, etc. Puis la commission de l'Enseignement réclama une manifestation publique et générale de protestation ; quant aux partisans de la laïcité, ils exigèrent, contrairement aux habitudes, une mise aux voix de leur motion et l'emportèrent. A la majorité l'assemblée des maires demanda : « *que le gouvernement réserve les fonds publics à l'enseignement public, selon la règle d'or de Jules Ferry.* »

Cependant, on ne saurait rendre compte de ce congrès sans évoquer les conversations passionnées qui se déroulèrent dans les couloirs. La loi de 1884 impose aux maires réunis en assemblée de ne présenter aucun vœu « politique ». Le résultat fut que, aussitôt sortis de séance, les responsables municipaux parlèrent entre eux de leur problème n° 1 : la guerre d'Algérie. Certains délégués représentaient de très petites communes et il était émouvant de les entendre se faire ces confidences : « *Nous avons eu un mort... L'enterrement a frappé terriblement mes administrés... On ne veut plus, chez nous, de cette guerre...* » « *99 % de mes administrés sont partisans de la négociation avec le F.L.N.* », déclarait M. Delsol, maire radical de La Réole. Et M. Tétard, ami de M. Guy Mollet : « *J'ai été le premier, dans le Pas-de-Calais, à préconiser une rencontre de Gaulle - Abbas. Aujourd'hui, seul M. Vendroux, beau-frère du général de Gaulle, est hostile à cette idée dans notre département.* »

B. G.

(A.F.P.)

M. TREMINTIN, PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION DES MAIRES.
La règle d'or de Jules Ferry.

PARTIS

Le troisième dauphin

● *La récente crise du Parti communiste révèle le nom d'un nouveau dirigeant : Roland Leroy. Qui est-ce ?*

S'IL continue d'être très nuancé, témoignant ainsi des discussions qui se déroulent au sein du P.C.F. après la dernière réunion du Comité Central, le ton des résolutions adoptées par les comités fédéraux commence à monter. Au début, les noms des deux dirigeants mis en cause par M. Maurice Thorez (MM. Marcel Servin et Laurent Casanova) étaient à peine mentionnés, et la résolution intérieure concernant les divergences exprimées au sein du bureau politique du Parti, approuvée en termes généraux. Les choses ont pris, depuis, une nouvelle tournure. Les comités fédéraux, à mesure qu'ils prennent position, pressent de plus en plus les intéressés de procéder à leur autocritique et demandent à la direction de tirer toutes les conséquences de leur persistance dans l'erreur ou de leur silence.

C'est ainsi que le Comité fédéral des Basses-Alpes « *est d'avis qu'il y aurait incompatibilité entre la persistance des positions et du comportement des camarades Casanova et Servin et leur appartenance à la direction du Parti* ». Celui de Seine-et-Marne — fief de M. Casanova — souligne l'impossibilité de « *l'existence d'une majorité et d'une minorité dans un organisme dirigeant* ».

Le plus catégorique, cependant, est le texte du Comité fédéral de Seine-Maritime, publié par « L'Humanité » le mardi 7 février. Il réclame des sanctions immédiates à l'égard des deux dirigeants qui n'ont même plus droit au titre de « camarades » :

« *Casanova et Servin se refusent à reconnaître le caractère erroné de leur position. Ils remettent ainsi en cause le principe communiste de l'unité de direction du Parti. Le Comité fédéral ne peut admettre plus longtemps que deux membres du Bureau Politique entravent l'application de la politique du Parti... Cette situation anormale doit cesser.* »

Le secrétaire de cette fédération s'appelle M. Roland Leroy. Il vient d'accomplir une ascension si rapide dans la hiérarchie du Parti et s'est vu confier de telles responsabilités qu'il paraît aujourd'hui tout désigné pour succéder à M. Servin dans les fonctions de secrétaire national à l'organisation. Le nom de M. Roland Leroy est peu connu, aussi bien au sein du P.C.F. qu'au dehors.

Le meilleur combattant

Ce militant de trente-quatre ans a accompli un travail obscur mais important de recrutement dans la région de Rouen, où il avait travaillé comme cheminot. Son activité lui a valu non seulement le secrétariat fédéral mais une bonne place sur la liste présentée par le P.C. aux élections législatives de janvier 1956. Il se trouva être l'un des quatre députés communistes du département. Au 14e congrès du P.C. (juillet 1956), il devenait membre suppléant du Comité Central. Il fut élu membre titulaire par le 15e congrès (juin 1959), bien que n'étant pas plus intervenu à la tribune de celui-ci qu'à celle de celui-là — ni d'ailleurs à celle de l'Assemblée Nationale. A la réunion du Comité Central d'octobre 1960, il était nommé au secrétariat du Parti par décision du bureau politique.

Son nom a figuré pour la première fois en première page de « L'Humanité » vendredi, au bas d'un éditorial s'en prenant aux commentaires de la presse non communiste sur « l'affaire Servin-Casanova ».

« *La vérité est que la discussion en cours,* écrivait M. Roland Leroy, *oppose Servin et Casanova à l'ensemble du Parti.* (« *Cette discussion,* avait-il précisé plus haut, *porte sur la nature du pouvoir gaulliste, sur notre conception de l'unité, sur l'organisation des masses pour la paix en Algérie.* ») *Dans cette lutte, Maurice Thorez est, comme toujours, le meilleur combattant pour le triomphe de la politique décidée démocratiquement par le Parti... Maintenant, c'est tout le Parti qui se prononce dans le même sens.* »

Pour M. Leroy, c'est parce qu'il est « *jeune* » et « *vivant* » que le P.C. rejette « *la sclérose de l'opportunisme paralysant* » et « *la renonciation aux positions de classe* ». Il ne s'agit pas non plus d'une querelle personnelle mais d'un conflit idéologique et politique (1).

En fait, deux conceptions théoriques se sont heurtées, au Comité Central, dans l'analyse des forces économiques sur lesquelles s'appuie le pouvoir actuel et cette différence d'appréciation du « phénomène gaulliste » ne pouvait pas ne pas avoir d'implications politiques, tant pour la politique concernant l'Algérie que pour le problème de l'action commune avec les autres forces de gauche.

La thèse chinoise

Ceux pour lesquels la coexistence pacifique, prônée par M. Krouchtchev, devait entraîner une accentuation des rivalités entre les puissances capitalistes, ont souligné les contradictions existant entre les divers intérêts capitalistes. Ils ont également admis que le pouvoir personnel de de Gaulle avait certains aspects positifs dans la mesure où il accentuait l'opposition entre bourgeoisie « nationaliste » et bourgeoisie « monopoliste ».

Une telle position conduisait logiquement à ménager plus ou moins de Gaulle, d'une part pour permettre l'union la plus large contre les ultras, d'autre part pour obtenir un changement de la politique étrangère de la France à l'égard des deux blocs. Elle pouvait s'incarner dans une politique de troisième force. C'est là l'essence de la « déviation opportuniste » condamnée aujourd'hui publiquement par la direction du P.C. Celle-ci estime, en effet, aujourd'hui que la coexistence pacifique accentue la lutte des classes à mesure que s'éloigne le risque d'une guerre mondiale. Pour elle, les différents impérialismes mènent partout et toujours la politique des grands monopoles, même quand ils se disputent la première place sur ce qui reste des marchés mondiaux. C'est donc cette politique « cosmopolite » que pratique la classe diri-

(1) Voir « L'Express » des 26 janvier et 2 février.

(Archives.)

M. ROLAND LEROY.
Un seul capitalisme.

— Après tout, ce Bourguiba a une conduite à peu près satisfaisante depuis qu'il est externe...

geante dont de Gaulle est le porte-parole. Il ne faut donc se laisser prendre ni aux « velléités nationalistes » du pouvoir actuel en politique étrangère, ni à sa politique algérienne qui cherche à sauvegarder pour l'essentiel les intérêts des monopoles au Sahara, même dans le cadre d'un Etat algérien formellement indépendant.

Dans cette perspective, toute position intermédiaire, tout compromis au sommet, toute alliance avec des formations de troisième force apparaissent comme des manœuvres destinées à utiliser la classe ouvrière et à lui faire jouer le jeu réel des grands monopoles.

C'est là le nouveau credo.

Il est singulier de noter à ce propos que les arguments employés par la direction pour faire partager ce point de vue à l'ensemble du Parti ne sont pas tellement éloignés des thèses défendues à Moscou par les Chinois — et condamnées par MM. Krouchtchev... et Thorez.

T. L.

JUSTICE

Les assassins de Chickhaoui

● *« C'est un crime d'actualité ! » a dit Mᵉ André Marie. Qu'a-t-il voulu dire ?*

De cinq ans de prison à douze ans de réclusion : cinq jeunes Marseillais — Francis Ceccaldi, Marius Dinelli, Jean-Pierre Barluet, Pierre-Louis Caussé et Jean-Louis Paillot — coupables d'avoir assassiné l'ouvrier tunisien Chickhaoui, écoutent ce verdict qui tombe sur leurs épaules. Leur procès vient de s'achever aux Assises d'Aix-en-Provence. Mais le crime qu'ils ont commis, comment l'expliquer et le définir ?

Un de leurs défenseurs s'y est employé : « *C'est un crime de l'actualité* », a déclaré Mᵉ André Marie, l'ancien président du Conseil. Entendez : un crime politique, et la présence d'une telle personnalité à ce procès ne démentait certes pas la formule. La « politique », on l'a d'ailleurs évoquée tout au long des audiences. Mᵉ Oussedik, avocat de la partie civile, a rappelé que les assassins d'un colon français venaient d'être condamnés à mort par un tribunal tunisien. Plaçant le débat plus haut, son confrère, Mᵉ Ben Abdallah, a demandé au jury, « émanation du peuple français », de créer par son verdict des « conditions normales » pour les minorités européennes de Tunisie et du Maroc. Graves questions, problèmes internationaux... Mais les accusés, eux ? Ce mot : « politique », quel sens lui donnaient-ils dans leur box ?

Sans émotion

Revenons à leur crime. Crime atroce, crime de sadiques. Les assassins enlèvent leur victime. Ils forcent Chickhaoui à marcher, les mains liées, dans la nuit, jusqu'à la garrigue de Saint-Antoine ; là ils le frappent à coups de poing, le matraquent puis le poignardent de trente coups de couteau. Leurs mobiles ? Arrêtés, ils en donnent plusieurs, également mensongers, pour s'en tenir finalement à un seul : Chickhaoui faisait partie du F.L.N. A preuve : il possédait trois fausses cartes d'identité. Par malheur pour eux : 1° la police ne corrobore aucune de leurs allégations et, 2° personne n'a vu ces fameuses cartes et on les cherche en vain sur la table des pièces à conviction, entre les pistolets, la matraque, la veste roulée tachée de sang...

Non. Il faut se rendre à l'évidence : Chickhaoui, passant là par hasard, a été tué parce que Tunisien, c'est-à-dire « raton ». Et parce qu'il a eu le malheur de rencontrer ces cinq hommes sur sa route. Du moins leur haine à son égard s'expliquait-elle par la peur? Même pas : aucun des « contre-terroristes » de Marseille n'a les excuses qu'on peut trouver, par exemple, à ceux d'Alger. Leurs nerfs n'étaient pas ébranlés par des explosions ou des attentats. Rien ni personne ne les menaçait. Et pourtant la haine est là, sur ces visages sans expression (seul Ceccaldi manifestera quelque émotion lorsque son sort sera en jeu) et dans ces réponses qu'ils feront d'une voix calme, posée, indifférente, au tribunal.

Du bout de la lame

Tel est Marius Dinelli, expulsé du Maroc, ancien garagiste devenu mécanicien. Tel est Francis Ceccaldi, membre de la « Phalange Française » (un de ses copains, dans la salle, lui adresse le salut fasciste), ancien d'Indochine où il se battit bien et d'où il revint, nous apprend-on, « *avec un complexe de vaincu qui croit en sa mission salvatrice* ». Et tel est Pierre-Louis Caussé, jeune lycéen qui, lui, n'a jamais connu l'Afrique ni fait la guerre en Indochine. La nuit qui précédait son écrit du baccalauréat, il la passa à conduire, dans la voiture de sa mère, les assassins et leur victime vers la garrigue. Il a l'air doux, le maintien modeste. Il avoue qu'il a donné, en supplément, deux coups de poing à Chickhaoui ligoté parce qu'il « *l'insultait personnellement* ». Il reconnait aussi s'être servi du couteau, mais seulement pour vérifier du bout de la lame si le Tunisien était bien mort. « *J'ai appuyé sur la partie qui était devant moi* », déclare-t-il simplement, et il semble presque étonné de la curiosité du président, ce monsieur âgé auquel il lui faut poliment répondre.

« *Politique* » ? Oui, certes, le mot a un sens précis et non sans grandeur dans la bouche des juges, des avocats, des témoins. Mais pour ces cinq hommes il faut simplement le traduire par un autre : racisme. Ce sont cinq hommes différents d'éducation, de milieu, les uns pauvres et abandonnés à eux-mêmes, les autres riches et choyés, et cependant unis par leur « *mission salvatrice* », laquelle n'est rien d'autre qu'une terrible aliénation, une transformation en policiers bénévoles, puis en juges-partisans, en tortionnaires et en bourreaux. « *Un crime de l'actualité* », oui : de cette actualité qui s'appelle la guerre d'Algérie et projette son ombre sur toute cette affaire. Et qui, jour après jour, dérange des esprits faibles, ébranle des consciences obscures et fabrique de ces hommes qui torturent et qui tuent, un soir, par hasard, un innocent qui n'est pas de la même race qu'eux.

T. L.

→

SPORT SERVICE ACTUALITÉ

UN BON INVESTISSEMENT

Si vous êtes campeur ou si vous envisagez de le devenir, faites vos achats dès maintenant et avant le 11 mars.

Les modèles 1961 arrivent et occupent toute la place ; cependant il nous reste encore quelques tentes des meilleures marques **RACLET, JAMET, etc.**, modèles 1960 ; ces tentes doivent disparaître et nous vous offrons de profiter **d'une remise de 20 à 30 %** de réduction sur les prix Catalogues 1960 jusqu'à épuisement du stock.

Pour vous remercier de votre visite, nous vous offrons aussi **UN RABAIS DE 15 à 25 %** sur tout le reste du matériel de camping et **12 mois de crédit** si vous le désirez.

SPORT SERVICE
47, rue Réaumur - PARIS (3ᵉ) - ARC. 36-45
Métro : Réaumur-Sébastopol

ÉCONOMIE

Points roses et points noirs

● ***Les chiffres généraux indiquent une santé florissante de notre économie. Pour le moment.***

L'ÉCONOMIE française semble se porter à merveille. Les objectifs du plan intérimaire ont été réalisés, et même légèrement dépassés, l'année dernière :

L'investissement des entreprises privées a augmenté de 9 % en volume (15 % pour les grandes entreprises, 4 % pour les petites), atteignant un niveau record ;

La masse salariale a augmenté d'environ 10 % et le pouvoir d'achat des salariés, de 5 % en moyenne ;

L'augmentation d'un peu plus de 4 % de la consommation privée correspond aux prévisions du Plan ;

La production intérieure a augmenté de 6 %, au lieu des 5,5 % prévus.

Des augmentations du même ordre sont escomptées pour 1961 : + 9 % pour les investissements des entreprises privées ; + 8 à 9 % pour la masse salariale ; + 5,5 % pour la production intérieure ; + 4,5 % pour la consommation privée.

Les investissements administratifs, en augmentation de 12 % (contre 9 % pour 1960) dénotent un effort massif en faveur des équipements collectifs: l'agriculture, les transports et les équipements culturels et sociaux voient leurs autorisations de programme augmenter d'une quarantaine de milliards chacun.

Tout semble donc aller pour le mieux. Pourtant, les chiffres détaillés font apparaître, sous cette surface brillante, quelques points noirs.

Les objectifs du Plan pour 1960 n'ont été réalisés que grâce à une excellente récolte, qui risque de ne pas se renouveler cette année. Les progrès de la production industrielle (+ 8,7 % en 1960) sont dus avant tout à l'expansion des industries de base : + 39 % pour l'aluminium, + 29 % pour la chimie, + 13,5 % pour l'acier (16 % en Allemagne), + 12 % pour l'électricité.

Les taux de croissance

Les industries de transformation sont, elles, souvent en quasi-stagnation ou même en régression (cas de la construction électrique, de la transformation des métaux, de l'aéronautique).

En outre, la production industrielle a cessé de progresser au quatrième trimestre 1960 et ne s'est située qu'à 5 % au-dessus du niveau atteint au dernier trimestre 1959. Or, tandis que l'activité industrielle plafonne, une accélération de sa croissance serait nécessaire pour que les objectifs 1961 soient atteints. Cette accélération serait physiquement possible : les investissements des entreprises publiques n'étant pas appelés à croître cette année, une excellente occasion s'offrirait pour la création de cette Société nationale de la machine-outil qui, dans les arsenaux, les ateliers de la S.N.C.F. et les chantiers navals sous-employés, trouverait à la fois les installations et la main-d'œuvre nécessaires ; quant aux débouchés, ils sont immenses, tant dans les pays neufs qu'en Allemagne, laquelle importe depuis peu des machines soviétiques et tchécoslovaques.

Les excédents de produits agricoles (viande, beurre et fromage surtout) et le marasme de l'équipement ménager permettraient également de relancer, sans danger d'inflation, la consommation privée : il suffirait d'une augmentation des salaires des fonctionnaires et des allocations familiales, sans incidence directe sur le prix de revient.

« Une expansion d'une certaine ampleur ne peut être obtenue sans que la consommation privée reprenne son développement », écrivait dès novembre dernier la commission des Comptes de la nation. Elle remarquait également qu' *« à plus ou moins brève échéance, ce sont les taux de croissance des différentes économies en compétition qui détermineront les résultats de chacune d'elles à l'exportation »*.

M. B.

POLITIQUE

● Les fonds spéciaux détenus par la Présidence de la République se monteraient à 6 MILLIARDS d'anciens francs et ceux de l'Hôtel Matignon à 5,5 milliards (2 milliards sous la IVe République) ; en revanche, les fonds spéciaux de l'Intérieur et des Affaires Etrangères ont été considérablement réduits.

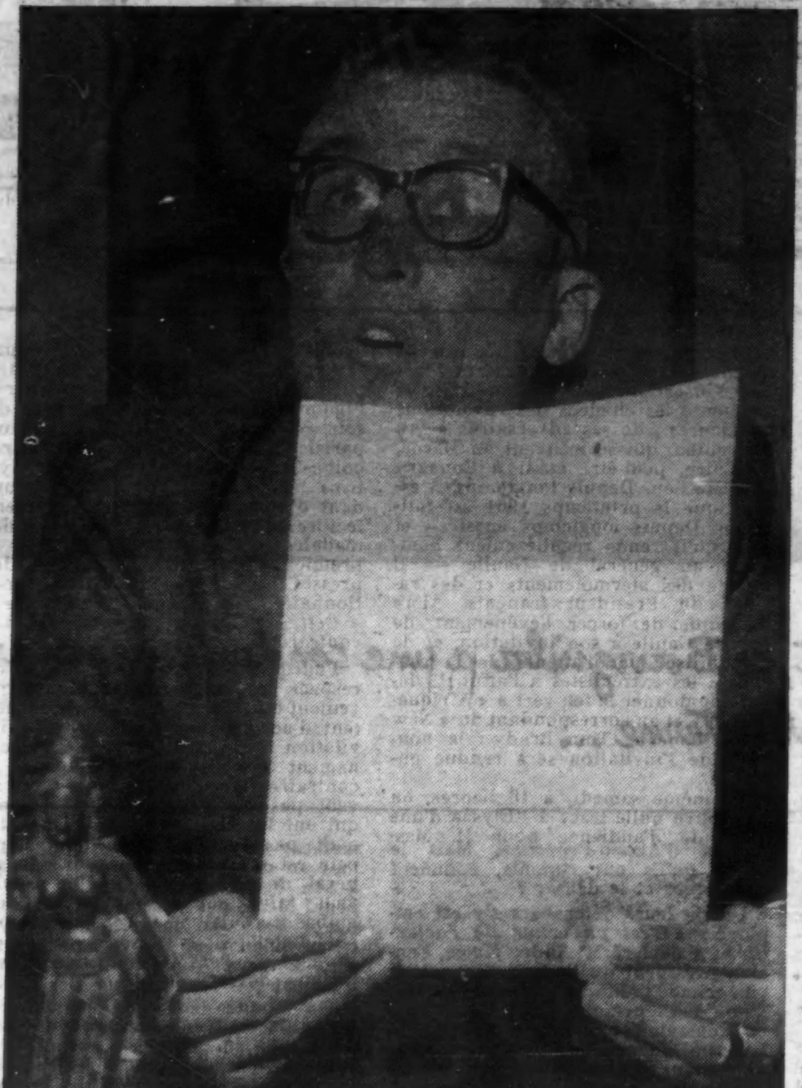
● Dans l'entourage de M. Debré, on souhaite la création d'un secrétariat d'Etat aux Affaires Européennes dépendant du Quai d'Orsay ; titulaires dont on parle : MAURICE SCHUMANN (M.R.P.), ALAIN PEYREFITTE (U.N.R.), JEAN DE BROGLIE (indépendant).

● Le nombre des FONCTIONNAIRES MUSULMANS a doublé en deux ans : ils sont 36.518 actuellement, dont 12.387 titulaires. Mais il n'y en a que 9 pour le Conseil d'Etat, la Cour des Comptes et l'Inspection des Finances et 13 pour la Magistrature, la Préfectorale et la Diplomatie.

● L'U.N.R. cherche à obtenir le départ de l'équipe Baumgartner-Giscard d'Estaing : « L'Espoir », journal de l' « Action Ouvrière » (U.N.R.), écrit : « Groupant plus de 200 députés, l'U.N.R. est certes représentée au gouvernement. Mais on ne peut s'empêcher de remarquer que ses ministres n'occupent aucun des postes-clés de la vie économique du pays. »

● Au général de Gaulle qui lui demandait ce qu'il advenait du général Salan, M. MESSMER a déjà répondu plusieurs fois : *« Le Conseil supérieur de la Défense nationale n'a pas encore pris de décision. »*

● Le SYNDICAT NATIONAL DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE a repoussé la thèse officielle de la Fédération de l'Education Nationale (dont il fait partie) en faveur d'une table ronde et voté une motion affirmant *« la vocation du G.P.R.A. à représenter les masses algériennes »*.



LE COLONEL TRINQUIER. (Agip.)
Au service de l'Union Minière.

DIPLOMATIE

Entre Tschombé et l'O. N. U.

● ***L'étrange politique française au Congo.***

AU cours d'une conférence de presse, le colonel Roger Trinquier a annoncé officiellement qu'il louait ses compétences en matière de pacification au gouvernement katangais de M. Tschombé. Il devient ainsi l'employé de l'Union minière, qui accélère le recrutement de la Légion étrangère katangaise, au moment même où M. Hammarskjöld et le gouvernement américain s'efforcent d'obtenir la fin de toute aide étrangère aux différentes « armées » congolaises, la dissolution de ces armées et leur relève par les troupes de l'O.N.U.

Au même moment, on annonçait la vente, par la France, de quatre chasseurs « Mystère » au « gouvernement » de M. Tschombé. Cette nouvelle était aussitôt démentie. Mais :

● Un porte-parole de l'Union minière déclarait lundi à Bruxelles que le Katanga était libre d'acheter ce qu'il lui plaisait avec les impôts qu'elle lui payait ;

● M. Jacques Massongu, ministre du Katanga à Bruxelles, affirmait lundi également qu'il avait lui-même signé le contrat chargeant une compagnie aérienne américaine de transporter les quatre « Mystère » de Toulouse à Elisabethville (Katanga) ;

● Un pilote de ladite compagnie (la « Seven Seas ») déclarait lui aussi lundi, à Léopoldville (Congo), que lui-même et ses camarades avaient reçu des offres extrêmement alléchantes pour le pilotage des « Mystère » attendus et que plusieurs pilotes belges avaient déjà été enrôlés ;

● La Compagnie « Seven Seas », après avoir acquis un Stratocruiser en vue du transport des « Mystère » à Elisabethville, fit savoir lundi à M. Massongu qu'elle se trouvait « dans l'incapacité de remplir son contrat ». L'empêchement semble être venu de Washington, sous la forme d'une mise en garde à la compagnie.

M. B.

Les informations de la Semaine ont été recueillies par BRIGITTE GROS, P.-M. DE LA GORCE, CLAUDE KRIEF, MICHEL BOSQUET, JACQUES DEROGY et THOMAS LENOIR.

GOUVERNEMENT

L'invité du général

● ***Jean Daniel a vu à Paris, puis à Tunis, toutes les personnalités mêlées à l'événement politique de la semaine : l'invitation de Bourguiba à Paris. Que peut-on en attendre?***

LE mercredi 1er février, un journaliste de l'Agence France-Presse voit sortir, avec précipitation, M. Tahar Belkhodja, nouveau chargé d'affaires de Tunisie à Paris, de la réception à l'Elysée du corps diplomatique. Il lui demande :

« Y a-t-il quelque chose de nouveau, monsieur le Chargé d'affaires?

— *Plutôt, oui !* répond M. Belkhodja, *pour mon entrée en fonction, il m'arrive la chose qui sera sans doute la plus importante de ma carrière.*

Une telle réflexion a de quoi allécher un journaliste chargé de « couvrir » l'Elysée. En faisant son métier, qui consiste souvent à prêcher le faux pour savoir le vrai, le rédacteur de France-Presse finit par apprendre — ailleurs — la vérité : le général de Gaulle vient d'informer M. Tahar Belkhodja qu'il serait heureux de recevoir le président Bourguiba. La nouvelle est énorme. Le rédacteur détient ce qu'en terme de métier on appelle un « scoop » (1). Va-t-il le livrer? Après un moment de tentation, le journaliste décide de prendre conseil. Aussitôt informés, les services de l'Elysée se déchaînent : il s'agit d'un secret d'Etat, le journaliste doit absolument le garder. A regret, il le garde ; pendant quarante-huit heures il sera parmi les cinq personnes qui sont en France au fait de l'invitation.

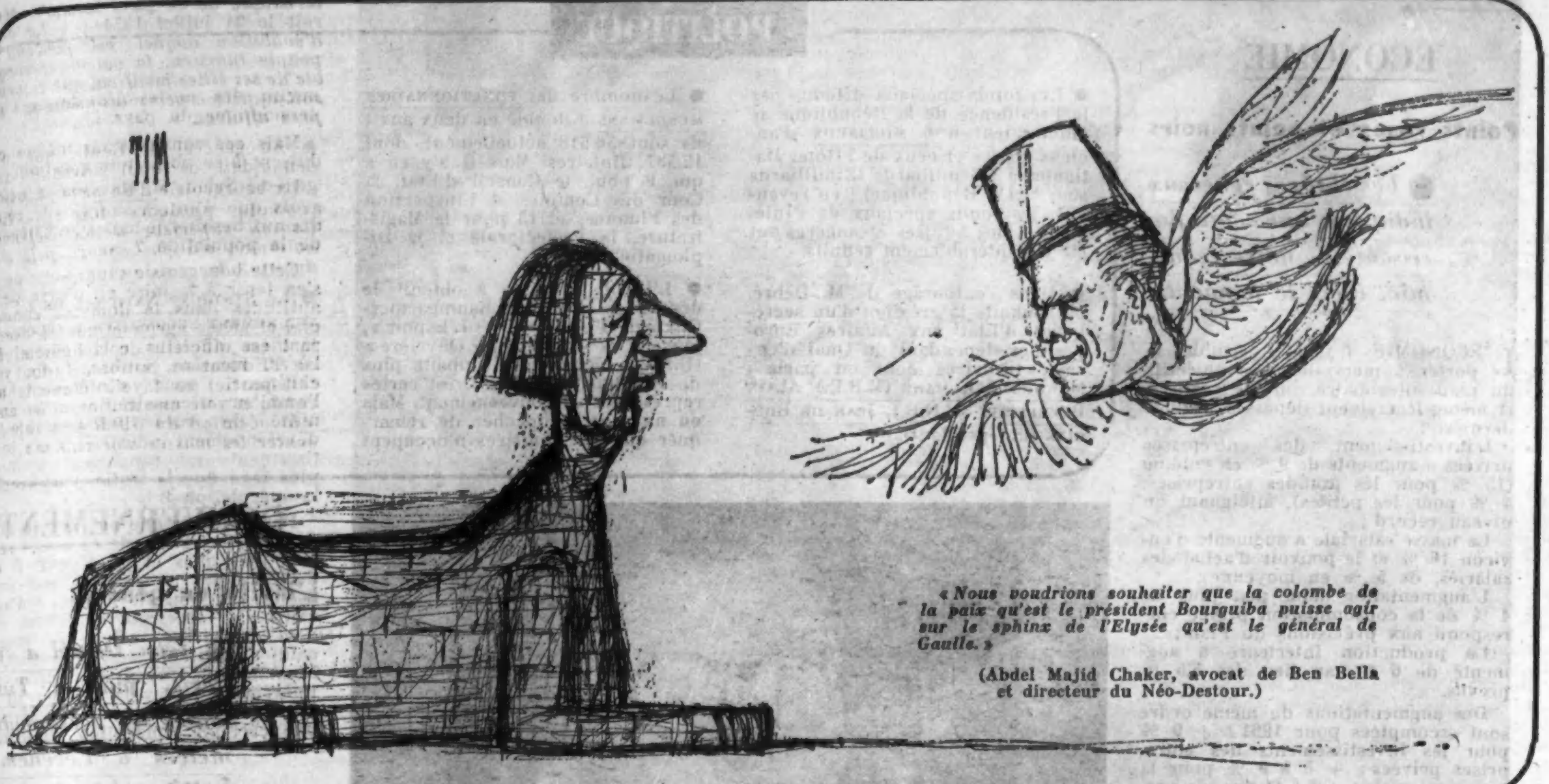
M. Tahar Belkhodja, lui, est rentré à l'ambassade de Tunisie, rue Barbet-de-Jouy, face à l'archevêché. Dans ce même hôtel particulier où le général de Gaulle, avant son retour au pouvoir, avait envoyé l'un de ses collaborateurs saluer M. Masmoudi, ambassadeur rappelé à Tunis après le bombardement de Sakiet en février 1958, il y a exactement trois ans.

La rencontre de Nouakchott

Le chargé d'affaires fait chiffrer le télégramme qui est transmis à Tunis. Jeudi 1er février, en fin de matinée, M. Bourguiba apprend que le général de Gaulle souhaite le rencontrer et qu'il a été « particulièrement aimable ». A ce moment précis, ni à Tunis ni à l'ambassade de Tunisie à Paris, on ne croit à la nécessité du secret. Après tout, l'invitation a été formulée et si les deux chefs d'Etat doivent se rencontrer, cela se saura. Pourtant, on décide de ne pas en faire état. Une interview est accordée par le président Bourguiba à l'hebdomadaire « Afrique-Action » le jeudi à 11 heures, mais il est entendu qu'elle ne paraîtra que le dimanche.

Le Quai d'Orsay, de son côté, n'informe même pas M. Raoul Duval, chargé d'affaires français à Tunis, alors qu'un ministre tunisien lui demande, vendredi, de régler les détails

(1) Information exclusive.



« Nous voudrions souhaiter que la colombe de la paix qu'est le président Bourguiba puisse agir sur le sphinx de l'Elysée qu'est le général de Gaulle. »

(Abdel Majid Chaker, avocat de Ben Bella et directeur du Néo-Destour.)

du voyage, il pense qu'il s'agit d'une méprise et câble à Paris en ce sens.

Mohammed Masmoudi, ministre de l'Information, ancien ambassadeur en France, est, évidemment, de ceux qui « savent ». Non point seulement d'ailleurs du fait de sa position auprès de M. Bourguiba mais parce qu'il est question depuis quelques mois de lui offrir un ministère itinérant, une sorte d'ambassade extraordinaire et ambulante auprès des pays où M. Bourguiba veut exercer une action politique particulière. Or il vient, précisément, d'être invité en Chine. Il se prépare à s'y rendre. Va-t-il le faire ? Depuis une semaine, M. Bourguiba hésitait à se séparer de Mohammed Masmoudi à un moment où Paris redevient si décisif. Les relations étroites et nombreuses que l'ancien ambassadeur a nouées dans tous les milieux en France n'ont jamais été aussi précieuses. Lorsque arrive le télégramme de Tahar Belkhodja, la décision est prise : avant de se rendre en Chine, Masmoudi ira à Paris en mission. Déjà, on fait demander pour lui une audience au général de Gaulle. Vendredi à midi, c'est-à-dire le 3 février, on croit la demande parvenue à l'Elysée et on attend.

Le retour de Ferhat Abbas

Samedi matin, la réponse n'est pas parvenue. Les milieux tunisiens se posent des questions. Les ennemis du général de Gaulle ne voudraient-ils pas saboter la rencontre en retardant la procédure ? Il ne s'agit pas de M. Michel Debré : le Premier ministre a rencontré M. Masmoudi à Nouakchott pour les fêtes de l'indépendance de la Mauritanie et il s'est comporté comme un vieil ami de la Tunisie et de Bourguida. Mais on a vu d'autres exemples. Un collaborateur de M. Michel Debré ne s'acharne-t-il pas contre un hebdomadaire tunisien cher à M. Masmoudi ?

Il y a plus : les Algériens — ceux du moins qui sont à Tunis — réclament du temps. Ils voudraient que rien ne soit fait avant le retour de Ferhat Abbas et de Belkacem Krim. D'urgence, on précipite le retour d'Indonésie du premier, et de Bagdad, où siège la réunion de la Ligue Arabe, du second. Une certaine tiédeur se manifeste chez les Algériens. Les questions précises qui leur avaient été posées ces derniers jours les avaient amenés à envisager comme possible sinon prochaine une rencontre de Gaulle-Abbas. Que signifie dans ce contexte l'invitation à Bourguiba ? Certains craignent une diversion, une nouvelle manœuvre dilatoire. Bourguiba, qui s'est toujours impatienté devant la nécessité où se trouvent les membres du G.P.R.A. de se consulter très longuement, voudrait, lui, brûler les étapes. Il a le sentiment que le temps est compté.

Plus exactement, aux yeux du Président tunisien, le temps joue en faveur des partisans de la politique du pire : des ultras français qui préfèrent la catastrophe à une solution négociée ; des ultras africains qui estiment que la guerre d'Algérie favorise l'insertion des pays de l'Est et augmente les chances des révolutions intérieures ; de ses adversaires à lui, Bourguiba, qui se trouvent au Maroc, au Caire, peut-être aussi à Conakry et à Moscou. Depuis longtemps il estime que le printemps 1961 est fatidique. Depuis longtemps aussi — et bien qu'il rende régulièrement hommage au général de Gaulle — il s'irrite des atermoiements et des retards du Président français. Alors il décide de forcer l'événement, de lier de Gaulle à son invitation, et de démobiliser par l'attente de la rencontre les extrémistes à l'affût. Il décide de donner le feu vert à « Afrique-Action » et au correspondant du « New York Times », Tom Brady : la nouvelle de l'invitation sera rendue publique.

Ce même samedi, à 16 heures, on ne trouve nulle trace à l'Elysée d'une demande d'audience pour M. Masmoudi. Après enquête faite, il apparaît qu'il ne s'agit que de négligence purement technique. Mais Tunis l'ignorait. En tout cas, à 7 heures du soir, M. Doty, directeur des bureaux parisiens du « New York Times », reçoit l'information de Tom Brady ; trois heures plus tard, le correspondant d'Europe N° 1 à Tunis donnera lecture des révélations de l'hebdomadaire « Afrique-Action », dont le premier numéro vient de sortir des presses. En l'apprenant, un haut fonctionnaire de l'Elysée commente : *« Cette publicité prématurée nous contrarie. »*

(M. Robinet.)

M. TAHAR BELKHODJA.
Un « scoop » retardé.

Pourquoi ? S'agit-il simplement du respect des usages diplomatiques qui veulent que l'invitant et l'invité se mettent d'accord pour annoncer une invitation ? Pas seulement. Le raisonnement de l'Elysée est exactement le contraire de celui de Tunis : on ne veut pas alerter trop tôt les forces qui ont intérêt à ce que la rencontre n'ait pas lieu. Le précédent marocain est présent à la mémoire du général de Gaulle. Ce que de Gaulle veut faire aujourd'hui avec Bourguiba, il voulait le faire, il n'y a pas si longtemps, avec son « ami personnel » le roi Mohammed V, Compagnon de la Libération.

Il y a autre chose. Evidemment, au cours de la rencontre prévue avec Bourguiba, de Gaulle se propose de faire un tour d'horizon algérien. Mais on ne souhaite pas, à l'Elysée, que cela soit dit expressément. D'abord, parce que de Gaulle a trop souvent dit que l'affaire algérienne ne regarde que les Français et les Algériens. Ensuite, parce qu'il se peut très bien que cette rencontre ne soit pas féconde : il ne convient donc pas de faire naître des espérances qui seraient déçues.

De la grande stratégie

A Tunis, d'ailleurs, on n'a pas manqué de préciser que Bourguiba n'irait à Paris que si sa rencontre avec de Gaulle était bien préparée et déboucheait sur des résultats. Dès que la tiédeur des Algériens fut perceptible, Bourguiba montra qu'il ne s'estimait investi d'une mission que pour autant que le F.L.N. l'en chargerait avec netteté. En même temps, c'était pour le chef d'Etat tunisien l'heure de la grande stratégie. Il se rendra à Paris au moment où il renouera avec Le Caire. Il dit à Kennedy : *« Prenez vos distances à l'égard du colonialisme. »* Mais en même temps il accepte l'aide soviétique pour quelques barrages et il envoie une mission en Chine. Il a boudé la conférence de Casablanca, mais il envisage d'inviter Sekou Touré. Bref, il veille sur cet équilibre instable dans lequel sont contraints de s'installer dangereusement tous les chefs d'Etat africains. Et, s'il veut bien courir le risque d'être l'homme d'une solution algérienne après avoir été celui de la solution tunisienne, encore faut-il qu'il n'y ait pas contre lui trop de Ben Youssef, c'est-à-dire trop de rivaux extrémistes et intransigeants.

Cela dit, que peut-on attendre, si elle a lieu, de cette rencontre ? Le choc psychologique n'est pas à minimiser. Il y a deux ans, il y a six mois encore, une bonne partie de l'opinion publique française estimait que sans Bourguiba il n'y aurait plus de F.L.N. Le voici aujourd'hui invité à l'Elysée. Depuis l'indépendance des deux anciens protectorats, aucun chef d'Etat nord-africain n'avait osé — du fait de la guerre d'Algérie — renouer aussi spectaculairement avec la France. Le général de Gaulle connaît l'option de M. Bourguiba : ce dernier a installé sur le sol de sa propre patrie le gouvernement en exil de ceux qu'il considère comme ses frères de langue, de race et de religion. Sur les méthodes, le bourguibisme est sans doute une tactique de modération ; sur les principes, l'intransigeance est, au contraire, sa marque. Mais M. Bourguiba a cet avantage, aux yeux du général de Gaulle, qu'il est un chef d'Etat en titre et un homme d'Etat par ses qualités.

Deux « élus »

Les deux hommes ne sont certes pas faits pour s'entendre, s'ils ont chacun de quoi s'estimer réciproquement. Leurs ressemblances les séparent plus que leurs différences. Ils s'estiment. Leurs ressemblances les séparent tinés ; tous deux, ils parlent d'eux-mêmes à la troisième personne (ce qui faisait dire à un Algérien que pendant le tête-à-tête ils seraient quatre). Chacun d'eux ne fait confiance qu'à soi-même, s'ennuie dans la politique intérieure, aime voir loin et grand, et une fois l'objectif arrêté — ou du moins une fois la vision reçue — ne prend conseil de personne. Leurs ressemblances s'arrêtent là, mais elles ne rendent pas les choses faciles, d'autant que certaines différences peuvent augmenter encore les distances : entre le gentilhomme castillan et l'acteur très commedia dell'arte, le rapport ne sera pas simple...

Il reste que ces derniers temps le général de Gaulle a, paraît-il, souvent — et parfois publiquement — loué la

→

PLACEMENT
SÉCURITÉ
UN
APPARTEMENT
LAFONT ET Cie
PRESS 94 HAUSSMANN — PARIS 8e — ANJ. 17-10+

M. MASMOUDI SALUÉ A SON DÉPART DE PARIS, EN 1958, PAR M. MENDÈS FRANCE. (A.P.)
Trois ans plus tard, une ambassade itinérante.

sagesse et l'autorité avec lesquelles M. Bourguiba menait son petit pays, l'habileté avec laquelle il naviguait aux frontières mêmes des eaux occidentales, le réalisme dont il faisait preuve en politique africaine. Le dernier discours de M. Bourguiba sur les règles d'or de la décolonisation (la troisième de ces règles étant qu'une catastrophe arrivait aux pays colonisés lorsque la rupture avec le pays colonisateur était trop brusque) a été particulièrement apprécié à l'Elysée.

Quoi qu'il en soit, après un tour d'horizon sur Bizerte, les litiges franco-tunisiens, la décolonisation et l'Occident, il faudra bien en arriver à parler avec précision de l'Algérie. Comment de Gaulle, avec les positions et les préventions qu'on lui connait, peut-il aborder le problème ? Evidemment, l'Algérie s'insère dans la question générale des rapports entre la France et toute l'Afrique du Nord. Mais cet ensemble encore souhaité par Bourguiba, est-il possible d'en agiter le principe, du fait de l'actuelle situation du Maroc ? En réalité, de Gaulle, qui ne peut pas se démentir, et qui ne peut donc pas négocier avant le cessez-le-feu, paraît vouloir faire connaître ses intentions directement à un homme d'Etat qui a la confiance du F.L.N. De Gaulle ne recevra Ferhat Abbas que pour consacrer un accord, même provisoire — mais un accord qui suppose le cessez-le-feu.

Trois points

Sachant que Bourguiba et le F.L.N. sont catégoriquement contre le préalable « cessez-le-feu », de Gaulle envisagerait-il une autre formule avec le chef d'Etat tunisien ? Cela dépend surtout des positions actuelles du gouvernement français devant les dernières réactions secrètes ou publiques du F.L.N. On sait en effet que plusieurs personnalités politiques ont procédé à des missions de sondage. Les résultats de ces missions circulent à Paris. Je n'en ferai état que pour autant qu'ils recoupent des réponses à des questions que j'ai eu moi-même l'occasion de poser, directement, à des membres du F.L.N. Sur trois points au moins, on possède des précisions importantes :

1° Le F.L.N. accepte que l'Algérie et la France soient associées à une certaine procédure pendant une période donnée. Les organes de cette association seraient des commissions mixtes comprenant des ministres français et algériens. Leurs compétences s'étendraient aux questions diplomatiques, militaires, économiques et culturelles. Après la période transitoire, le référendum aurait lieu pour accepter, modifier ou rejeter l'association.

2° L'armée française devra être progressivement évacuée jusqu'à ce que les effectifs ne soient plus supérieurs à ceux qui existaient en 1954 lors du déclenchement de l'insurrection. Parallèlement, le F.L.N. démobiliserait les maquis.

3° Pendant la période transitoire, l'exécutif algérien sera présidé par Ferhat Abbas et contiendra des ministres européens. Des tribunaux mixtes pourront assurer la juridiction en attendant l'installation d'un système algérien. Le choix offert aux minorités de s'intégrer dans la nation algérienne ou de jouir d'un statut d'étranger éventuellement privilégié ne pourrait intervenir qu'après le référendum.

Sur ces trois points, voici donc des positions connues. Pour la première fois le bulletin de la fédération de France du F.L.N. est adressé aux Européens d'Algérie sur un ton et avec une ouverture d'esprit que les observateurs spécialisés trouvent révolutionnaires. Il reste des difficultés considérables, sur la composition de l'exécutif (et de sa direction), sur le Sahara — que le F.L.N. refuse de séparer de l'Algérie— etc. Mais le principe de l'expérience chère à de Gaulle d'une association provisoire dont les Algériens seraient à même d'apprécier à terme les bienfaits ou les méfaits, ce principe paraît accepté et c'est capital.

Avant la rencontre de Gaulle-Bourguiba, un certain terrain a donc été déblayé. C'est pourquoi, à Paris, le chef de l'Etat tunisien pensera plus à rapprocher de Gaulle des Algériens qu'à s'entremettre.

JEAN DANIEL.

TUNISIE

Une expérience réussie

● ***Comment un pays colonial peut-il s'adapter aux problèmes économiques posés par son émancipation politique? Un expert répond : « En imitant la Tunisie. »*** **(1)**

DEPUIS des siècles la structure géographique de la Tunisie, la situation exceptionnelle de cette contrée au milieu de la Méditerranée, ont fait un peuple aux aptitudes commerciales, ont créé plus de villes qu'en bien d'autres parties du continent africain, ont permis une pénétration de la campagne par la ville, en un mot, et malgré le faible niveau de vie de la grande masse de la population, la Tunisie possède, plus que bien d'autres pays, une bourgeoisie.

D'où la possibilité pour un gouvernement d'y trouver, plus facilement qu'ailleurs, les cadres d'un Etat.

C'est ainsi que, dès 1951, M. Robert Schuman, ministre des Affaires étrangères, a pu définir pour la Tunisie la perspective de l'autonomie interne, sinon de l'indépendance, promesse qui, sous le gouvernement Mendès France, devait être tenue, le discours du président du Conseil français faisant explicitement état de la caractéristique de ce pays lorsqu'il déclarait le 31 juillet 1954 : « *Le de[gré] d'évolution auquel est parvenu [le] peuple tunisien, la valeur remarquable de ses élites justifient que ce peu[ple] soit appelé à gérer lui-même ses propres affaires.* »

Mais ces constatations mêmes conduisent à se poser une question.

La bourgeoisie d'un pays plus bourgeois que d'autres saura-t-elle répondre aux besoins de toutes les catégori[es] de la population ?

Cette bourgeoisie saura-t-elle ne pa[s] s'en tenir à la mise en œuvre de [ses] aptitudes dans le domaine comme[r]cial et même agronomique où excell[è]rent ses ancêtres carthaginois, berbères, romains, arabes, turcs, voi[re] chrétiens, pour s'intéresser ave[c] l'ampleur nécessaire, avec la continuité de vues indispensable [au] développement industriel, à ces investissements qui rapportent moins [et] plus tard que le trafic, l'arbitrage [et] la spéculation ?

Pour notable que puisse être l'incidence économique de certaines réformes politiques et juridiques, il n'e[n] demeure pas moins que leur insuffisance ne pouvait manquer d'apparaître. Le spectacle quotidien, celu[i] des bidonvilles, celui des gourbis, celui des enfants sans vêtements, d[es] hommes sans travail, des familles san[s] nourriture, tout cela ne pouvait qu[e] faire éclater ce qu'avait de dérisoi[re] une certaine conception du progrè[s].

Le virus du sous-emploi

Pour approximatifs qu'ils soient, le[s] chiffres eux-mêmes le soulignent.

En 1953, le revenu annuel moyen par habitant était évalué à 46.5[00] francs, c'est-à-dire moins de 1/5 d[u] revenu moyen français, environ 1/1[?] du revenu moyen de l'habitant de[s] Etats-Unis.

Mais la situation était beaucou[p] plus grave qu'un chiffre moyen ne l[e] fait apparaître. On a calculé, en effe[t], que si l'on met à part la populatio[n] européenne et la partie la plus favrisée de la population tunisienne, l[e] revenu moyen de la grande majorit[é], c'est-à-dire de 2.700.000 sur 3.340.0[00], était de l'ordre de 16.000 à 20.0[00] francs par an. Ajoutons un nombr[e] d'hommes sans travail que l'on év[a]luait à plusieurs centaines de mille, l'équivalent de ce que seraient e[n] France plusieurs millions de chômeurs.

A quoi correspondent, dans un te[l] contexte, les notions de liberté, d'égalité ?

Lorsque l'on sait que le problème de la lutte contre le sous-emploi domine le problème du développement économique, lorsque l'on pense qu'il existe dans le monde des centaine[s] de millions d'hommes inoccupés e[t] que la seule mobilisation de ces forces de travail inutilisées pourrait représenter une ressource plusieurs foi[s] supérieure au volume total de l'aide aux pays sous-développés, alors, on doit considérer comme d'un intérê[t] majeur les expériences qui sont faites en divers pays, pour éliminer ce viru[s] qui, dans tout le tiers monde, paralyse l'organisme économique.

C'est à l'utilisation pour le progrè[s] économique de la masse des paysan[s]

(1) Cette étude est extraite d'un livre, « La Tunisie d'aujourd'hui et de demain », qui paraît la semaine prochaine aux éditions Calmann-Lévy. L'auteur, Gabriel Ardant, inspecteur des finances, commissaire à la productivité, est un des meilleurs spécialistes français de l'économie. Il a déjà publié plusieurs ouvrages (« Problèmes financiers contemporains ». « Le Monde en friche »), dont un en collaboration avec P. Mendès France (« La science économique et l'action »). Son dernier livre est le fruit d'un long voyage d'études mené sur place dans trois provinces tunisiennes.

2.200 m2 d'exposition
800 modèles
MÉTAL et BOIS
Meubles AIGLE
51, rue VIVIENNE
PARIS 2e GUT. 44.26.
Angle des boulevards
PARKING FACILE
AIGLE
Spécialiste des mobiliers de bureau, AIGLE apporte une solution à chaque problème.
Création nouvelle "AIGLON" ensembles décoratifs et fonctionnels

★ Pâques, Gdes vacances
et toute époque de l'année
SÉJOURS D'ÉTUDE
et loisirs culturels
EN ANGLETERRE
ALLEMAGNE
ESPAGNE
ITALIE
★ Hôtes payants dans un milieu familial rigoureusement sélectionné et assumant toutes RESPONSABILITES PEDAGOGIQUES et CULTURELLES (conversation et devoirs contrôlés, excursions et visites)
★ Une organisation sûre, des méthodes éprouvées, des moyens de contrôle adéquats
HOME AND TRAVEL ASSOCIATION
32, rue Washington - PARIS (8e)
Tél : BAL. 32-95 et 96-24
2 bis, Grand-Pont, LAUSANNE
Tél : 22.35.31

sans travail que la Chine doit la majeure partie des résultats qu'elle a obtenus — et la majeure partie de l'influence qu'elle est en train d'acquérir en Asie, en Afrique, en Amérique du Sud.

Or il est d'autres expériences. L'expérience marocaine, en 1957, avait montré la possibilité d'effectuer sans contrainte d'innombrables investissements simples, très rentables, créateurs d'emplois pour l'immédiat et pour l'avenir.

A la fin de 1959, le président Bourguiba a pris la décision d'utiliser pour le développement du pays la totalité de la force de travail — proportionnellement énorme — inemployée dans ce pays.

L'objection du technicien

Ce n'était pas une simple formule. C'est à cette volonté que l'on doit l'impression d'immense chantier que donne la Tunisie. On a cette impression à Tunis, dans la banlieue, sur les routes que l'on est en train d'aménager, d'élargir, de border d'eucalyptus. On a cette impression lorsque l'on s'écarte des routes et que l'on parcourt les pistes du Sud. Après des kilomètres, on arrive à une zone où toute une équipe est en train de creuser un puits ou d'aménager une citerne. On s'est avisé, en effet, que les citernes romaines pouvaient être remises en état, que d'autres points d'eau pouvaient être établis suivant des principes analogues. Ailleurs, des dizaines ou des centaines d'hommes sont en train de planter des arbres, des orangers sur les terres arrosées, des oliviers et des amandiers dans les zones sèches, des palmiers dans les nouvelles oasis qui se créent autour des nouveaux points d'eau.

Le nombre des anciens chômeurs ainsi mis au travail était — en avril 1960 — d'environ 150.000.

Comment se fait-il que la Tunisie ait atteint un objectif que la plupart des gouvernements et trop de savants experts déclarent inaccessible ?

L'expérience de ce pays constitue précisément une démonstration de tout ce qu'il y a de fallacieux dans les objections que l'on accumule à plaisir.

Il y a l'objection du « technicien » : pour faire travailler un homme, il faut bâtir une usine, acheter des machines, ou construire un grand barrage. On calcule le coût de cet équipement et l'on conclut ; il faut tant de millions pour réaliser l'investissement nécessaire à l'emploi d'un homme. On multiplie ce chiffre par le nombre des chômeurs et l'on arrive à un nombre de milliards tel que le pays, même avec une aide extérieure, ne peut en disposer.

Le gouvernement tunisien a compris qu'il fallait renverser le raisonnement : l'investissement nécessaire à l'emploi, l'emploi lui-même peut le créer. Les hommes sans travail peuvent édifier des usines, construire des barrages, aménager la terre, et ainsi créer eux-mêmes leurs possibilités d'emplois futurs.

Mais l'économiste — le faux économiste — vient à la rescousse. Son raisonnement se présente à peu près comme suit : les chômeurs mis au travail recevront une rémunération. Ce pouvoir d'achat accru, ils voudront le consacrer à l'acquisition d'un plus grand nombre de biens, ils voudront manger plus et même se procurer quelques biens de consommation, vêtements, chaussures peut-être, etc. Or la production du pays ne peut répondre immédiatement à cet accroissement de la demande. L'augmentation du pouvoir d'achat créée par l'investissement ne pourra se traduire que par la hausse des prix, par l'inflation.

Au choix des gouverneurs

Ce raisonnement ne méconnait pas seulement la possibilité de compenser l'accroissement du pouvoir d'achat des ex-chômeurs par la réduction du pouvoir d'achat des catégories plus favorisées. Il existe une deuxième façon d'échapper au dilemme : tous ces travaux d'amélioration foncière profitent aux propriétaires individuels ou collectifs de ces terres. L'homme qui creuse les canaux d'irrigation prépare ce qui fécondera son champ ou celui de sa tribu.

L'homme qui plante un arbre en cueillera les fruits. Il n'est donc plus nécessaire d'attribuer à cet homme un salaire même modeste. Un encouragement, une subvention peuvent suffire. Dans ces conditions, l'augmentation du pouvoir d'achat ne dépassera pas ce qui risquerait de déclencher une hausse des prix sur un marché insuffisamment approvisionné par rapport à des acheteurs trop nombreux.

La solution du problème peut d'ailleurs être facilitée par l'utilisation des surplus agricoles des pays riches. C'est ce qui s'est passé en Tunisie comme au Maroc en 1957 et 1958. Des blés de surplus américains, cédés gracieusement à ces deux pays, ont été, non pas distribués purement et simplement, ce qu'avaient souhaité les Américains, mais remis à ceux qui travaillaient, permettant ainsi cette expérience dont la décision de fin 1959 a constitué la généralisation. Est-il besoin de dire que s'engager plus largement dans cette voie, développer à l'échelle du monde ce qui s'est fait à l'échelle de quelques pays ou de quelques provinces, ce serait transformer les perspectives de développement de la terre tout entière.

Mais les opposants ne se déclarent pas vaincus. L' « administrateur » vient à la rescousse, faisant remarquer combien il est difficile de mettre en œuvre cette masse de travailleurs dispersés sur tout le territoire. Les embaucher, les affecter, examiner les possibilités de travail, préparer les devis, suivre et contrôler l'exécution, tout cela suppose une armée de fonctionnaires, de techniciens, de comptables que les pays sous-développés ne possèdent pas.

(Service d'information tunisien.)

UNE RIZIÈRE A EL HABIBIA.
Pour créer du travail en chaine.

Mais il s'agit précisément de savoir s'il faut la même procédure pour décider de réaliser un barrage qui coûte 10 à 20 milliards et pour construire un petit barrage qui retiendra de quoi irriguer 50 à 100 hectares, ou pour planter quelques centaines d'arbres ici et là.

Il m'était apparu au Maroc que la suppression complète du sous-emploi était possible si l'autorité centrale donnait aux gouverneurs les pouvoirs nécessaires, leur laissant le soin de décider le travail de chaque village, ou plutôt de provoquer les suggestions des villageois eux-mêmes, leur laissant le soin d'en faciliter la réalisation. Gouverneurs et caïds semblaient à même de faire face à ces tâches, dont ils sentaient d'ailleurs la nécessité.

Si le gouvernement tunisien a réussi à porter à l'échelle du pays tout entier ce qui ailleurs est resté une simple expérience, c'est parce qu'il n'a pas hésité à donner, aux gouverneurs de province, initiative et responsabilité.

Cette déconcentration a été la clé du succès : je ne saurais trop insister sur ce point. J'ai trouvé la confirmation en Tunisie de ce qui au Maroc m'était apparu comme infiniment probable.

J'ai pu voir en Tunisie un début de ces « réactions en chaîne » que l'élimination du chômage doit normalement provoquer.

Le burnous interdit

Parce que la Tunisie a puisé, dans une première étape, dans cette réserve que représentait le sous-emploi, elle s'aperçoit de la nécessité de puiser maintenant dans toutes les possibilités que peut offrir la meilleure utilisation des travailleurs.

Le plein emploi doit conduire au meilleur emploi, c'est-à-dire à « un choix plus rigoureux des travaux ». Il est parfaitement normal qu'au début on n'ait pas été très strict, mais maintenant, il serait utile d'orienter les chantiers « vers les travaux créateurs d'emploi pour l'avenir ». L'aménagement d'une ville ne procure pas d'emplois futurs ; le creusement d'un point d'eau, la plantation d'un arbre en offrent.

Autre impératif : la recherche d'une meilleure productivité. Un exemple parmi d'autres : le gouverneur de Gafsa a interdit le port du burnous sur les chantiers, estimant que ce vêtement empêchait un rythme de travail satisfaisant. Cette seule mesure aurait déterminé une augmentation de rendement de l'ordre de 25 à 40 %. Bien d'autres progrès pourraient être réalisés.

L'expérience tunisienne signifie que « l'élimination du chômage direct est à la portée de tout gouvernement ».

Cette expérience démontre que le maintien du sous-emploi ne peut s'expliquer que par le défaut d'une volonté réelle d'y mettre fin, par l'acceptation d'un état séculaire d'inaction et de misère, par la résignation que les privilégiés ont si facilement à l'égard des malheureux.

GABRIEL ARDANT.

ARMÉE

Le départ d'Ely

● ***Pour comprendre l'évolution actuelle de l'Armée, il faut connaître la vie du général Ely, qui prend sa retraite cette semaine. Paul-Marie de La Gorce la raconte.***

DANS son bureau de l'hôtel du boulevard de Latour-Maubourg, Paul-Henri-Romuald Ely, général d'armée, chef d'état-major général de la Défense nationale, a commencé à ranger ses papiers et à mettre son successeur, le général Ollié, au courant des affaires en cours. Ce bureau, il l'a occupé presque sans arrêt depuis cinq ans et il l'avait occupé déjà durant une année, de 1953 à 1954. A trois reprises, il a été maintenu à son poste au-delà de la date normale de sa mise à la retraite. Cette fois, la décision est définitive : le 1er mars, Paul Ely, après quarante-cinq ans de service, cessera pour toujours d'appartenir aux cadres actifs de l'armée.

Il n'aura pas à s'habituer à porter des vêtements civils : depuis longtemps le n° 1 de la hiérarchie militaire préférait la simplicité anonyme de la « tenue bourgeoise » à l'uniforme à cinq étoiles de son grade. Ce général parle de la voix nuancée d'un évêque ; ses belles mains blanches s'animent comme pour refléter tous les sentiments d'une âme sensible et sous l'extraordinaire broussaille blanche de ses sourcils, ses yeux très clairs reflètent une sorte de candeur. Des centaines d'officiers de tous grades, tous les généraux importants des états-majors britannique et américain, une longue série de ministres, de secrétaires d'Etat, de présidents du Conseil, trois Présidents de la République ont depuis longtemps associé sa silhouette maigre, son visage émacié d'une blancheur étonnante à toute l'histoire de l'armée française : il était là pour Dien-Bien-Phu, pour l'envoi du contingent en Algérie, pour le 13 Mai, pour le 24 Janvier, pour la dernière « tournée des popotes » du général de Gaulle, en décembre... Depuis longtemps, ce catholique convaincu est appelé « la conscience de l'armée ». Aujourd'hui, il s'en va.

Une hantise

Bien d'autres s'en vont en même temps. Après Jouhaud, Challe quitte l'armée avant la limite d'âge. Lavaud prend sa retraite. Chez les colonels, Trinquier s'en va, Gardes l'imitera aussitôt terminé le procès des barricades ; plusieurs des « anciens » du 13 Mai et du 24 Janvier préparent leur passage à la vie civile. Il n'est guère d'état-major où un officier — sinon plusieurs — n'annonce son prochain départ. Déjà une étrange atmosphère de liquidation s'établit...

On a du mal à s'imaginer que les hommes responsables — civils ou militaires — de problèmes tels que les fusées intercontinentales, la stratégie atomique, le conflit Est-Ouest, la décolonisation, les révolutions du monde sous-développé, soient parvenus à l'âge adulte à l'époque où s'opposait avant tout le bleu horizon de l'armée française aux casques à pointe du Kaiser. C'est pourtant le cas de tous les hommes de la génération ayant maintenant entre soixante et soixante-dix ans. Paul Ely en fait partie, puisqu'il est né assez tôt pour s'engager en pleine guerre, servir comme officier dans les tranchées et recevoir une blessure au bras droit. A partir de là, son univers moral devait lui sembler fixé pour toujours : c'était l'univers de la vieille armée française avec son conservatisme nourri des victoires passées, ses traditions entretenues par le recrutement presque familial de ses cadres, sa loyauté envers un Etat qui la comblait d'honneurs et avait su s'en servir.

La vie sans drames de l'armée française s'écroula en juin 1940. Il était chef de bataillon, il fut blessé. Jouant dans l'Organisation de Résistance de l'Armée un rôle très actif, il

→

fut arrêté par la Gestapo et déporte. Sa femme le fut aussi. C'est à son retour à la direction de l'Infanterie, puis au cabinet militaire de M. Michelet, qu'il découvrit le premier drame véritable de l'Armée : l'occupation et Vichy, le gaullisme et la Résistance avaient déchiré le corps des officiers en fractions passionnément opposées.

C'est peut-être de cette époque que date la hantise constante qui habite l'esprit du général Ely, celle d'une nouvelle rupture au sein de l'Armée.

1949 : le Pacte atlantique reconstitue les états-majors alliés. A New York réside l'échelon militaire suprême, le « Standing Group ». Aux côtés d'un Anglais et d'un Américain, le général Ely représente la France. Il y restera jusqu'en 53. La contribution militaire française à l'Alliance est relativement faible ; presque tous les cadres actifs sont en Indochine. Mais là-bas, l'adversaire n'est pas seulement nationaliste, il est communiste. Pour le gouvernement français, pour son représentant au Standing Group, la guerre d'Indochine doit être comprise comme l'un des secteurs du conflit universel. C'est ce que le général Ely ne cesse de dire pendant quatre ans.

Deux doctrines

Dans son esprit, ce n'est donc pas seulement la France, mais l'Occident tout entier qui subit une défaite à Dien-Bien-Phu.

« *Dans la lutte stratégico-politique qui, aujourd'hui, est d'ordre planétaire,* écrit-il (1), *la poussée permanente du monde soviétique peut se concrétiser en trois axes majeurs se dirigeant vers l'Europe occidentale directement, vers le Moyen-Orient et de là, par une sorte de relance, vers l'Afrique du Nord d'une part, l'Afrique noire et l'Amérique du Sud d'autre part, et enfin vers le Sud-Est asiatique. En réalité, ces axes de poussée schématisent une action conduite directement ou par personne interposée et qui consiste à diffuser par zones une idéologie subversive et à implanter des abcès politiques, économiques et sociaux indispensables à la manœuvre.* »

« *Par personne interposée* » : ces trois mots cachent un fossé décisif entre la conception du haut commandement français et celle de tous les gouvernements occidentaux. Le général Ely désignait par là les nationalismes africains que la doctrine politique de l'armée française considère désormais comme les avant-gardes ou les « antichambres » du communisme international. Partout ailleurs, les chefs de gouvernement, les ministres, les diplomates, les financiers, savent qu'il faut faire leur part aux jeunes nationalismes sous peine de les voir pris en main par l'Est. Dans les états-majors français, on pense au contraire que, dans la plupart des cas, leur céder c'est faire reculer l'Occident.

Sous la plume du général Ely revient sans cesse ce mot : *l'Occident*. On sent que ce catholique voudrait y ajouter l'adjectif « chrétien ». Mais il écrit dans des revues officielles, il veut être respectueux de « *la diversité des croyances* ». Il emploie des formules plus prudentes : « *Notre civilisation, qui est chrétienne de naissance...* »

Le général Ely part pour le Vietnam en mai 1954 afin d'y prendre la charge la plus douloureuse qui puisse être confiée à un général : commander une armée qui vient d'être battue et qui doit accepter l'arrêt des hostilités sans pouvoir songer à la revanche, en faisant taire toutes ses humiliations, toutes ses rancœurs...

Les officiers faits prisonniers par le Viet-Minh sortent de leurs camps. Il les voit un par un, entend leurs histoires, s'imprègne de leurs expériences. Il devient le « confesseur » de l'Armée française. Les futurs hommes du 13 Mai et du 24 Janvier, ces anciens d'Indochine qui ont voulu prendre en Algérie leur revanche et appliquer les leçons des guerres perdues, il apprend à les connaître dès ce moment-là ; il se souviendra toujours de leurs confidences.

(1) « Réalités », novembre 1960.

(A.P.)

LE GÉNÉRAL ELY AVEC L'AMIRAL ARTHUR W. RADFORD.
« Véronique » est désamorcée.

L'esprit des populations

1956 : Ely revient au poste n° 1 de la hiérarchie militaire. Le drame algérien est commencé. Le général Ely fait alors la première en date de toutes les « tournées des popotes ». Dans les postes, il voit en tête à tête capitaines et lieutenants. Ces contacts, il les maintient à Paris. Il y enregistre d'extraordinaires confessions. De son bureau, qu'il quitte très peu, le général Ely voit changer le visage de l'armée française. D'Indochine, des officiers ont rapporté la conviction qu'on peut être battus, même si l'on a la plus écrasante supériorité en armements et en effectifs : les théoriciens de la guerre révolutionnaire savent que l'essentiel est ailleurs. « *L'esprit des populations* » : tel est l'enjeu véritable. Une commission est formée pour rédiger les textes officiels sur la guerre psychologique et sur ses méthodes. Le président de cette commission est l'actuel successeur du général Ely, le général Ollié. C'est à la suite de son rapport qu'est créé le 5e Bureau.

Tandis que l'Armée s'est engagée à fond dans la guerre d'Algérie et qu'elle en fait le théâtre de sa revanche pour toutes les déceptions passées, le terrain d'expériences pour toutes ses idées d'avenir, les gouvernements français successifs ont d'autres préoccupations ; les services du général Ely savent tout des missions secrètes envoyées au Caire, à Belgrade et à Rome par M. Guy Mollet pour prendre contact avec le F.L.N. Ils savent quels projets ont été formés pour la Conférence des dirigeants nord-africains que l'arraisonnement de l'avion de Ben Bella a torpillée de justesse. Les contacts sont assez étroits entre l'état-major général et ceux des corps de troupe et des états-majors d'Algérie pour que bientôt une conviction s'établisse partout : Paris veut brader l'Algérie, la métropole ne comprend rien à la guerre révolutionnaire, l'Armée est « poignardée dans le dos ».

Le 10 mai 1958, le général Ely se rend à l'Elysée pour voir le président René Coty. Il a dans sa serviette le télégramme que le général Salan vient de lui adresser pour être transmis, par la voie hiérarchique, au Président de la République. « *L'Armée française unanime sentirait comme un outrage l'abandon du patrimoine national. On ne saurait préjuger sa réaction de désespoir...* » Ce jour-là, par l'intermédiaire du général Ely, l'Armée fait son entrée dans le jeu politique. Elle cesse de fournir des informations, des conseils, des plans. Elle avertit que, dans certaines conditions, son rôle changera et que le gouvernement pourra tout craindre d'elle. C'était la première fois que le général Ely accomplissait une telle démarche. Ce n'était pas la dernière.

Dès ce moment, il s'attelle à la tâche sans espoir qui sera la sienne pendant plus de deux ans : plaider auprès du pouvoir politique la cause de l'unité de l'Armée, et auprès des officiers celle du respect de l'Etat.

Tout le monde sait aujourd'hui que c'est lui qui fit partir pour Alger, immédiatement avant le 13 Mai, son chef d'état-major, le général Petit. Déjà, son collaborateur immédiat, le général de Beaufort, était sur place. Mais très peu de gens savent encore que quelques jours auparavant, quand M. Pleven tentait de former un gouvernement, le général Ely, ayant eu l'écho des préventions des états-majors d'Algérie contre celui qui fut ministre de la Défense nationale au moment de Dien-Bien-Phu, prit l'avion secrètement et se rendit à Alger pour défendre la réputation de M. Pleven, et expliquer qu'il ne fut pas personnellement responsable du désastre indochinois. Contrairement à ses deux adjoints, les généraux Petit et de Beaufort, il était beaucoup plus partisan d'un gouvernement d'union nationale que d'un retour au pouvoir du général de Gaulle. Mais, à partir du 15 mai, après que du haut des balcons du G.G., le premier « *Vive de Gaulle* » eut été lancé, « *l'unité de l'Armée* » le fit basculer dans le camp des gaullistes. C'était désormais devenu l'unique préoccupation au sein du haut commandement.

En arbitre

Aujourd'hui encore, seuls les initiés savent que pour remplacer le général Ely, le gouvernement Pflimlin s'était adressé au général Blanc, inspecteur général de l'Armée. Parmi les officiers

(A.D.P.)

LE GÉNÉRAL OLLIÉ.

(Intercontinental.)

LE GÉNÉRAL GAMBIEZ.

Des problèmes différents ?

CROISIÈRE DE PAQUES
GRÈCE - TURQUIE - DALMATIE
du 24 mars au 7 avril
A BORD DE L'ACHILLEUS
Classe économique .... 750 NF
(cabine à 4)
Cabine à deux .... 1.750 NF
Tous frais compris de Venise à Venise
Renseignements et adhésions à l'Agence de voyages
LE TOURISME FRANÇAIS
96, RUE DE LA VICTOIRE - PARIS - TRI. 15-43
LIC. 77

généraux, c'était sans doute le plus réservé à l'égard de la guerre d'Algérie : il n'avait pas changé d'avis depuis qu'en juillet 1954 il avait adressé au ministre de la Défense nationale, M. Jacques Chevallier, un rapport énumérant tous les risques d'une politique de force en Afrique du Nord et concluant, implicitement, en faveur de solutions politiques. Or le général Blanc refusa catégoriquement la succession du général Ely : il avait les mêmes raisons que lui de penser que, même s'il lui en donnait l'ordre, l'Armée de métropole ne s'opposerait pas à celle d'Algérie.

Pour le général Ely, de Gaulle au pouvoir, cela doit signifier la réconciliation de l'Etat et de l'Armée, la disparition à jamais des cauchemars du printemps 1958. Ce rêve durera autant que les incertitudes du Chef de l'Etat.

Des assurances

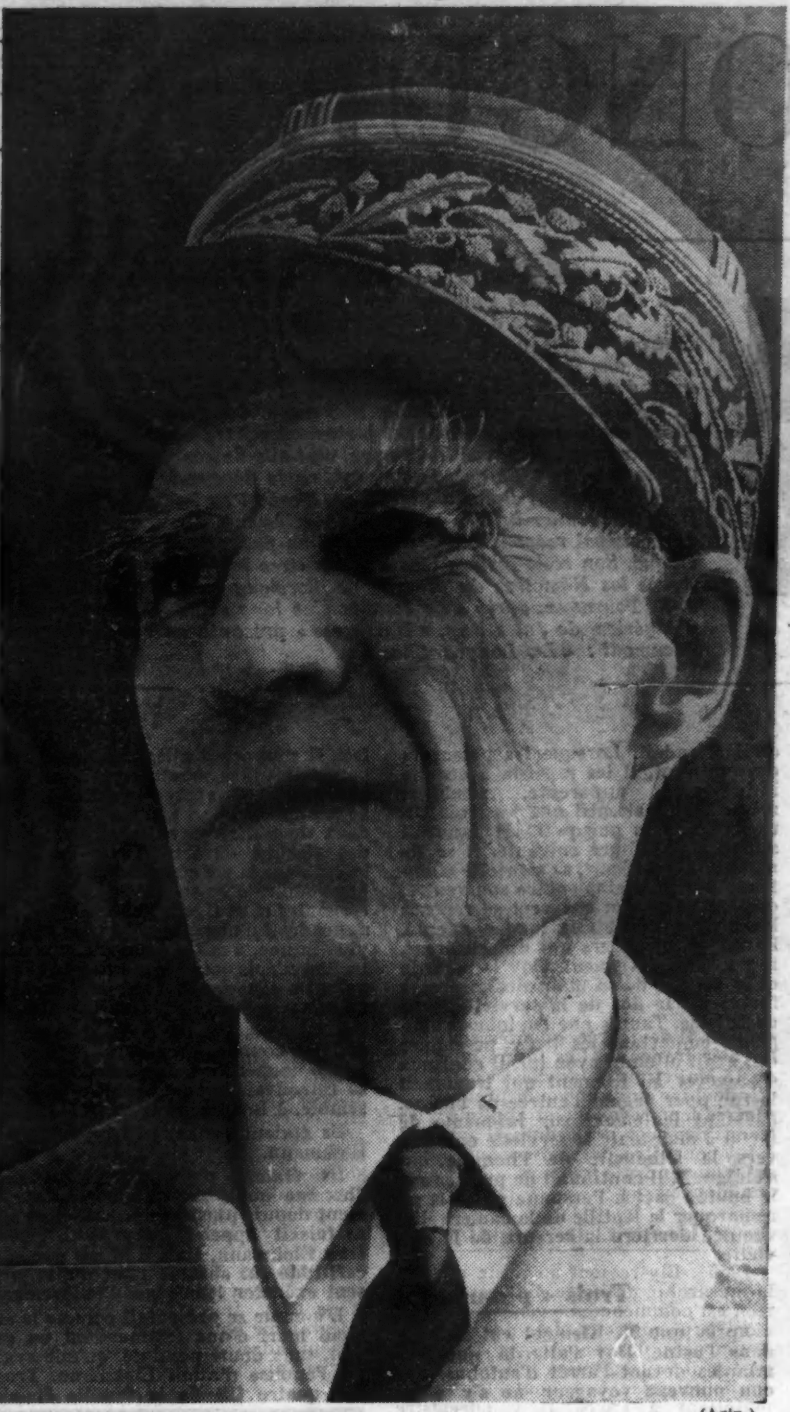
16 septembre 1959 : « *Au nom de la France et de la République, en vertu du pouvoir que m'attribue la Constitution de consulter les concitoyens, pourvu que Dieu me prête vie et que le peuple m'écoute, je m'engage à demander d'une part aux Algériens, dans leurs 12 départements, ce qu'ils veulent être en définitive et d'autre part, à tous les Français d'entériner ce choix...* » Le général de Gaulle, en annonçant l'autodétermination, déclenche le mécanisme que redoutait le général Ely. A Alger comme à Paris, les partisans de l'Algérie française veulent créer la situation de fait qui conduira l'Armée à intervenir « en arbitre ». Le gouvernement Debré démissionnera ou refusera d'accepter le principe d'autodétermination. Un plan s'établit où l'opposition parlementaire se met « en cheville » avec celle des ultras d'Alger. Pour que l'opération « Véronique » (c'est ainsi qu'on l'appelait parmi les initiés) se déroule, la condition centrale est la complicité d'une partie de l'Armée en Algérie.

Le groupe des officiers du 13 Mai est favorable à l'opération : le discours du 16 septembre obligera à lâcher d'un seul coup le formidable travail en faveur de l'Algérie française mené par l'Armée depuis quinze mois. Pour le général Ely, le cauchemar est revenu. Il sait que la grande majorité des Français — et des milieux politiques — est favorable au général de Gaulle. L'Armée est au bord d'une rupture avec la nation. Le 7 octobre, il apprend que la plupart des chefs de corps ne s'opposeront pas à des manifestations de rue à Alger. La grève générale est annoncée. Il prend alors une initiative capitale : il adresse au général de Gaulle un rapport l'adjurant de donner aux chefs de l'Armée quatre assurances précises : la négociation politique avec le F.L.N. doit être exclue, le gouvernement se prononcera pour la francisation, l'Armée assurera le contrôle du référendum, les terroristes ne seront pas traités en combattants. La situation ressemble, trait pour trait, à celle du 13 Mai. Le général de Gaulle convoque à Paris le général Challe. Il lui assure que les garanties demandées par l'Armée se trouvent déjà dans ses discours : refus des négociations, maintien de l'Armée au moment du référendum, recherche d'une « solution française ».

Le cauchemar

Convaincu ou non, Challe retourne à Alger pour annoncer aux états-majors que les assurances demandées par l'Armée seront données au Parlement par M. Debré. Le soir, les commandants des régiments de parachutistes, le colonel Argoud, chef d'état-major du général Massu, le colonel Gardes, chef du 5e Bureau, se réunissent dans une villa d'Hydra. Aucun n'est pleinement rassuré mais ils se rendent compte qu'à tous les échelons du commandement on se contentera des garanties données par le gouvernement. L'opération « Véronique » est désamorcée. Le rapport Ely a atteint son but.

Ce n'était que pour un sursis de trois mois. Le soir du 24 Janvier, le général Ely, désespéré, confie : « *Le cauchemar que j'ai toujours redouté est maintenant arrivé.* » Dès la matinée du 25, connaissant exactement les rapports réels entre officiers et insurgés, il n'avait plus aucune illusion : l'ordre n'ayant pas été rétabli « dans la foulée » le dimanche soir et le lundi matin, l'Armée n'esquiverait plus le problème du choix entre « l'Algérie française » et la politique du général



(Agip.)

LE GÉNÉRAL PAUL ELY.
« C'est sans joie que vous le dit un homme de mon âge. »

de Gaulle. Mais il savait aussi que le général de Gaulle avait une autre opinion que lui sur la crise : « *Il est normal,* disait le Chef de l'Etat, *qu'on trouve quelques officiers en liaison avec les extrémistes ; mais l'Armée dans son ensemble est loyale, elle ne doit pas être paralysée devant eux.* » Le général Ely a la conviction au contraire que l'opposition ne se limite pas à une simple fraction du corps des officiers. Toute la journée du 25, il adjure M. Debré de se rendre à Alger. Il prévoit que le Premier ministre se verra expliquer franchement que l'Armée ne veut pas affronter les Français d'Algérie sans être sûre qu'elle le ferait pour la cause de l'Algérie française. Le général Ely ne se trompe pas. M. Debré, le matin du 26, revient convaincu. A partir de là, les deux hommes jouent sur un argument capital : le temps qui passe et qui confirme les sentiments de l'Armée. La lutte pour la réconcilier avec le général de Gaulle prend pour le général Ely l'aspect d'une véritable épreuve physique. Durant cette semaine, ses collaborateurs le voient se passer presque complètement de sommeil, courir de l'Elysée à Matignon, recevoir sans arrêt officiers généraux et supérieurs, sauter dans l'avion d'Alger, tenir conseil toute une nuit au P.C. du général Challe...

Dans un hangar

Toute la journée, les coups de téléphone se sont succédé entre Alger et le boulevard de Latour-Maubourg. Le général Ely sait que, pour les officiers engagés dans la crise, trois points sont fondamentaux : exclusion des négociations, option pour une solution française, liquidation des barricades sans effusion de sang. En fin d'après-midi, ce mercredi, M. Debré trouve le général de Gaulle intraitable sur sa politique, mais il se voit confirmer que le Chef de l'Etat ne veut pas de négociations et qu'il laisse aux responsables la tâche de trouver sur place un moyen quelconque de liquider les barricades.

C'en est assez : le général Ely part le soir même pour l'Algérie. Il donne à Challe, à Gambiez, à Ollié toutes les assurances qu'ils exigeaient. Les trois généraux n'ont qu'à se retourner vers leurs adjoints et à leur faire admettre qu'il est temps de sortir de la crise. Sans doute le discours du général de Gaulle, le 28, était-il dur pour les hommes des barricades, mais les garanties demandées par le général Ely s'y retrouvaient toutes ; tout au plus l'équivoque demeurait absolue quant à « la solution la plus française » souhaitée par le Chef de l'Etat. Le destin des barricades est scellé.

Deux mois plus tard, sur le terrain d'un petit aérodrome, le dernier jour de la « tournée des popotes », le général Ely entendait tomber les mots « Algérie algérienne ». Il comprit alors que ses adjurations, ses promesses, ses confidences calculées n'avaient servi qu'à étouffer peu à peu l'opposition de l'Armée à la politique du Chef de l'Etat. Mais, au fond de lui-même, il en avait désormais pris définitivement son parti. L'Algérie française n'était pas possible, il fallait obéir, bientôt l'Armée entière le comprendrait.

Le moment décisif se situa peut-être dans la journée du 10 décembre. Ce jour-là, après une éclaircie, le ciel se couvrit et un vent froid se mit à souffler. Dans la cour de l'école de Cherchell où il accompagnait le général de Gaulle dans sa tournée, le général Ely se fit passer son manteau. Les nouvelles d'Alger et d'Oran inquiétaient de plus en plus la suite du Chef de l'Etat. On parlait déjà de « situation critique » quand les hélicoptères officiels se posèrent sur le petit aérodrome de Blida. Là, dans un hangar, quatre cents officiers écoutèrent le général de Gaulle : « *La question algérienne se présente dans des conditions complètement différentes de celles de naguère. Il y a eu l'insurrection, après beaucoup d'autres, et cette insurrection n'est pas finie... La population de cette Algérie a pris une conscience qu'elle n'avait pas. Rien n'empêchera cela. Cette insurrection se passe dans un monde nouveau, dans un monde qui ne ressemble plus du tout au monde que j'ai connu moi-même quand j'étais jeune. C'est sans joie que vous le dit un homme de mon âge et de ma formation...* » Quand il eut fini, beaucoup d'officiers avaient les larmes aux yeux. Le général Ely savait que ses camarades en étaient enfin venus au même point que lui. Quelques heures plus tard, les premières colonnes de manifestants musulmans descendaient dans les rues de Belcourt : les derniers voiles se déchiraient.

Un combat d'arrière-garde

Au moment où il va quitter l'hôtel du boulevard de Latour-Maubourg, celui qui fut pendant cinq ans le numéro un de l'Armée française songe sans doute que son successeur ne connaîtra pas le drame qu'il a vécu.

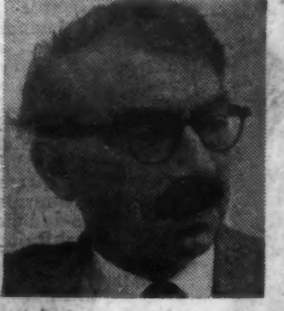
Ce drame, il l'avait partagé avec une équipe de généraux qui, presque tous, s'en vont aussi. Le 13 Mai, il l'avait vécu avec Salan, aujourd'hui réfugié en Espagne ; avec Massu, sans emploi ; avec Allard, réduit maintenant au poste secondaire d'inspecteur de l'Infanterie. La tragédie du 24 Janvier, il l'avait vécue avec Challe qui retourne à la vie civile. Son successeur, Crépin, quitte Alger, comme l'ont quitté aussi Gracieux, ancien commandant de la 10e division aéroportée, Vanuxem, qui fut le meilleur cerveau de l'équipe des généraux au temps du 13 Mai. Les prochaines mutations renouvelleront l'ensemble des commandements terrestres en Algérie. Les « nouveaux » n'auront pas à vivre les mêmes problèmes. Leur mission est différente : ils n'ont qu'à poursuivre méthodiquement les opérations en attendant le jour — proche ou lointain — où, de Paris, on leur dira que l'heure du cessez-le-feu est arrivée. Les uns redoutent — ou espèrent — que ce moment soit encore loin mais les autres estiment que le gouvernement ne pourra jamais se mettre d'accord avec l'adversaire ; d'autres encore pensent que le cessez-le-feu ne mettra pas fin à leur rôle en Algérie. Mais, de toute façon, le temps paraît révolu où l'opposition des politiques déchirait l'Armée.

Cette opposition semble avoir cessé. Est-ce tellement sûr ? Depuis quelques semaines, sur le bureau même du général Ely, passent des rapports ayant tous la même conclusion : dans les récents événements d'Algérie, le parti communiste algérien jouerait un rôle sans cesse plus important. Par là, les officiers auteurs de ces rapports contestent l'autorité du F.L.N. en Algérie, établissent encore une fois un lien direct entre la poursuite de la guerre et la lutte contre le communisme international. Par ce biais nouveau, on va tenter de freiner encore l'évolution de la politique algérienne. C'est, sans doute, un combat d'arrière-garde. En tout cas, la responsabilité n'en pèsera plus sur l'homme qu'on a appelé « la conscience de l'Armée ». Comme le drame qu'il a vécu, il s'efface maintenant avant que l'Histoire ne le juge.

P.-M. DE LA GORCE.

FIAT
Concessionnaire
DE LA 500 A LA 2100
Vous les verrez toutes et pourrez toutes les essayer.
PERSHING MOTORS
22, boulevard Pershing
PARIS 17e
ETOILE 11-52

LA LONGUE CHASSE



Moshe Pearlman.

Le 15 mars, s'ouvrira à Tel-Aviv un procès qui évoquera pour des centaines de milliers d'hommes des souvenirs de honte et de deuil.

Dans le box des accusés — une cage de verre spécial blindé — un homme qui, pendant quinze ans, a été traqué dans le monde entier, par les agents secrets israéliens. Pendant quinze ans il a réussi à leur échapper jusqu'à ce jour de 1960 où, à Buenos Aires, entre un arrêt d'autobus et un bureau de tabac...

L'homme s'appelle Adolf Eichmann. C'est un ancien Obersturmbannführer des S.S. Mais pourquoi cet acharnement justement contre celui-là ? Pourquoi cette longue chasse ? Et pourquoi, pendant si longtemps, va-t-elle demeurer infructueuse ? Qui cache Eichmann ? Qui le protège ? Et qui, finalement, va le découvrir et le capturer ?

Un ancien diplomate israélien, Moshe Pearlman, répond maintenant à ces questions. Il est le premier à faire la lumière totalement, après une patiente enquête, sur la capture du principal responsable de « la solution finale de la question juive » et sur sa vie d'homme traqué. Son récit restera l'un des chapitres les plus étonnants de l'histoire de notre temps. Après les Mémoires du général de Serrigny sur Pétain, après « Secrets d'Etat » de J.-R. Tournoux, après « Le Jour le plus long » de Cornelius Ryan, après « La Guerre d'Algérie » de Jules Roy, « L'Express » présente en exclusivité à ses lecteurs ce nouveau document : « La Longue Chasse ».

LE premier jour du printemps aura joué un rôle fatidique dans la vie d'Adolf Eichmann. Ce fut ce jour-là, en 1935, qu'il se maria. Ce fut le même jour, en 1960, que le plan de sa capture fut définitivement arrêté.

Le 21 mars 1960, Eichmann se leva de bonne heure, comme d'habitude, traîna un peu dans la petite maison de brique aux murs recouverts de crépi qu'il habitait avec sa femme et trois de ses quatre enfants à San Fernando, une banlieue lugubre de Buenos Aires, se rasa soigneusement, fit sa toilette dans une salle de bains rudimentaire sans eau courante, s'habilla et s'attabla devant un petit déjeuner à l'allemande. A 6 h. 45, il quittait la maison, sur la porte de laquelle il y avait une carte au nom de « Klement ».

M. « Klement » marcha jusqu'à l'arrêt d'autobus le plus proche, à 200 mètres de là, pour attendre le premier des trois autobus qu'il devait prendre pour atteindre son lieu de travail, l'usine Mercedes Benz de Suarez, à l'autre extrémité de la ville, dans la banlieue sud-est. En arrivant à l'usine, il pointerait avec sa carte au nom de Ricardo Klement.

Lorsqu'il sortit de chez lui, son visage et chacun de ses mouvements furent observés avec de puissantes jumelles par un homme de moitié plus jeune que lui et que nous appellerons Gad.

Gad était assis derrière les rideaux tirés d'une fenêtre, dans une maison située 400 mètres plus loin et d'où l'on avait une vue d'ensemble de la maison des Klement. Deux trous percés dans le rideau laissaient passer les lentilles des jumelles. Gad, qui observait la maison comme il le faisait chaque matin depuis plusieurs semaines déjà, vit M. Klement ouvrir la porte, se retourner comme pour dire au revoir à quelqu'un, refermer la porte derrière lui et descendre le chemin de terre jusqu'à la bordure du lotissement, clôturé par un grillage. Il le regarda marcher jusqu'à l'arrêt d'autobus et continua de l'observer jusqu'à l'arrivée d'une voiture. Il ne quitta son poste d'observation que lorsque l'autobus fut hors de vue. Il se dirigea alors vers le téléphone pour faire un appel de deux mots. Il demanda : « *Yigal ?* » et, ayant reçu une réponse affirmative, ajouta simplement « *Karagil* ». (Ce mot signifie en hébreu « comme d'habitude ».) Il raccrocha et alla dans la cuisine se faire du café.

Une serviette spéciale

A l'autre bout du fil, Yigal, après avoir reçu le message de Gad, appela à son tour Dov : « *Beseder* », dit-il, (« *OK* »).

Dov occupait une chambre proche de l'usine Mercedes Benz. Pour ce qu'il devait faire, il avait encore le temps. Il attendit une demi-heure, puis, prenant une serviette en cuir d'un type spécial mais qui ressemblait à n'importe quelle serviette, marcha jusqu'à l'arrêt d'autobus le plus proche de l'usine. Il y arriva à 7 h. 20. Quelques minutes plus tard, un autobus apparaissait au bout de la rue. Tandis qu'il approchait, Dov examina attentivement sa plaque de destination et se détourna ostensiblement, pour montrer aux trois personnes qui attendaient avec lui que ce n'était pas celui qu'il attendait. Lorsque les passagers descendirent, il les regarda avec une indifférence apparente, semblant même moins attentif que les trois autres personnes puisqu'il lui faudrait attendre la voiture suivante. Il se tenait un peu à l'écart, sa serviette maintenue à deux mains contre son ventre, comme quelqu'un qui veut se reposer les bras pendant une longue attente. Parmi les passagers qui descendirent, il y avait M. Klement. Dov le regarda et le majeur de sa main droite pressa fortement le dos de la serviette, près de la base. Tandis que l'autobus s'éloignait, emportant les trois personnes qui avait attendu avec lui, il continua d'observer M. Klement qui traversait la rue pour gagner l'entrée de l'usine. Pivotant lentement sur lui-même de façon à maintenir la serviette orientée vers la silhouette de l'homme qui s'éloignait, il continuait de presser sur le bouton caché. Personne n'aurait pu remarquer la lentille de la camera dissimulée derrière la serrure de la serviette.

Trois « pionniers »

Après que M. Klement eut disparu dans l'usine, Dov s'attarda quelques minutes devant l'arrêt d'autobus. Aucun nouveau voyageur ne s'y étant arrêté et personne ne l'ayant apparemment observé, il rentra chez lui et téléphona à Yigal : « *Hakol beseder* », (« Tout va bien »). S'il y avait eu des gens autour de lui, il eût pris l'autobus suivant pour n'éveiller aucun soupçon et téléphoné plus tard à Yigal pour lui dire que M. Klement s'était rendu à son travail comme d'habitude.

(Archives.)

La maison de « Klement » dans la banlieue de Buenos Aires.
A travers deux trous du rideau.

Yigal, Gad et Dov étaient des Israéliens. Tous trois étaient proches de la trentaine. Yigal, le plus grand, avait des cheveux noirs et des yeux marron enfoncés dans un long visage pâle qui ne trahissait rien d'une jeunesse passée au grand air du désert. C'était le chef du trio. Son expression grave était celle d'un jeune chef d'entreprise conscient de ses responsabilités. En fait, il supportait allègrement ces responsabilités, se montrait un organisateur adroit et exerçait son autorité avec douceur. Gad et Dov étaient tous deux de taille moyenne, blonds, avec des visages ouverts. Ils se comportaient dans la vie comme s'ils n'avaient pas l'ombre d'un souci. Gad était large d'épaules et sa figure ronde et bronzée s'encadrait d'une épaisse tignasse. Dov, plus mince, avait sur la tête une collection d'épis couleur de maïs qui donnaient à son visage tanné par le soleil un air perpétuellement enfantin.

Tous trois avaient passé de longues années comme pionniers dans une ferme coopérative du sud d'Israël. Ils se retrouvaient une nouvelle fois ensemble, à Buenos Aires.

Ils étaient venus kidnapper Adolf Eichmann.

Ils étaient presque certains que l'homme qu'ils surveillaient constamment depuis plusieurs semaines et qui se faisait appeler Ricardo Klement était Eichmann. Mais il fallait que leur certitude fût absolue pour qu'ils pussent exécuter leur plan d'enlèvement.

L'homme se présentait comme le second mari d'une femme dont on savait, sans doute possible, qu'elle avait été l'épouse d'Adolf Eichmann. Trois des quatre fils de la famille étaient connus, sans doute possible, pour être les enfants d'Adolf Eichmann. Ce qui n'était pas clairement établi, c'était que Ricardo fût Eichmann et non ce que Mme Klement prétendait : un second mari épousé après la mort du premier.

Des photos de souliers

Cette incertitude venait de ce que, si les activités d'Eichmann sous le régime nazi étaient bien connues, on savait peu de chose de l'homme lui-même. Il avait pris grand soin de rester dans l'ombre tout en organisant son sinistre travail. Il avait toujours fui les photographes. Il n'existait de renseignements personnels sur lui que dans les fichiers secrets du quartier général des S.S.

Ces renseignements figuraient dans le dossier que Yigal avait apporté d'Israël. Il connaissait ainsi sa taille, la couleur de ses yeux, son tour de cou, la pointure de ses souliers, les dates de ses promotions, celles de son mariage et de la naissance de ses enfants. Il possédait aussi une photographie de lui obtenue en 1946 et prise lorsqu'il approchait de la quarantaine. Mais beaucoup d'années avaient passé depuis. Eichmann pouvait être devenu chauve. Ses traits pouvaient avoir changé en plus de vingt ans, même s'il n'avait pas eu recours à la chirurgie esthétique — ce qu'il ne fallait pas exclure. Sa taille était restée nécessairement la même et elle correspondait à celle de Klement. La couleur des yeux également. Mais le tour de cou et la pointure ne pouvaient être mesurés qu'en s'emparant physiquement de l'homme. Ils ne pouvaient servir à l'identifier de loin.

Les trois Israéliens avaient réussi à le photographier de nombreuses fois depuis qu'ils avaient commencé leur surveillance. Klement s'était souvent trouvé devant leurs caméras cachées lorsqu'il prenait l'autobus à proximité de son domicile ou lorsqu'il en descendait près de son usine. Mais les photos n'étaient pas excellentes. Il fallait les prendre subrepticement, sans avoir le temps de cadrer ou de faire le point. Il était important de le photographier mais plus important encore de ne pas éveiller ses soupçons. Les résultats étaient parfois curieux. Yigal possède aujourd'hui d'excellentes photos des souliers de M. Klement et quelques très bons agrandissements de boutons de pardessus.

Une preuve concrète

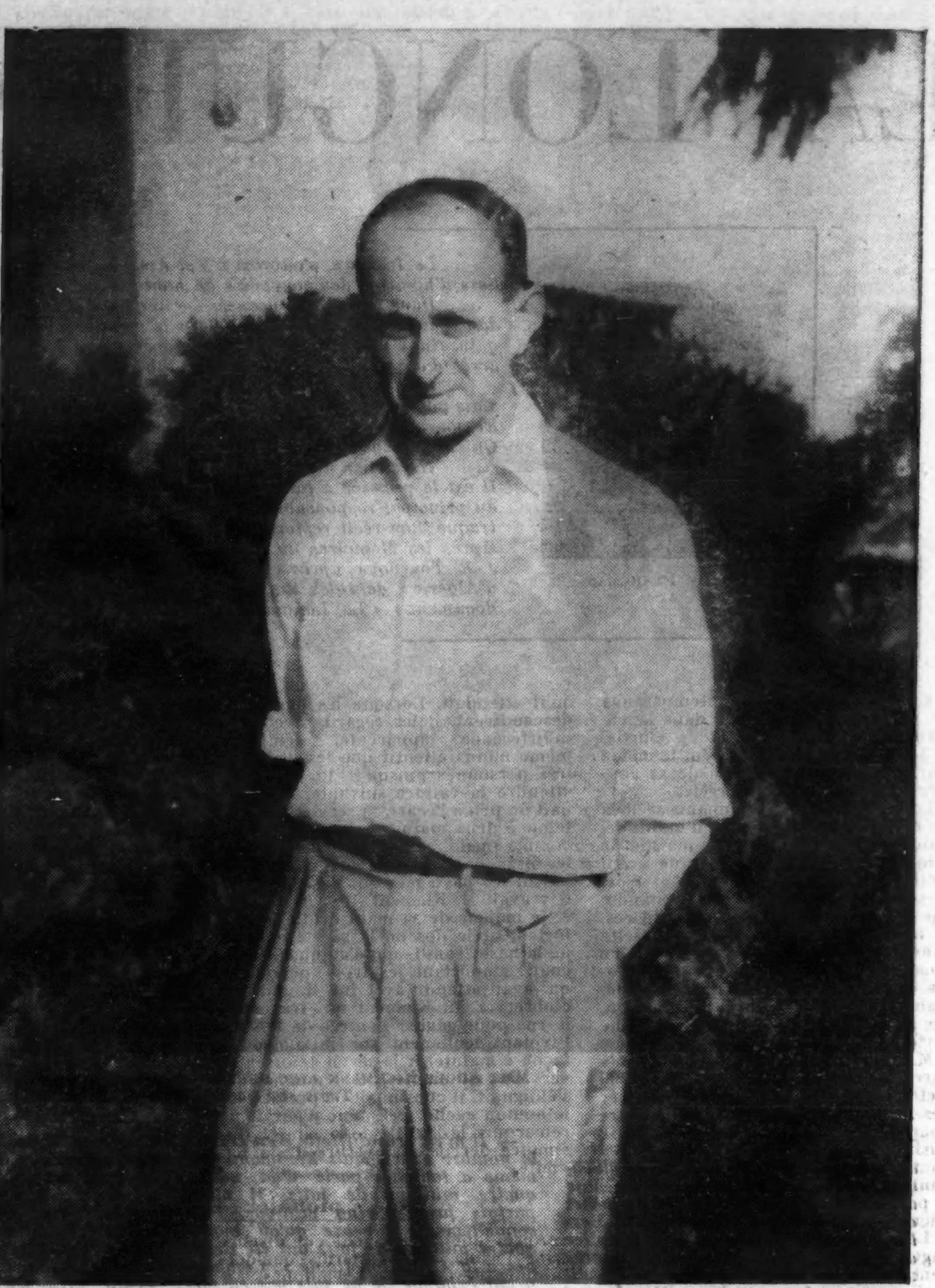
Mais ils réussirent aussi à prendre des photos de son visage. Il y avait une ressemblance certaine avec la photographie qu'ils possédaient d'Eichmann. On ne distinguait aucun signe de chirurgie esthétique. Mais M. Klement était un homme beaucoup plus vieux et ils ne pouvaient être absolument certains qu'il s'agissait du même individu. Ils ne pouvaient pas être sûrs non plus que la ressemblance était réelle et qu'elle n'était pas une simple projection de leurs désirs. Ils avaient besoin d'une preuve plus concrète.

Ce lundi 21 mars s'écoula comme tous les autres jours depuis que les trois Israéliens avaient commencé leur surveillance. Klement quitta l'usine à 12 h. 30 et entra dans un restaurant proche où il commanda le même repas que d'habitude. Il ressortit à 13 h. 30 et, à 14 heures, il était de nouveau au travail. Il en repartit à 17 h. 30. Cette fois, cependant, au lieu de marcher directement jusqu'à l'arrêt d'autobus, il entra dans un magasin et en ressortit avec un bouquet de fleurs enveloppé dans de la cellophane. Puis il prit l'autobus.

Dov signala ce fait dans le rapport qu'il fit aussitôt à Yigal. Celui-ci se garda bien d'en parler à Gad lorsqu'il lui téléphona pour lui dire que Klement avait quitté l'usine.

Trois quarts d'heure plus tard, Gad rappelait Yigal. L'homme, dit-il en hébreu, était rentré chez lui mais il por-

(Archives.)



EST-CE LE MEME HOMME ?

Pendant plusieurs semaines, les trois agents secrets israéliens qui surveillaient « M. Klement » dans un faubourg de Buenos Aires se posèrent cette question sans pouvoir y répondre avec certitude. Disposant d'une mauvaise photo d'Eichmann, ils hésitaient à identifier cet officier SS au visage flou à cet ouvrier quinquagénaire des usines Mercedes. Jusqu'au jour où, grâce à un bouquet de fleurs...

tait un bouquet. Yigal répondit par le mot de code signifiant « réunion ce soir », et il ajouta « 9 h. 30 ». Il appela Dov pour lui transmettre le même ordre. Ces réunions avaient lieu dans une chambre louée d'une banlieue de Buenos Aires aussi éloignée de la résidence de Klement que de l'usine Mercedes.

Yigal était déjà là lorsque Gad, puis Dov arrivèrent. Ses yeux brillaient d'excitation mais son expression restait aussi grave que d'habitude. La première chose qu'il demanda aux deux autres fut : « *Qu'est-ce que vous pensez de ces fleurs ?* » Il les laissa réfléchir quelques minutes puis ajouta : « *Quel jour sommes-nous ?* »

— *Le* 21 *mars.*

— *Qu'est-ce qu'il a fait un* 21 *mars ?*

« Ha'ish hu ha'ish »

Quelques secondes seulement s'écoulèrent avant que les deux autres ne crient en même temps : « *Il s'est marié* ».

— *Précisément*, dit Yigal. *Et aujourd'hui, c'est l'anniversaire de son mariage. Le vingt-cinquième, en fait. Est-ce qu'il n'y a rien qui vous paraisse bizarre ?*

— *Mon Dieu, évidemment*, s'écria Gad. *Pourquoi le second mari de Mme Eichmann se souviendrait-il de la date de son premier mariage ; et s'il s'en souvenait, pourquoi voudrait-il commémorer cet anniversaire avec des fleurs ?*

Dov sourit. « *Ainsi, Klement est bien Eichmann. Il n'y a plus de doute, maintenant. Nous tenons la preuve que nous avons attendue si longtemps.* »

— *Les gars*, dit Yigal, *cela exige deux actions immédiates : boire un verre et envoyer un télégramme chez nous. Le verre, nous allons le boire tout de suite. Le télégramme, je l'enverrai en rentrant chez moi.*

Quarante minutes plus tard, le câble suivant était expédié à une adresse en Israël, d'un bureau de poste situé à mi-chemin entre le lieu de rendez-vous et l'appartement de Yigal : « *Ha'ish hu ha'ish* » — ce qui signifie exactement « *l'homme est l'homme* ».

Cet homme, qui était-ce ? Son nom avait été révélé pour la première fois au grand public à la fin de 1945, devant le tribunal militaire international de Nuremberg. Dans le box, il y avait ceux dont le nom était déjà connu du monde entier, les étoiles qui avaient brillé dans le ciel noir de l'Allemagne nazie, Goering et Keitel, Ribbentrop et Seiss-Inquart, Kaltenbrunner et Frank, Frick et Streicher, Sauckel, Jodl et beaucoup d'autres. Ils avaient gouverné l'Allemagne pendant douze ans et la plus grande partie de l'Europe pendant cinq ans.

Ces hommes avaient engagé le monde dans la guerre la plus coûteuse en vies humaines de l'Histoire, mais ils étaient accusés aussi d'avoir tué délibérément des millions de personnes innocentes, hommes, femmes et enfants, pour la seule raison qu'elles appartenaient à un groupe ethnique, national ou religieux que les nazis méprisaient.

Le tribunal de Nuremberg avait recensé les méthodes utilisées : fusillade, pendaison, exécution par le gaz, suppression de toute nourriture, entassement dans des locaux trop étroits, sous-alimentation systématique, imposition systématique de travaux au-dessus des forces de ceux qui devaient les accomplir, fourniture insuffisante de services médicaux et chirurgicaux, coups de pied, brutalités et tortures de toutes sortes, y compris le marquage au fer rouge, l'arrachage des ongles et la réalisation d'expériences sur des êtres humains vivants...

Un autre service

Les pièces du dossier étaient hallucinantes : « *Les méthodes d'extermination dans les camps de concentration étaient les suivantes : mauvais traitements, expériences pseudo-scientifiques (stérilisation des femmes à Auschwitz et à Ravensbruck, étude de l'évolution du cancer de la matrice à Auschwitz, du typhus à Buchenwald, greffe des os et excisions musculaires à Ravensbruck, etc.), chambres à gaz, fours crématoires, etc. Des techniques d'une cruauté raffinée étaient employées, comme l'éviscération et la congélation dans des bacs d'eau glacée* ».

Les accusés étaient surpris par ces révélations. Ils pensaient avoir fait disparaître les traces de leurs crimes. A partir de 1943, en effet, les Allemands avaient pris des mesures pour supprimer les preuves des exterminations, déterrant les cadavres pour les brûler, broyant les os pour en faire des engrais.

Maintenant, chacun essayait de sauver sa tête. « *Nous exécutions les ordres* », disaient les uns. « *Nous ne savions pas* », disaient d'autres.

— *Nous étions au courant*, disaient la plupart, *mais ces opérations dépendaient d'un autre service que le mien.* »

— *Quel service ?*

— *Le Bureau IV B 4 du RSHA* (Service Central de la Sécurité du Reich), *responsable de l'élimination des juifs et dirigé par l'Obersturmbannführer SS Adolf Eichmann.*

La « solution finale »

Brusquement, ce nom était sur toutes les lèvres, symbole des crimes les plus horribles que le tribunal de Nuremberg avait à juger. L'un des moments les plus dramatiques du procès fut la déposition du témoin qui devait apporter le plus de lumière sur le rôle joué par Eichmann dans l'extermination des juifs, le capitaine de SS Dieter Wisliceny. Il fut interrogé par le lieutenant-colonel américain Smith W. Brookhart Jr.

— *Connaissez-vous Adolf Eichmann ?* lui demanda Brookhart.

— *Oui, depuis 1934. A partir de 1937, j'ai travaillé dans le même service que lui.*

— *Quelle était sa fonction ?*

— *Il était le chef du Bureau IV du RSHA, chargé de la question juive. Il était responsable de la « solution finale » du problème juif en Allemagne et dans tous les pays occupés par l'Allemagne.*

— *Y a-t-il eu des phases distinctes dans l'activité de ce Bureau ?*

Une lettre de Himmler

— *Oui. Jusqu'en 1940, la politique générale a été le règlement du problème juif par une émigration systématique. La seconde phase, à partir de cette date, a été la concentration de tous les juifs dans des ghettos. Cette période a duré approximativement jusqu'au début de 1942. La troisième période a été celle de la prétendue « solution finale » du problème juif, c'est-à-dire de l'extermination et de la destruction systématique de la race juive. Elle a duré jusqu'en octobre 1944, date à laquelle Himmler a donné l'ordre d'arrêter cette destruction.*

— *Dans l'exercice de vos fonctions, avez-vous eu connaissance d'un ordre concernant l'extermination de tous les juifs ?*

— *Oui. J'ai appris l'existence de cet ordre pendant l'été de 1942, de la bouche même d'Eichmann. Au printemps de la même année, 17.000 juifs avaient été transférés de Slovaquie en Pologne comme travailleurs. Un peu plus tard, Eichmann m'annonça que des familles entières devaient être aussi envoyées en Pologne. Il fallait pour cela l'accord du gouvernement slovaque. Celui-ci reçut l'assurance que les juifs seraient humainement et décemment traités dans les ghettos polonais et permit le transfert de 35.000 personnes. Par la suite, le Premier ministre slovaque, M. Taka, insista plusieurs fois auprès*

→

Mme Adolf Eichmann avec deux de ses fils, Dieter (a gauche) et Ricardo. *Trois sur quatre, sans doute possible...* (Archives.)

→

de moi pour qu'une délégation slovaque pût visiter les zones où les juifs avaient été envoyés. A la fin de juillet ou au début d'août, je me rendis à Berlin pour voir Eichmann et le supplier d'accorder cette autorisation. Après une longue discussion, il me dit qu'il ne pouvait pas en être question. Quand je lui demandai pourquoi, il me répondit que la plupart de ces juifs n'étaient plus en vie. Je lui demandai qui avait donné des instructions pour les faire disparaître et il fit état d'un ordre de Himmler. Il accepta même de me le montrer si cela pouvait apaiser ma conscience. Il sortit un petit dossier de son coffre, en feuilleta les pages et me montra une lettre de Himmler au chef des services de sécurité. Elle disait en gros ceci : « Le Führer a ordonné la solution finale du problème juif. Le chef des services de sécurité et l'inspecteur des camps de concentration sont chargés de son application. Tous les juifs, hommes et femmes, capables de travailler, seront temporairement exemptés de la « solution finale » et mis au travail dans les camps de concentration. » La lettre était signée par Himmler lui-même. Elle était datée d'avril 1942.

Joyeusement

— Avez-vous demandé à Eichmann ce que signifiait l'expression « solution finale » ?

— Il me l'a expliqué. Il m'a dit que l'annihilation biologique systématique de la race juive dans les territoires de l'Est était masquée par la formule « solution finale ». (...) Il m'a dit aussi qu'au sein du RSHA, il avait été personnellement chargé de l'exécution de cet ordre. Il avait reçu pour cela tous pouvoirs du chef des services de sécurité.

— Avez-vous fait un commentaire ?

— Oui. Il était parfaitement clair pour moi que cet ordre signifiait la mort pour des millions de personnes. J'ai dit à Eichmann : « Dieu veuille que nos ennemis n'aient jamais l'occasion de faire la même chose au peuple allemand ». Il m'a répondu qu'il ne fallait pas être sentimental, que c'était un ordre du Führer et qu'il faudrait l'exécuter.

— A votre connaissance, combien de juifs ont été soumis à la « solution finale », c'est-à-dire tués ?

— Il m'est très difficile d'en établir le nombre exact. Mais Eichmann lui-même a toujours parlé d'au moins quatre millions de juifs. Il allait parfois jusqu'à cinq millions. Personnellement, je pense qu'au moins quatre millions de juifs ont été destinés à la « solution finale ». Combien y ont échappé, je ne suis pas en mesure de le dire.

— Quand avez-vous vu Eichmann pour la dernière fois ?

— Vers la fin de février 1945, à Berlin. A cette époque, il affirmait qu'il se suiciderait si la guerre était perdue.

— A-t-il dit quelque chose, alors, sur le nombre de juifs qui avaient été tués ?

— Oui. Il en a parlé d'une façon particulièrement cynique. Il a dit qu'il sauterait joyeusement dans sa tombe parce que le fait d'avoir la mort de cinq millions de personnes sur la conscience lui donnait un extraordinaire sentiment de satisfaction.

Tous les moyens

Le silence se fit dans le tribunal lorsque Wisliceny prononça cette dernière phrase.

D'autres témoignages furent aussi accablants pour Eichmann. Celui de Hoess, par exemple, commandant du camp d'Auschwitz à partir de 1940.

— J'ai rencontré Eichmann, a-t-il déclaré, *quatre semaines environ après avoir reçu l'ordre du Reichsführer SS Himmler concernant la « solution finale ». Il est venu à Auschwitz pour discuter avec moi les détails de son exécution. Comme le Reichsführer me l'avait dit à Berlin, Eichmann était chargé d'organiser avec moi l'exécution de cet ordre et c'était de lui que je devais désormais recevoir les instructions.*

— Himmler a-t-il inspecté le camp lui-même et s'est-il rendu compte personnellement des méthodes d'annihilation utilisées ?

— Oui. Il a visité le camp en 1942 et il a observé le déroulement des opérations du début à la fin.

— Eichmann a-t-il fait de même ?

— Eichmann est venu très souvent à Auschwitz et il connaissait parfaitement le déroulement des opérations.

On pourrait penser qu'Eichmann, responsable d'un programme d'extermination d'une telle ampleur, ne s'intéressait pas aux détails et aux victimes individuelles que ses services pourchassaient. Mais son caractère méticuleux et son souci d'assurer l'exécution complète des ordres reçus le conduisaient parfois à intervenir personnellement pour éviter que tel ou tel juif échappe à la « solution finale ». En 1943, par exemple, il apprit qu'une personnalité juive de Bucarest s'était arrangée avec les autorités locales pour fuir la Roumanie. Il réagit par la lettre suivante :

IV B 4
453 8/43

Berlin SW 68, 2 juin 1943

Au Conseiller de Légation von Thadden, ministère des Affaires étrangères
Berlin W8
Wilhelmstr. 74-76
Concernant : Emigration du juif Max Auschnitt, citoyen roumain vivant à Bucarest.
Réf. : Lettre du 28-5-43.

Je demande que le message suivant soit adressé au SS-Hauptsturmführer Richter, à la Légation allemande de Bucarest :

« Prière d'utiliser tous les moyens à votre disposition pour empêcher l'émigration du juif Max Auschnitt, vivant à Bucarest, et pour faire en sorte qu'il soit soumis aux mesures générales prises contre les juifs. »

Je compte être informé de ce qui sera fait à ce sujet.

Signé : Eichmann.

Dans les ruines

Vers la fin de 1945, dans un bureau de Jérusalem, une dizaine d'hommes se réunirent autour d'un chef d'Etat sans Etat, le dirigeant du Mouvement sioniste mondial, David Ben Gourion, futur Premier ministre d'Israël. Le but de la réunion était d'étudier les moyens de forcer le blocus anglais et d'organiser l'immigration clandestine en Palestine des juifs d'Europe ayant échappé à la « solution finale ». Mais Ben Gourion fixa également aux émissaires sionistes un autre objectif. Beaucoup de dirigeants nazis avaient échappé aux armées alliées et se terraient encore à Berlin, à Vienne, dans les forêts d'Autriche, de Slovaquie ou d'ailleurs. Les rapports reçus des quelques dirigeants juifs européens qui avaient survécu mentionnaient tous le nom d'un certain Adolf Eichmann comme celui du principal organisateur de l'extermination des juifs. « *Eichmann,* dit Ben Gourion, *voilà l'homme que nous devons traîner devant la justice.* »

Quelques jours plus tard, les émissaires de la Haganah étaient en route. Les pays dans lesquels ils devaient opérer comprenaient l'Allemagne, l'Autriche, la Tchécoslovaquie, la Pologne, la France, l'Italie, la Roumanie et la Hongrie. Ils avaient la conviction — renforcée par certains témoignages — qu'Eichmann n'était pas mort et qu'il se terrait quelque part dans les ruines de l'Europe.

L'homme qui partit pour l'Autriche s'appelait Arthur Pier. Du moins était-ce le nom sous lequel il fut connu à Vienne. Il est connu aujourd'hui sous le nom de Asher Ben Natan, directeur général du ministère israélien de la Défense.

Lorsqu'il partit pour l'Autriche, il estima qu'il avait les meilleures chances de retrouver Eichmann.

Car Eichmann était autrichien.

MOSHE PEARLMAN.

(© *Moshe Pearlman 1961 - Editions France-Empire. Agence Clairouin.*)

La semaine prochaine :

LES PREMIERS JOURS DE LA CHASSE

PRESSE

La jungle de papier

● *Des monopoles géants se disputent à coups de milliards les journaux les plus puissants du monde. Du jour au lendemain, des millions de lecteurs risquent de ne plus pouvoir lire leur quotidien — ou leur magazine — préféré. C'est une histoire anglaise...*

LA bataille pour le contrôle du groupe Odhams — le plus puissant empire de magazines en Grande-Bretagne — vient de jeter une lumière crue sur la jungle extraordinaire que constitue la presse anglaise. La crise se préparait depuis plusieurs dizaines d'années. Elle vient d'éclater au grand jour et le public anglais s'est brusquement rendu compte qu'il y avait un danger réel de voir tomber la plus grande partie de la presse entre les mains de deux ou trois groupes géants.

Avec ses dimensions réduites et sa forte densité de population, l'Angleterre est un pays idéal pour le développement d'une grande presse. Les journaux peuvent être distribués le jour de leur parution dans toutes les régions du pays. Il en est résulté :

1) l'élimination progressive de la plupart des journaux de province (ceux qui subsistent publient surtout des nouvelles locales et sont entre les mains de trois grandes chaînes) ;

2) un développement considérable du tirage des grands quotidiens nationaux.

Le résultat, c'est que les quotidiens anglais, vendus 3 pence (17 francs), sont les moins chers du monde. Ils sont cependant très coûteux à fabriquer. Les imprimeries de presse sont presque entièrement contrôlées par deux monopoles, Bowaters et Reids, et elles sont par conséquent très chères. Les travailleurs sont fortement organisés, ce qui signifie que les salaires sont élevés et que les syndicats ont recours à de coûteuses pratiques « restrictives ».

La TV commerciale

Les journaux dépendent donc plus de la publicité que dans n'importe quel autre pays. Le « Daily Express », avec un tirage de 4 250 000 exemplaires, doit trouver chaque semaine 250 000 livres (350 millions d'anciens francs) pour être rentable au prix de 17 francs. Seuls les journaux qui ont les plus forts tirages réussissent à attirer la publicité nécessaire. Il en va de même des petits journaux « de qualité » — comme « The Times » et « The Guardian » — qui sont lus par une élite à revenu élevé.

Mais depuis l'introduction de la télévision commerciale, qui draine maintenant 1 million de livres (1.400 millions d'anciens francs) de publicité par semaine, les journaux « moyens », dont le tirage était compris entre un et deux millions, se sont trouvés en difficulté. L'année dernière, le « News Chronicle » et le « Star », avec un tirage total de 2 millions, ont été mis en faillite. Aujourd'hui, le « Daily Herald », avec 1 400 000 exemplaires, perd chaque mois des sommes énormes. Il semble même que le « Daily Mail », malgré ses 2 700 000 lecteurs, soit loin d'être invulnérable.

C'est que les grandes agences publicitaires préfèrent concentrer leurs campagnes. Si elles peuvent acheter du temps à la télévision (à 1 400 000 anciens francs la minute) et des colonnes dans le « Daily Express » et le « Daily Mirror » (4 500 000 exemplaires), elles sont sûres de couvrir la totalité du marché britannique. Elles n'ont aucune raison de mettre de l'argent dans d'autres journaux.

La même évolution s'observe dans le secteur des magazines, en particulier des grands magazines féminins, qui sont les plus lucratifs. Lorsque deux magazines (disons « Woman » et « Woman's Own ») s'adressent en gros à la même clientèle, toute la publicité, par une sorte de loi mathématique, s'oriente vers celui qui a le plus fort tirage. Un journal peut donc se trouver en difficulté tout en conservant un tirage énorme.

Un point faible

Ces tendances parallèles dans les deux grands secteurs de la presse sont étroitement liées dans le cas du groupe Odhams. Cette firme au capital de 30 millions de livres (42 milliards d'anciens francs) possède la plupart des grands magazines féminins et populaires. Elle possède aussi le déclinant « Daily Herald » et le très prospère journal du dimanche « People » (3 500 000 exemplaires).

Au cours des dernières années. Odhams a fait disparaître un certain nombre de ses magazines les moins vendus pour libérer des presses — surtout des presses-couleurs — pour ses journaux à gros tirages. Il a aussi racheté d'autres groupes de magazines, comme Newnes et Hultons.

Mais le groupe Odhams a un point faible. Ses parts sont réparties entre un très grand nombre d'actionnaires. Ses profits sont énormes et son capital sous-évalué. Le résultat, c'est qu'il est vulnérable à l'offensive d'un autre grand groupe qui déciderait de racheter sur le marché, à un prix élevé, suffisamment de parts pour s'emparer du contrôle de la firme.

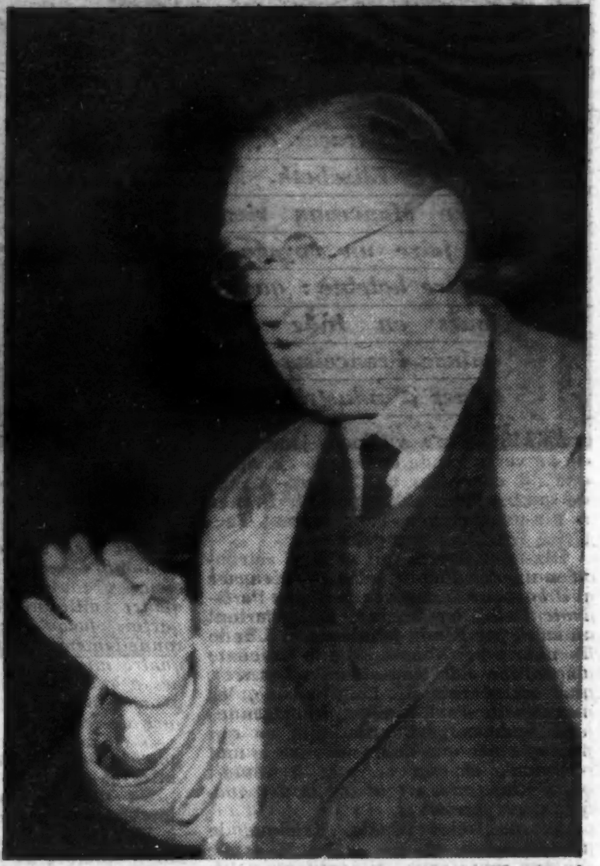
Au cours des deux dernières années, le danger s'est précisé. M. Cecil Harmsworth King, directeur du groupe « Mirror », est un membre de la famille Northcliff et un opiniâtre bâtisseur d'empire. Les bénéfices qu'il tire du « Daily Mirror », du « Sunday Pictorial » (4 millions d'exemplaires) et des papeteries Reid, qu'il contrôle, sont énormes. Il gagne également une fortune avec les actions qu'il possède dans une grande compagnie de télévision.

Il y a deux ans, il décida de s'implanter dans le secteur des magazines pour assurer de nouveaux débouchés à ses papeteries Reid et il acheta l' « Amalgamated Press », la seconde grande chaîne de magazines après Odhams. Mais il découvrit que chacune des publications de l' « Amalgamated » venait au second rang dans la catégorie, *derrière* les magazines d'Odhams, et qu'elle était par conséquent vulnérable. Il décida donc de résoudre la difficulté en rachetant Odhams, afin de « rationaliser » l'industrie du magazine, c'est-à-dire de concentrer les centaines de publications en un petit groupe serré, source de plus grands profits.

Conscient du danger, Odhams chercha refuge auprès d'un autre grand groupe, celui de Roy Thompson. Roy Thompson est un magnat de la presse canadienne, qui ne s'est établi que depuis peu de temps en Grande-Bretagne. Il commença par acheter un journal solidement établi, le « Scotsman », ce qui lui assura une part lucrative dans la télévision commerciale écossaise. Puis, il y a deux ans, il acheta l'empire Kemsley, qui contrôle le « Sunday Times » (1.100.000 exemplaires, le plus important et le plus largement bénéficiaire des journaux du dimanche « de qualité ») et une chaîne de quotidiens de province.

(Agip.)

M. Roy Thompson.



(Keystone.)

M. Cecil King.

En faillite avec 2 millions de lecteurs.

Au double

Le projet était celui d'une simple fusion des groupes Odhams et Thompson, sur une base d'égalité. Cela convenait à Thompson qui, venant de construire de nouvelles presses pour le « Sunday Times » et le « Daily Herald », pourrait les utiliser pendant la semaine. Cela convenait aussi aux directeurs d'Odhams, qui pensaient que le nouveau groupe — évalué à 65 millions de livres (91 milliards d'anciens francs) — serait trop cher à acheter, même pour groupe « Mirror ».

La nouvelle de cette fusion, il y a deux semaines, fut comme un coup de tonnerre pour Cecil King, qui croyait pouvoir convaincre Odhams de vendre. Il fut si furieux qu'il interdit au « Daily Mirror » de publier la nouvelle (qui occupa la première page de tous les autres quotidiens). Puis, quarante-huit heures plus tard, il fit une offre stupéfiante, proposant de racheter le nouveau groupe dans sa totalité à un prix presque double de celui des parts sur le marché. « *Si l'affaire se faisait,* annonça-t-il, *les parts du groupe Thompson seraient liquidées, et il ne resterait que les groupes « Mirror » et Odhams.* »

Le dentifrice et le savon

Cette proposition souleva une tempête au Parlement. Les députés travaillistes prirent peur, car si King contrôlait Odhams, il saborderait presque certainement le « Daily Herald », seul organe officiel du Labour Party (le Trade Union Congress en détient 49 % des parts), mais aussi concurrent direct du « Daily Mirror ». Les conservateurs furent terrifiés, car l'opération ferait tomber les trois quarts de l'industrie du magazine entre les mains de Cecil King, qui se montre parfois violemment anti-Tory. Les journalistes, eux aussi, s'inquiétèrent. Si Cecil King l'emportait, ce ne serait pas seulement le « Daily Herald », mais peut-être une demi-douzaine de magazines qui disparaîtraient. Or, le marché du travail est déjà sursaturé dans la presse depuis que la débâcle du « Chronicle Star » a fait 3.500 chômeurs.

L'opinion publique est déconcertée. Déjà difficile à comprendre pour les experts, l'organisation économique de la presse anglaise échappe totalement à l'homme de la rue. Comment, se demandent les gens, un journal qui vend plus d'un million d'exemplaires peut-il perdre de l'argent ? Et pourquoi a-t-il fallu saborder des magazines qui faisaient des bénéfices ? La réponse est, bien sûr, que les journaux sont vendus comme n'importe quelle autre marchandise et que les fusions et les sabordages n'ont d'autre but que de réaliser plus rapidement de plus gros bénéfices.

Mais le public et beaucoup de députés estiment que les journaux n'entrent pas dans la même catégorie que le dentifrice et le savon. Il est donc très important de savoir à qui ils appartiennent. C'est pourquoi, bien que le « Mirror » semble devoir l'emporter, des voix s'élèvent pour réclamer une enquête — et, si nécessaire, le vote d'une loi spéciale pour lutter contre les monopoles.

Mais une question se pose. Sous un gouvernement conservateur, voué à la défense de l'économie capitaliste, comment pourrait-on, en bonne logique, empêcher une industrie particulière de se conformer aux lois du capitalisme ? Comme l'a déclaré avec cynisme un rédacteur du « Daily Herald » : « *On parle de la « jungle » de Fleet Street. Mais qu'y a-t-il de si particulier à Fleet Street ? Toute notre société est une jungle.* »

PAUL JOHNSON.

"tradition"
38 AVENUE
jack Romoli
costume et pardessus pour 380 NF
38 avenue Victor-Hugo

"création"
187 boulevard
jack Romoli
veste, chemise cravate, chaussettes pour 187 NF
187 boulevard Saint-Germain

(M. Manceaux.)
J. NICOLLE ET M. MANCEAUX (*).
Vite, sur la terre de la sérénité.

REPORTAGE

L'Inde en « Boeing »

● ***Sur les traces de la reine Elizabeth, Michèle Manceaux vient de faire un voyage à perdre haleine : quatre jours en Inde avec quinze Françaises capitaines d'industrie.***

JAMAIS on n'a vu, non, jamais on ne verra l'Inde comme je l'ai aperçue au cours du vertigineux voyage de quatre jours offert par Air France à dix-neuf dames, représentant l'activité féminine française.

Dix-neuf dames qui se sont retrouvées un dimanche matin à l'aérogare d'Orly pour inaugurer la ligne Paris-New Delhi en Boeing, mais surtout attirées par l'Inde fabuleuse (« L'Inde fabuleuse », thème d'une récente exposition des Magasins du Louvre), par les secrets de l'hindouisme, les beautés de l'art hindou, les légendes des maharadjahs, enfin tout ce qui fait que dès que l'on prononce le mot « Inde », chacun se met à rêver : « *Ah ! les Indes* » (car on les met toujours au pluriel).

Ashram, Upanishads, Krishna, je rêvais aussi et me voici dans le Boeing pour cette extravagante tournée super-Cook. Un pays de 810 millions d'acres occupés par 400 millions de personnes, et quatre jours devant moi. L'invraisemblable gageure des temps modernes. Vite, vite, vite, sur la terre de la sérénité.

La génération des Jeanne

Trois escales : Rome, Athènes, Téhéran. Des escales à mettre en transes le Philéas Fogg qui sommeille dans le plus casanier des Français. Hélas ! les mots magiques ne recouvrent cette fois que des aires d'atterrissage bien cimentées.

A Rome, nous déjeunons au restaurant de l'aéroport. Premiers contacts entre les dames. Chefs d'entreprises, petites, grandes et moyennes (les dames et les entreprises), présidentes en tous genres, représentantes des femmes-médecins et des femmes-juristes, bref rien que des cerveaux, des énergies, des autorités. La génération des Jeanne et des Yvonne (il y en a huit qui se prénomment ainsi) et ce qu'il faut de Légion d'honneur (deux officiers et deux chevaliers). Celles qui ne se connaissent pas font connaissance en parlant théâtre. Pièces préférées : « Château en Suède » et « Les Joies de la Famille ». « *Mais pourquoi est-ce si amoral, Sagan ? C'est comme « Le Balcon ». On a honte de voir une chose pareille. Ne peut-il y avoir du beau théâtre avec de beaux sentiments ? Ah ! si, Diego Fabbri ! Il faut montrer une jeunesse qui a un idéal. Il y a un livre qui renverse la vapeur, lisez-le donc : « Les Nouveaux Aristocrates », de Michel de Saint-Pierre* », etc.

Nous rembarquons. Athènes : le temps de se faire filouter au bazar de l'aéroport. Téhéran : dégoûtée des escales, je reste seule dans l'avion dont s'empare une équipe de nettoyeurs iraniens armés de balais. Ils sont très vieux, très silencieux. Brève image du prolétariat local qui ne plaisante pas comme chez nous. Ce mutisme les rend inquiétants.

Enfin New Delhi. Douze heures pour un trajet de 8.500 km, bravo, mais avec la différence des fuseaux horaires, la nuit est passée. C'est le petit matin blême et, comble de malchance, pluvieux.

Février en Inde, c'est juin à Paris, le moment idéal, celui que la Reine d'Angleterre choisit pour ses visites de courtoisie à ses anciens Dominions. Elle était justement là, la veille de notre arrivée. Le journal local, « The Delhi Times », mentionne son passage à la une, mais en bas de page, en quatrième colonne. Les temps ont changé. Depuis 1947, l'Inde a acquis son indépendance, et les banderoles indiquent seulement : « *Les citoyens de Delhi saluent la Reine* », à côté d'autres panneaux où l'effigie souriante de Nehru accompagne cette phrase : « *Les étrangers sont nos invités et nos amis* ».

On nous entoure le cou de guirlandes de fleurs et l'on nous conduit à l'hôtel Ashoka. Un hôtel démesuré avec trois ou quatre ailes, une piscine ronde, et des portiers enturbannés, dorés, aussi beaux que des rajahs. L'hôtel est une propriété de l'État, construit il y a peu de temps à l'occasion du congrès des Nations Unies. Un autre bâtiment de même importance, l'hôtel Impérial, est presque fini.

Ma chambre, comme toutes les chambres, comporte une salle à manger-bar, un salon et une salle de bains avec un réfrigérateur. Trois boys à peine moins enturbannés que les portiers, papillonnent autour de moi, prêts à cirer, astiquer, apporter du thé. (Une Française habitant Delhi m'apprendra plus tard qu'elle a six domestiques pour 400 roupies par mois. Une roupie vaut exactement un nouveau franc.)

Aux quatre vents

De ma fenêtre, presque mitoyens à l'hôtel, j'aperçois des baraquements sordides. Ils semblent construits en plâtre alors que ceux que j'ai déjà entrevus à la sortie de l'aéroport étaient en terre battue. Les terrains vagues sont ici encore plus vagues. Des cabanes surgissent un peu n'importe où, des campements, des huttes parfois adossées à des édifices de pierre sculptée, qui sont — m'explique-t-on — des tombes. C'est mon premier étonnement. Les morts ont des maisons, quand les vivants subsistent aux quatre vents.

Plus loin, c'est le quartier des ambassades. Des villas modernes à peine terminées. De larges avenues. L'U.R.S.S. et les Etats-Unis voisinent. Delhi est la capitale administrative de l'Inde. Le Parlement, le palais du Président de la République, les ministères, tout est rouge. Comme la terre, avec laquelle furent bâtis il y a bien longtemps tous ces vieux forts que nous allons avaler les uns derrière les autres.

La direction du tourisme vient de s'installer dans un immeuble en construction. Des femmes et des enfants travaillent sur les échafaudages. Deuxième étonnement. Les ouvriers spécialisés dans le bâtiment sont ici des familles entières que l'on loue le temps d'élever les murs.

Des œufs comme des billes

Des autocars servent d'autobus. Il y a douze hôpitaux. Le nouveau Delhi semble relativement décent, en dépit des hommes et des enfants habillés de vestes kaki de quelque armée de passage ou de vieux pyjamas incroyablement usés et délavés (« *Mais mon Dieu, ils se promènent en bannière* », s'est écriée une capitaine d'industrie). La foule bigarrée de l'Occident est en Inde presque uniformément beige.

Déjeuner parmi la colonie française de Delhi. Leur existence n'est pas désagréable. Les Anglais avaient, me disent-ils, bien fait les choses. Il y a un très bon golf et de très bons courts de tennis en terre battue.

L'après-midi, aux alentours de la grande Mosquée, je découvre le vieux Delhi. Un grouillement d'hommes et d'enfants pieds nus, en haillons, et des masures effroyables. Comme il pleut, des rigoles de boue remplacent les nuages de poussière qui s'élèvent d'habitude par temps sec.

« *Quand on est sur le tas comme ça,* analyse une autre capitaine, *on comprend que les gens se révoltent, mais cela n'a jamais servi à rien. Les révoltes, c'est parfaitement imbécile.* » Une autre dame généralise à son tour : « *Dans tous les pays d'Orient, c'est pareil.* »

Personnellement, je n'ai jamais dépassé Naples dont les ruelles sont — comparativement — luxueuses. Un montreur d'ours, entouré d'enfants vêtus de chemises courtes, essaye de réunir un public. Vaches sacrées, chiens, tout est maigre à pleurer. De toute la vieille ville, l'ours est le seul à avoir l'air florissant.

On ne voit pas de femmes. Dans les jardins du Fort, les hommes portent leurs bébés, aux yeux déjà maquillés de khol, considéré ici comme un médicament bénéfique pour la vue.

Dans l'ensemble, les regards et les dents sont superbes. Je ne vois pas de race au monde qui soit aussi naturellement belle. La prohibition de l'alcool y est sans doute pour beaucoup.

Dans une arrière-boutique, des artisans travaillent à broder des sacs, et à ciseler l'ivoire. Ils sont assis par terre, dans une cour traversée par les cris d'oiseaux et les senteurs d'encens. Encore des enfants et des hommes. Le métier s'apprend de père en fils. Ils sont employés par un boutiquier. Ils gagnent deux roupies par jour (200 anciens francs) au maximum.

Le soir. Dîner dans un restaurant typique. D'étiques poulets cuits dans des fours archaïques. Les œufs ont la taille d'une grosse bille.

Après le dîner, spectacle de danse sacrée. Le raffinement, les doigts qui se retournent, les pieds maquillés et les bijoux semés comme des fleurs sur les cheveux. Splendeur et misère en douze heures.

Hier, j'étais à Paris. Ivre de fatigue, je succombe.

Le lendemain, mardi, réveil à 7 heures. Départ en caravane de voitures américaines, pour Agra, célèbre centre touristique. Agra est la ville de l'encore plus célèbre Taj-Mahal, l'une des sept merveilles du monde. Sur la route, aux environs de Delhi, des centaines d'hommes à bicyclette se rendent au travail et le chauffeur de taxi me montre avec fierté chaque nouvelle « factory » (1). « *It is a shoe factory, there, it is a glass factory.* » Quand je lui demande si cela va mieux depuis dix ans, il répond : « *Yes, we have factories. We have schools.* »

« Schools »... Les écoles n'ont pas l'air bien nombreuses. En principe, l'instruction est obligatoire, mais il n'y a pas de maîtres, et tant d'enfants en dépit des panneaux-réclames pour le « birth-control » sur les autobus. « *You can be a happy family with only two children* » (2).

Les pharmaciens de Delhi ont des enseignes « Family planning stores » (3), mais il y a peu de villes en Inde et combien de campagnes loin de tout où les enfants se multiplient. Des primes sont accordées aux ouvriers d'usine qui veulent bien se faire stériliser et souvent les médecins opèrent d'office les femmes après la cinquième maternité. Mais les progrès d'hygiène et de soins parviennent à diminuer la mortalité infantile et en dépit de ces nouvelles méthodes, la courbe démographique ne cesse de grimper.

Des bandes de vautours

Sur la route, en traversant des villages, qui ne ressemblent guère qu'à des agglomérations de cahutes, on voit des masses d'enfants. Sur cinq cents kilomètres, j'ai remarqué deux classes en plein air.

La route traverse pendant des heures une savane quasi inculte, constamment survolée de grandes bandes de vautours.

Nous nous arrêtons à Mathura, une des sept villes sacrées de l'Inde. Le long du fleuve boueux, où l'on se baigne comme à Bénarès, des hommes se sanctifient entre d'énormes tortues. L'un d'eux se désaltère avec ce liquide jaunâtre. Même quand on vous a raconté cela mille fois, que l'on a vu des films et des photos, ce spectacle stupéfie.

Dans la rue, un enfant attend, les mains en entonnoir, qu'une vache veuille bien lui faire cadeau de sa bouse. Il la fera sécher afin que sa mère puisse s'en servir comme combustible pour la cuisine.

Nous arrivons à Agra pour déjeuner dans un hôtel du plus pur style colonial anglais. Combien d'officiers de l'Armée des Indes ont ingurgité là leurs rations de scotch ! Des pho-

(M. Manceaux)
EN VISITE AU FORT ROUGE D'AGRA.
« Moi, j'ai besoin de merveilleux. »

(*) Entrant dans une mosquée à Delhi. M. Jacques Nicolle représentait Air France.

(1) Usine.
(2) « Vous pouvez avoir une famille heureuse avec seulement deux enfants. »
(3) Magasins de planification familiale.

tos de montagnes et de chalets de bois décorent les murs, de façon insolite, au milieu des palmiers et des fleurs. Mais non, pas insolite du tout ; même à quelques kilomètres du tigre que vient de tuer Philip, les hôteliers sont suisses.

Au dessert, une dame s'inquiète : « *Enfin, quand allons-nous l'admirer, ce Tanagra ?* » Devant le Taj-Mahal, tout de marbre blanc, elle conclut : « *Dans le fond, cela ressemble au Sacré-Cœur* ».

Ces arbres proliférant de branchages, ces oiseaux bleus et jaunes, ces dentelles de marbre et de pierre, il faut quand même avoir de l'imagination pour les transporter sur la butte Montmartre.

Une nuit chez un maharadjah

Après le dîner, séance de prestidigitation. Le congrès s'amuse. Certaines dames commencent à se raconter leur vie, d'autres à se tutoyer en s'appelant par leur nom de famille, d'autres encore sont discrètes. Beaucoup ne sont plus très jeunes, mais toutes sont enthousiastes. Leurs vies ont été difficiles. Elles ont débuté à une époque où les femmes qui travaillent constituaient une exception. Elles ne sont ni blasées ni fatiguées. Elles ont gardé des cœurs d'enfants. Si vous aviez entendu leurs cris de joie lorsqu'elles se promenaient à dos d'éléphant, le surlendemain, dans la ville déserte d'Amber, près de Jaipur.

Jaipur : une ville toute rose, grouillante elle aussi, mais extraordinairement harmonieuse. Nous y parvenons après sept heures de voiture sous une pluie furieuse qui fait fondre les cabanes de torchis. Les hommes et les enfants se protègent avec des sacs de jute. La route se transforme en fondrière, en lac, en torrent. Une petite idée de ce que doit donner la mousson. Miraculeusement tout s'apaise à l'entrée de la ville rose du Maharadjah de Jaipur, dont nous visitons l'ancien palais. Le palace où nous descendons est également un de ses anciens palais. Il en a encore beaucoup d'autres, dont un ravissant, au bord d'un lac. Les maharadjahs sont imposés, souvent nationalisés, comme le grand Tata, qui contrôle un trust immense d'industries, du savon aux locomotives. Mais s'ils sont moins riches, ils n'ont pas été dépossédés. Le Rambagh Palace est devenu un hôtel, mais il appartient toujours au maharadjah, et peut même lui rapporter de l'argent.

Ainsi j'ai dormi très démocratiquement une nuit dans le palais d'un maharadjah, auprès duquel les plus somptueux paradores d'Espagne ne sont que des auberges de brigands.

Jaipur, autre surprise : l'observatoire, datant du début du XVIII^e siècle. Il pourrait se trouver à Brasilia ou sur la scène du T.N.P. comme décor d'une pièce d'avant-garde.

(Magnum.)

M. NEHRU.
« Il nous gronde. Il n'est jamais content. »

Contraste permanent. A côté d'un art richissime, de privilégiés ultra-policés, la misère est encore plus intolérable qu'ailleurs.

Quatrième jour. Retour à Delhi en D.C. 3. L'hôtesse de l'air, Mira, est indienne. Il y a trente-cinq hôtesses à Delhi, et au moins autant dans chaque grande ville. Le réseau d'aviation indien est en pleine expansion et acquiert chaque année plusieurs appareils nouveaux.

Entre castes

Mira est très heureuse. Elle pense que son pays va prospérer, que les mœurs se modernisent. Elle travaille depuis deux ans. Au début, elle était malade en avion. Elle avait peur, mais elle voulait y arriver. « *It was necessary to live* », insiste-t-elle.

Je n'ai à peu près jamais vu de femmes pendant ces quatre jours, sauf celles qui bâtissaient le ministère, et d'autres qui piochaient dans un champ. Mira m'explique que les femmes restent à la maison, si on peut appeler cela « maison », ou bien font les durs travaux, tandis que des hommes qui cousent ou brodent ou lavent ou ne font rien, il y en a plein les campagnes et les faubourgs. Mais tout cela changera, pense Mira.

L'autre Indienne à qui j'ai parlé s'exprime en français. Elle vient de Pondichéry et travaille comme hôtesse d'accueil. Elle porte un sari comme Mira. (Aucune femme ne s'habille à l'européenne, même dans les milieux aisés.)

Pour Usha, également, tout va mieux. Son front est orné d'un point rouge. Autrefois, le point rouge n'était permis qu'aux femmes mariées. Maintenant, même les jeunes filles le mettent. Usha n'imagine pas que le point rouge pourrait ne pas exister. Elle a vingt-quatre ans et préfère ne pas se marier plutôt que de tomber sous la coupe de sa belle-mère, comme dans toutes les familles indiennes. Et puis sa propre mère ne pourrait plus venir chez elle. Jamais, en effet, la mère de la fille ne doit prendre un repas chez le gendre. Pas même une bouchée de riz. Le gendre a été déjà bien gentil d'accepter de nourrir sa fille. « *Mais il y a des progrès, maintenant les jeunes ne craignent plus de se marier entre castes différentes* », ajoute-t-elle.

Profitant de leur dernier après-midi, les dames se précipitent pour visiter un dernier monument. Elles sont inépuisables et enchantées.

« *C'est plus rajeunissant qu'un institut de beauté* », dit une des doyennes qui veut apprendre à parler comme la jeunesse. A chaque instant, elle s'écrie : « *C'est sensas'* ». D'autres préfèrent les plus classiques : « *C'est pittoresque* ». Une seule recherche partout la poésie. Elle dit : « *C'est poétique, c'est magique* » et répète sans arrêt : « *Moi, j'ai besoin de merveilleux* ».

Elles parlent des hommes, évidemment. « *Ils nous font mordre la poussière. Les femmes sont beaucoup plus adaptables. N'est-ce pas, Untel, que nous nous adaptons beaucoup mieux ?* » Mme Untel répond à l'appel de son nom de famille : « *Oui, oui, sûrement* » Et puis, les femmes n'ont-elles pas bien davantage le sens du commerce puisque déjà, toutes petites, elles jouent à la marchande...

Dernières courses. Une saine émulation entre une vingtaine de dames transforme en hystérie l'envie d'acheter. A qui rapportera le plus joli souvenir, le plus avantageux bout d'étoffe. Ces hommes d'affaires ont tout à coup d'étranges faiblesses.

Sur le chemin de l'aéroport, j'essaye de récapituler. Mais on ne fait pas le bilan d'un tourbillon.

J'oublie le pique-nique dans le rendez-vous de chasse au milieu de la réserve de tigres, j'oublie le petit déjeuner de la déesse Kali à qui les prêtres brahmanes font mener une vie d'être humain, j'oublie le mariage du petit Indien de douze ans, fiancé depuis sa naissance.

97 % de la population

Dans l'avion, je revois tous ces visages maigres et dignes, qui ne mendient pas. Ou bien qui ne disent jamais merci. Ils attendent la réincarnation et ne pensent même pas à améliorer une vie terrestre qui ne compte guère. Dans mille ans peut-être, s'ils sont assez pieux, ils renaîtront plus honorables.

Les dames disaient : « *Mais enfin, que font ces hommes qui ne travaillent pas. Au lieu de crever de faim, ils pourraient cultiver la terre !* »

Nehru y pense, mais il lutte contre des millénaires de traditions religieuses, contre la force d'inertie. (L'entretien des fermes modèles aménagées au Pendjab doit être constamment surveillé.)

Le jour de notre arrivée était le jour anniversaire de la mort de Gandhi. A cette occasion, Nehru a parlé en public. Je suis arrivée malheureusement quand la foule se dispersait.

« *Que dit-il*, ai-je demandé à un Indien. *Vous encourage-t-il ?*

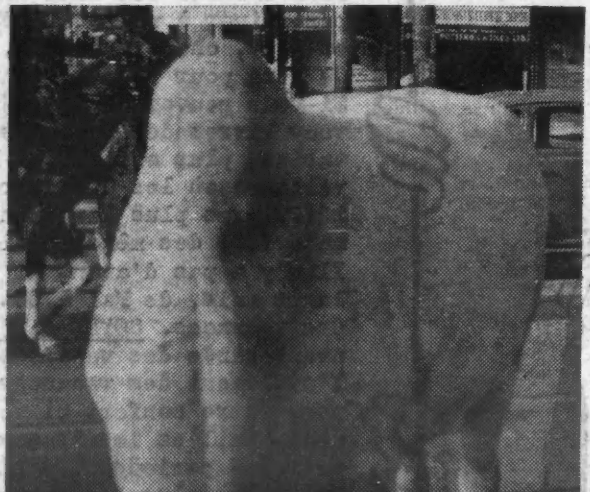
— *Non, il s'emballe*, m'a répondu le fonctionnaire indien. *Il nous gronde. Il se fâche. Il n'est jamais content.* »

Dans l'avion, je revoyais ces vaches qui donnent le plus souvent un demi-verre de lait par jour, mais pour lesquelles il existe des asiles (il n'y en a pas pour les vieillards). Je songeais à cette masse paysanne encore illettrée, qui représente 97 % de la population, quand, presque au-dessus de Téhéran, l'hôtesse de l'air nous a annoncé qu'il y avait une tempête de neige et que nous étions obligés de retourner à Delhi.

Alors les dames sont devenues pâles. Elles ne reviendraient pas à temps pour la paye de leurs ouvriers, pour leurs traites de fin de mois. Une catastrophe. Elles se lamentaient et se consolaient l'une l'autre. Au même moment, un monsieur, assis derrière moi, expliquait à son voisin combien, lors d'un récent voyage, les décalages de fuseaux horaires avaient perturbé l'horaire des biberons de son bébé.

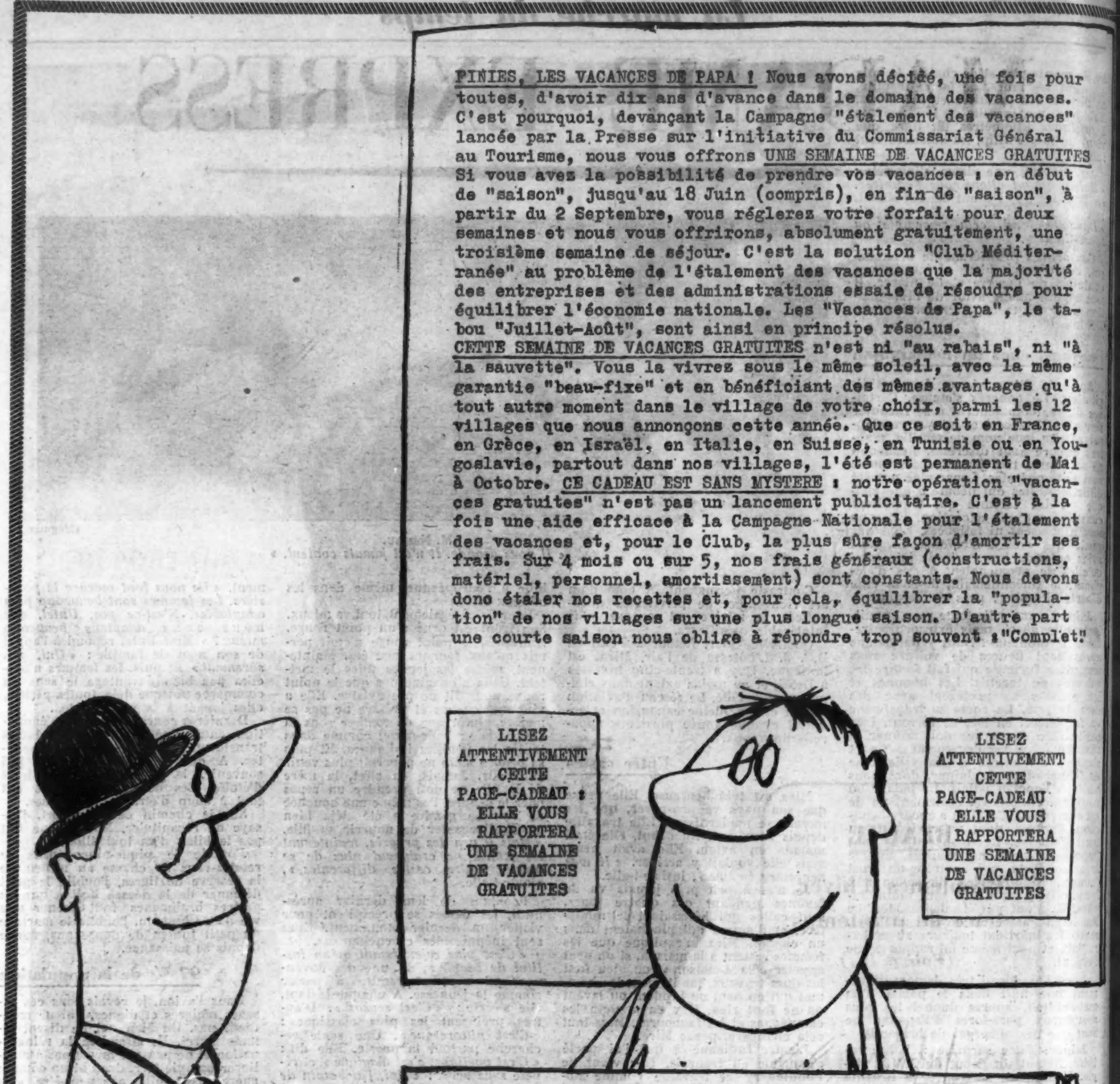
MICHELE MANCEAUX.

L'INDE MODERNE...
« Yes, we have factories. »



(Bischof-Magnum.)

... ET L'AUTRE.
Un demi-verre de lait par jour.



FINIES, LES VACANCES DE PAPA ! Nous avons décidé, une fois pour toutes, d'avoir dix ans d'avance dans le domaine des vacances. C'est pourquoi, devançant la Campagne "étalement des vacances" lancée par la Presse sur l'initiative du Commissariat Général au Tourisme, nous vous offrons UNE SEMAINE DE VACANCES GRATUITES Si vous avez la possibilité de prendre vos vacances : en début de "saison", jusqu'au 18 Juin (compris), en fin de "saison", à partir du 2 Septembre, vous réglerez votre forfait pour deux semaines et nous vous offrirons, absolument gratuitement, une troisième semaine de séjour. C'est la solution "Club Méditerranée" au problème de l'étalement des vacances que la majorité des entreprises et des administrations essaie de résoudre pour équilibrer l'économie nationale. Les "Vacances de Papa", le tabou "Juillet-Août", sont ainsi en principe résolus.
CETTE SEMAINE DE VACANCES GRATUITES n'est ni "au rabais", ni "à la sauvette". Vous la vivrez sous le même soleil, avec la même garantie "beau-fixe" et en bénéficiant des mêmes avantages qu'à tout autre moment dans le village de votre choix, parmi les 12 villages que nous annonçons cette année. Que ce soit en France, en Grèce, en Israël, en Italie, en Suisse, en Tunisie ou en Yougoslavie, partout dans nos villages, l'été est permanent de Mai à Octobre. CE CADEAU EST SANS MYSTERE : notre opération "vacances gratuites" n'est pas un lancement publicitaire. C'est à la fois une aide efficace à la Campagne Nationale pour l'étalement des vacances et, pour le Club, la plus sûre façon d'amortir ses frais. Sur 4 mois ou sur 5, nos frais généraux (constructions, matériel, personnel, amortissement) sont constants. Nous devons donc étaler nos recettes et, pour cela, équilibrer la "population" de nos villages sur une plus longue saison. D'autre part une courte saison nous oblige à répondre trop souvent : "Complet!"
LISEZ ATTENTIVEMENT CETTE PAGE-CADEAU : ELLE VOUS RAPPORTERA UNE SEMAINE DE VACANCES GRATUITES
LISEZ ATTENTIVEMENT CETTE PAGE-CADEAU ELLE VOUS RAPPORTERA UNE SEMAINE DE VACANCES GRATUITES
Pour effacer ces deux écueils, nous vous demandons de participer à notre effort "étalement" : évitez Juillet et Août, choisissez Mai, Juin, Septembre et Octobre. Ce sera pour vous l'assurance de VACANCES PLUS EFFICACES Si vous pouvez choisir Mai-Juin ou Septembre-Octobre, vouy vivrez des vacances plus agréables, plus confortables, plus efficaces. Parce que séjournant dans des villages où les G.M. seront moins nombreux, vous bénéficierez plus largement des mêmes services, du même matériel, des mêmes moniteurs qu'en Juillet et Août. Il n'y a pas d'avant ni d'arrière-saison dans nos villages mais, de Mai à Octobre, une même pleine saison des vacances. SOYEZ A L'AVANT-GARDE. Oui, soyez à l'avant-garde des vacances. Soyez les propagandistes de l'étalement des vacances. Ne sacrifiez plus votre repos, votre confort ni votre joie au tabou Juillet-Août. Oubliez les "Vacances de Papa" et venez découvrir les périodes les plus luxuriantes, les plus riches, les plus bénéfiques de la Méditerranée : Mai-Juin où tout est fleur et vert, Septembre-Octobre où tout est mûr et or. C'est votre intérêt puisque vous y vivrez des vacances-Club intégrales et POUR EN SAVOIR DAVANTAGE téléphonez à Ric.43-39 ou venez nous voir au CLUB MEDITERRANEE 8 Rue de la Bourse
Paris 2°
Siné

COMMUNIQUE

MADAME EXPRESS

BEAUTÉ

Problèmes d'hiver, têtes de printemps

(Voir p. IV.)

★

LES PROVINCIALES

Celles qui travaillent

(Voir pp. II, III.)

(Mondadori.)

Cette semaine Mme Express a :

● ***Suggéré*** à un étudiant qui voulait occuper son été à une activité efficace, de devenir moniteur de colonies de vacances. On peut s'inscrire dès maintenant aux stages de formation organisés dans toutes les régions de France pendant les vacances de Pâques par le Comité protestant des Colonies de vacances pour les jeunes gens de toute confession. Une condition cependant : avoir dix-huit ans au 1er juillet 1961. Prix du stage : 63 NF pour neuf jours de stage et 5 NF de droit d'inscription. (C.P.C.V., 8, impasse des Cloys, MON. 07.33.) Mme Express dispose, d'autre part, des adresses des autres organismes formant des moniteurs et peut les communiquer à ses lecteurs.

● ***Trouvé*** un organisme qui a eu la bonne idée de laisser ouvert son centre de vacances sur la Côte d'Azur entre Noël et Pâques. Ceux qui préfèrent la mer à la montagne peuvent séjourner à Beauvallon (entre Saint-Tropez et Sainte-Maxime) à des conditions très raisonnables. Prix pour une chambre avec salle de bains, côté mer : 140 NF par semaine pour les adultes et 52,5 NF pour les enfants. (C.L.T.C., 14, avenue Félix-Viallet, à Grenoble. Tél. : 44.27.35.)

● ***Enrichi*** sa batterie de cuisine d'une série de gadgets importés d'Angleterre : les couteaux (à agrumes, à tomates, à piquer, à découper) ont tous des lames incorporées dans le manche de bois, façon teck. Parmi les petits ustensiles astucieux, Mme Express a noté une grande cuiller en aluminium, graduée d'ellipses indiquant les mesures courantes (petites et grandes cuillerées). Attention ! ces indications sont naturellement portées en anglais, mais il suffit de savoir que tea veut dire thé et table-spoon cuiller à soupe. Manche en bois verni rouge, gris et blanc, petit bec verseur sur un des côtés de la cuiller. (2 NF, Au Printemps, rayon arts ménagers, au sous-sol.)

● ***Projeté*** avec des amis, une soirée originale, grâce à un « championnat de crêpes » disputé entre les convives masculins. Un petit réchaud à alcool, une poêle, un saladier de pâte, un grand tablier (pour protéger les vestons), beaucoup de journaux (pour protéger les tapis) suffisent à l'organisation. Une bonne façon de distraire les grandes personnes et les enfants, le soir du Mardi Gras. Attention : ne pas compter sur ce concours pour manger des crêpes, il vaut mieux en préparer d'autre part.

● ***Mis*** à l'épreuve les premiers bas en rilsan fabriqués selon le procédé « Organsin », c'est-à-dire à triple torsion. Tricôtés sur jauge très fine, ils sont transparents comme des bas habillés. Mais, très élastiques, et même inaccrochables, ils sont aussi solides qu'un bas de marche. (Rilsan - 33 Tours, 5,95 NF ou 6,50 NF sans couture, Grands Magasins.)

● ***Mangé*** parfaitement fraiche une brioche italienne qu'elle conservait pourtant depuis trois semaines. S'étant renseignée, Madame Express a appris que cette longévité est due non seulement à un emballage spécial, mais aussi à une recette de fabrication, tenue naturellement secrète. En principe, le gâteau est garanti frais pendant deux mois à condition de n'avoir été exposé ni à la chaleur, dans une vitrine au soleil par exemple, ni à l'humidité. Une bonne solution pour les goûters imprévus. (Panettone Motta, existe en cinq tailles de 300 g à 2 kg.)

SPORTS D'HIVER
Votre pantalon sur mesures depuis 69 NF
Ville : pli permanent
Fuseau : ski, après-ski
Elastiss uni, fantaisie, lamé, sporaise
DAVIS
17, rue de la BANQUE
MÉTRO : BOURSE

STARMY
Amy Linker
46
Fg St-Honoré
ANJ. 75-99
LA COLLECTION DE PRINTEMPS
avec les modèles exclusifs de
Bettina
est présentée tous les jours à 15 heures

SOLDES
MEN SPORT
derniers jours
prix sacrifiés
Réouverture le 23 Mars avec les nouvelles collections dans un cadre entièrement rénové.
MEN SPORT
hommes et dames
16 rue de Sèvres LIT 20-21
Parking gratuit : garage de l'Abbaye 30 bd Raspail

Durer
PARIS
SOLDES
CHAUSSURES - SACS - GANTS
74, Champs-Elysées
28, rue du Faubourg-Saint-Honoré

VACANCES STUDIEUSES
Pour vos enfants

pendant les mois d'été :
- Dans des familles sélectionnées.
- Sous la responsabilité de professeurs expérimentés.
- En vue d'une pratique intensive de la langue.
- Pour réussir dans les études et aux examens.

NOMBRE DE PLACES LIMITÉ
Renseignements (préciser le pays choisi) et inscriptions aux :
VACANCES STUDIEUSES
3, rue du Fg St-Honoré - PARIS (8e)
ANJou 59-25 et 19-14
6, Avenue Van Dyck - PARIS (8e)
WAGram 28-33 CARnot 26-66
Séjours à Noël, Pâques et toutes époques de l'année : documentation sur demande.

L'enquête de DOMINIQUE DESANTI

LES PROVINCIALE[S]

AU cours de son enquête sur la vie des femmes de province, Dominique Desanti a déjà rencontré deux types de provinciales bien différents : les « traditionalistes » et celles qui ont su faire craquer les limites d'une vie étroite en l'enrichissant d'activités annexes sans devenir pour autant des « indépendantes » (1).

Elle aborde cette semaine le diffi[...] femmes qui travaillent.

Voici le témoignage de sept provin[...] à ce problème. Ce qu'elles disent per[...] prendre l'un des aspects les plus co[...] plus importants — de la condition f[...]

DEPUIS le début du siècle, le nombre global des Françaises qui gagnent leur vie dans les villes a diminué de 2 % : les femmes d'ouvriers travaillent moins généralement. En revanche, le nombre des petites et moyennes bourgeoises exerçant un métier augmente. Les Parisiennes ont été en tête de ce mouvement qui, depuis deux générations, gagne la France et s'accélère.

Mais ces nouvelles « indépendantes » ont été élevées par des mères qui les destinaient au foyer, et elles cherchent actuellement un équilibre entre leur éducation et les exigences de leur profession. Ce qui ne va pas sans heurts.

Une aventure collective

● Dans une « cité de castors », quatre femmes travaillant à l'extérieur avouent en riant : « Notre vie quotidienne n'est pas un sujet très poétique. »

Eliane, femme de mercier, 45 ans, six enfants de 23 à 10 ans, et *Arlette,* femme de plombier, même âge environ, trois filles de 18 à 10 ans, aident leur mari à mi-temps. Occupation entrée dans les mœurs depuis le Moyen Age où la femme du marchand se trouvait dans l'échoppe.

Jeanne, l'institutrice, femme d'instituteur, deux enfants de 13 et 9 ans, et *Yvonne,* l'assistante sociale, deux enfants de 6 et 4 ans, exercent également des métiers admis comme « féminins ». Mais elles travaillent indépendamment du mari.

Aux confins de ce vieux centre industriel triste et dense, elles habitent depuis sept ans une « cité de castors ». Le principe de ces ensembles de pavillons veut que chaque futur propriétaire œuvre de ses mains à la construction de l'ensemble. Ici, cinquante-quatre familles se sont ainsi groupées. Ouvriers, artisans, commerçants, fonctionnaires ont fait connaissance sur le chantier avant de devenir voisins.

Yvonne exceptée, aucune de ces femmes n'use de poudre ni de rouge, ni sans doute du coiffeur. Pourtant toutes — et aussi leurs voisines — lisent des hebdomadaires du type « L'Echo de la mode » ou « Femmes d'Aujourd'hui ».

— *Notre vie quotidienne ?* Eliane rit. *Mieux vaudrait vous parler de la « cité »...*

Chacune, avec une sorte d'ardeur, conte cette aventure collective de la solidarité.

— *Dans les H.L.M. voisins, les femmes se sentent si seules ! Certes, elles ont un logis neuf à la place d'un taudis. Mais elles sont déracinées. Dans leur ancien quartier, tout le monde les connaissait. Dans les grands blocs anonymes, elles se sentent étrangères.*

— *Nos débuts ont fait de nous des privilégiées,* commente Eliane.

— *Pendant la construction, chaque dimanche, nous avons rejoint nos maris, les aidant, gardant les gosses, cuisinant à tour de rôle. Nous nous sommes liés. Après les beaux jours de l'installation, arriva l'inévitable mauvaise période des tuyaux qui éclatent, des cloisons qui perdent leurs clous. Notre amitié a été notre bouée.*

— *Cinquante-quatre familles. Les unes catholiques, les autres protestantes (nous en sommes), d'autres sans religion se prêtent mal, d'ordinaire, à une vie collective. Chacune a tant de soucis personnels ! Il faut, pour tirer les gens de leur cocon, des animateurs.*

Le mari d'Eliane fut l'un d'eux.

— *Un animateur,* commente Arlette, *c'est celui qui met un peu d'âme dans le ciment. Nous avons un autre lien, à la fois entre nous et avec le monde : la télé. Celles qui ne l'ont pas viennent regarder les bonnes émissions chez celles qui la possèdent.*

— *J'interdis d'ouvrir la télé à midi,* ajoute Jeanne. *Ce serait la fin de toute conversation, de tout contact familial...*

Sortez-vous parfois ?

Je me demande alors si les Parisiens harassés n'abusent pas de la télévision précisément pour économiser leurs nerfs : regarder dispense de parler.

DENISE EN BLOUSE DE DENTISTE.
« Je veux me sortir des dettes. »

Sauf l'assistante sociale, abonnée au théâtre local (dix à douze pièces par an), aucune ne va régulièrement au spectacle. Elles n'en ont pas l'habitude. La télé leur tient lieu de cinéma. Le trolley est à dix minutes de marche. Presque toutes possèdent un véhicule individuel. Mais il sert au mari pour les affaires. Elles n'ont pas encore l'idée de l'utiliser pour les distractions. Sauf pour aller à la campagne, le dimanche : elles aiment s'y promener à pied, avec les enfants, revenir avec leur « ration d'air ».

Jeanne l'institutrice pose en principe de ne jamais laisser ses enfants seuls. En revanche, l'assistante sociale a une aide ménagère à demeure et peut se libérer le soir.

— *Le soir ?* dit Eliane. *Moi, je me lève à 6 h. 45 pour être au magasin à 9 heures. L'après-midi, je m'occupe du ménage, je lis. Un foyer de huit personnes, même avec une femme de ménage, reste lourd à tenir. Le soir, quand nous ne nous réunissons pas entre nous, je suis contente de me coucher. Le cinéma ? Parfois le samedi, maintenant que les gosses sont grands.*

— *Moi,* dit Arlette, *depuis un an que j'aide mon mari au magasin, je m'aperçois qu'avant je devais vivre au ralenti. Je ne suis plus là l'après-midi et la maison n'en marche pas plus mal. J'ai appris à ne pas me sentir déshonorée par une tache sur le parquet.*

— Vos maris aident-ils au ménage ?

— *Le mien me dépannait quand les gosses étaient petits,* dit Eliane. *A mon sens, les jeunes épouses en demandent trop : l'homme fournit un gros effort au-dehors...*

Toutes protestent : leurs maris ne les aident pas ; elles le déplorent, trouvant naturel le partage des tâches quand tous deux gagnent leur vie. Elles citent l'Amérique en exemple.

Télé, radio n'ont pas encore, ici, évincé la lecture. Eclectique, Arlette la plombière se repaît des romans des magazines féminins et de ce qu'elle nomme « des vrais livres ». Exemple : « L'Avocat du Diable », prêté par Eliane. Lectrice sans snobisme ni distance, Arlette s'identifie aux héroïnes au point de dire : « *Je me fais du mauvais sang pour elles quand le téléphone m'oblige à m'arracher d'un livre,* au magasin. »

— *Nous servant du système de « Peuple et Culture », nous avons fait des lectures commentées collectives,* dit Yvonne. « *La Peste* » *de Camus a passionné l'auditoire. Nous recommencerons.*

— *Les enfants ont aidé à notre amitié,* ajoute Jeanne. *Dans l'école ouverte cette année dans la cité même, « les enfants des castors » forment des bandes, mais sans aucune malfaisance. Nous nous sommes arrangées dès le début pour mener les gosses en classe à tour de rôle.*

— Aimeriez-vous vivre à Paris ?

Un « non » unanime : toutes connaissent la capitale. Leurs rares voyages les ont effrayées : elles s'y sentent noyées, trouvant déjà trop grande, bruyante, malodorante leur ville de 184.000 habitants.

Banlieusardes de la région parisienne, ces femmes sacrifieraient aux transports, aux distances, une énergie qu'elles consacrent ici à la « vie communautaire ».

La solidarité sans contrainte ni condescendance qui m'a paru régler les rapports de ces « castors » pourrait servir d'exemple dans les grands ensembles glacés qui ceinturent Paris.

Le refus de choisir

● Mme M..., professeur de lycée, 35 ans, deux enfants. Mari enseignant. « Levée à 6 heures 30, je me couche à 11 heures et demie. »

Appartement neuf à cinq minutes du lycée de Mme M... Deux beaux enfants de cinq et trois ans. Mme M..., au côté d'un mari souriant et visiblement de bonne volonté, lui aussi professeur, semble, de l'extérieur, paisiblement installée dans sa vie familiale et professionnelle. Mais dès qu'elle décrit son emploi du temps, je la sens débordée, anxieuse.

— *Ma femme veut être à la fois professeur agrégé et fabriquer elle-même rideaux et dessus de lit. Elle n'a rien voulu abandonner de la tradition et faire pourtant aux grandes classes un vrai cours d'enseignement supérieur. C'est épuisant,* dit le mari.

(1) Voir « L'Express » nos 502 et 503.

(III)

... sourit. Peut-être pour dire ... ne comprennent pas », ... qu'elle accepte ce compagnon ... Le mari continue :

— ... ais et devrais t'accorder ... de lire, dans un fauteuil, ... la musique. Tu en as besoin ... tout le monde.

— ... de télé ?

— ... prendrais-je le temps de la ... serait une tentation de ... le dimanche après-midi, je ... cours des grandes classes. ... leurs les élèves n'en exi... tant. J'en fais peut-être ... sacrifié des occupations ... ient : le syndicat, un ... es avec l'étranger. Son... depuis mon mariage je suis ... fois dans le pays dont ... langue. Levée à 6 h. 30, ... ur la peur que la femme ... n'arrive pas, je me couche ... épuisée. Une sortie par ... e local, deux ou trois ... es amis ou chez nous. ... moi. En France, il n'y ... organisations pour aider les ... travaillent. J'ai du mal à ... deux vies.

Rien d'une idylle

— ... d'exigence ?

— ... . Oh ! je sais, vous pen... commune, Parisienne ... professeur dans les grandes ... de quatre enfants, mili... et politique, qui a tou... tout lu. J'ignore com... Je l'admire...

... porte pas la même attention aux questions ménagères. Ses enfants sont grands maintenant. Son mari l'a toujours beaucoup aidée...

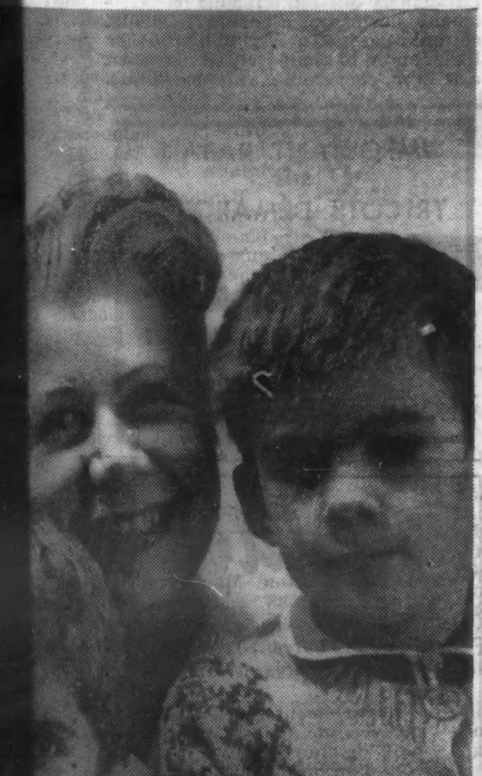
— *Mais moi aussi, j'aide,* intervient le cordial M. M...

Sur leurs sept ans de mariage, les cinq premières années, M. M... enseignait à 30 kilomètres de la ville : une heure d'autorail tous les jours.

— *La vie de province n'a rien d'une idylle. Les problèmes parisiens se posent ici. Originaires de cette ville l'un et l'autre, nous avons dû nous résigner à acheter cet appartement, faute d'en trouver un à louer.*

Mme M... symbolise la difficulté de la transition. Intellectuelle, elle ne trouve pas de temps pour sa culture générale. Malgré des conditions matérielles favorables, ellés se laisse accabler par le quotidien. Mère tendre et professeur soucieux de sa responsabilité, elle ne lie pas sans heurts ces contradictoires exigences et veut, chaque fois, donner le meilleur d'elle-même.

Pour ce type de femmes, Paris est pernicieux. A celles qui refusent de sacrifier certains secteurs, de choisir et de survoler, Paris inflige le châtiment du demi-siècle : la dépression nerveuse.



Mme M... et ses enfants.
« J'en fais peut-être trop. »

TROIS FEMMES DE « CASTORS ».
« Nous sommes des privilégiées. »

(Roustan.)

« Je veux réussir »

● Denise, dentiste, veuve à 29 ans, soigne de trente à quarante patients par jour.

Dans son grand appartement de H.L.M., en bordure d'une grande ville, Denise glisse sur des patins de feutre. Son rond visage de chaton dément l'amabilité un peu cérémonieuse qu'on lui enseigna dans son enfance campagnarde.

La télé est allumée dans la salle de séjour sagement « fonctionnelle ».

— *Je tourne le bouton de la télé dès que part le dernier de mes trente à quarante patients : sans ce spectacle, je me sentirais seule.*

Elle raconte comment, se promenant avec son mari, un dimanche, devant ces blocs de 12.000 habitants, ils ont songé qu'il n'y avait pas de plaques de praticiens.

— *Je n'étais pas encore diplômée. Pourtant, mon mari a écrit pour demander l'autorisation, Aussitôt dentiste, j'ai pu accrocher ma plaque. Deux cabinets : un autre à la campagne, à 60 kilomètres, où je vais le jour du marché hebdomadaire. Vous imaginez les frais d'aménagement et d'installation ? A la campagne, il m'est arrivé de voir quarante-six malades par séance. Ici, entre trente et quarante en moyenne : une heure pour déjeuner, pas le temps d'avaler une tasse de thé. Peu importe : je veux me sortir des dettes. Et, depuis le mois de mars...*

Son visage se ferme ; elle oppose un refus à la pitié probablement trop subie :

— *Mon mari est mort. Sans lui, je n'aurais jamais eu le courage de me lancer ainsi : j'aurais d'abord travaillé chez un « patron ». Notre petit garçon de 8 ans, je le fais élever par ma belle-mère, institutrice au village.*

— Pourquoi ne pas le garder ici ?

— *Si vous entendiez le langage de ces gosses des H.L.M. ! De vrais blousons noirs !*

Fille de paysans du Cantal, consciente de ses origines, elle se méfie des enfants citadins. La petite Auvergnate qui s'est obstinée à étudier, à prendre les manières et le ton de la bourgeoisie ne veut pas que son fils recommence ce combat.

— Vous travaillez beaucoup ?

— *Moins et mieux que mes parents aux champs. Ma clientèle, ouvrière en majorité, est sympathique et s'est faite très vite : en six mois. Femmes et enfants d'abord. Les hommes, réticents au début, m'ont jugée sur mes résultats. Oui, j'aime mon métier. Et je veux réussir.*

Chez Denise, j'ai connu son amie Régine, 27 ans, secrétaire dans une usine. Elle a épousé un étudiant ; ils ont deux enfants : 5 ans et quelques mois. Le mari, maintenant, exerce une profession libérale chez un « patron ». Régine confie un de ses gosses à sa mère, l'autre à sa belle-mère, les reprend les samedis et dimanches. Aucune aide ménagère. Un travail qui commence à 7 h. 30.

— *Il me faut tenir ainsi encore trois ans. Après il s'installera...*

A travers son récit sans emphase, pointait le plus fréquent des drames, ici comme à Paris. Déjà Régine ne fait plus partie de son milieu natal, de son milieu de travail. La fatigue, la timidité l'empêchent de se sentir à l'aise dans le milieu de son mari ; elle se croit « gauche ». Souvent, elle pousse l'époux à sortir seul : le lendemain, elle se lève à 6 heures. Aussi précise-t-elle une menace dont elle a conscience à demi, une crainte qu'elle laisse percer à propos de je ne sais quel roman.

— *Croyez-vous donc que l'on connaisse l'être avec lequel on vit ?*

⁂

De ces quelques mères de famille qui travaillent, Denise et Régine sont les plus semblables à leurs homologues de Paris. Avec, en moins, l'anonymat. Car tout le H.L.M. parle de la dentiste comme de la « courageuse petite veuve ».

Hors Paris comme à Paris, les femmes, en gagnant leur vie, obtiennent plus d'indépendance économique mais perdent la liberté que donne le loisir. Dans des villes plus petites, fatigue et perte de temps sont moindres, ce qui garde à la vie familiale sa cohésion. Mais le problème des « deux métiers » : le gagne-pain et le foyer, ne paraît pas pour autant résolu.

DOMINIQUE DESANTI.

BEAUTÉ

Problèmes d'hiver têtes de printemps

● *Du menton à la racine des cheveux, comment lutter contre le mauvais temps.*

UNE peau sèche, un teint blafard, un nez rouge et des cheveux rebelles n'ont jamais embelli personne. Pour lutter contre ces inconvénients inhérents à l'hiver, certaines précautions peuvent être prises.

Nez rouge

Un nez qui rougit facilement est un signe de mauvaise circulation.

● Il faut éviter :

— Les brusques changements de température.

— Les ablutions très chaudes ou très froides.

— L'abus des boissons très chaudes ou excitantes, telles que thé, café, grog, en général, tout ce qui est alcoolisé.

● On peut :

— Se frotter énergiquement les oreilles. En activant la circulation dans cette région le sang abandonne en partie le nez pour se porter vers les oreilles.

— Prendre deux fois par jour « des bains de nez » dans une œillère avec de l'eau tiède additionnée de borate de soude ou d'eau de guimauve.

— Se masser chaque soir. Les pouces calés sous le menton, frotter les ailes du nez en rond, puis monter et descendre alternativement chaque index en sens inverse. Masser également l'arête du nez.

Teint blafard

Un teint blafard est très difficile à combattre.

● Eviter :

— Le rouge à joues. S'il semble absolument indispensable, utiliser un rose en poudre de préférence à un rouge gras.

— La poudre trop foncée qui donne l'air de porter un masque.

● On peut :

— Activer la circulation du sang sous l'épiderme par des pincements secs et nets en allant de bas en haut.

— Pratiquer des tapotements rapides, toujours pour activer la circulation, en utilisant une de ces petites tapettes spéciales vendues dans les instituts de beauté (Patter, chez Elisabeth Arden : 16,50 NF).

Peau desséchée

Le vent a pour effet de dessécher la peau, et la chaleur excessive dégagée l'hiver par le chauffage central la déshydrate.

● Eviter :

— Les couches épaisses de crème qui bouchent les pores de la peau et l'empêchent de respirer.

● On peut :

— Protéger son épiderme le jour avec une crème grasse dont on aura enlevé le surplus quelques minutes après l'application avec une feuille de papier à démaquiller. La quantité de crème absorbée par l'épiderme est suffisante à le protéger.

— Utiliser tous les soirs une crème hydratante destinée à combattre les effets alternés du froid et de la chaleur.

Cheveux rebelles

L'humidité constante ou le froid rendent les cheveux très difficiles à coiffer. Pour faire durer une mise en plis, il est possible cependant de prendre un certain nombre de précautions :

● Bannir le foulard les jours de pluie, ce tissu serré et humide aplatit en quelques minutes les racines gonflées par les rouleaux.

● Laquer très légèrement les cheveux le matin. Il existe maintenant des laques pour cheveux fragiles très suffisantes pour protéger sans coller. Ne pas utiliser la laque plusieurs fois par jour, elle finit par dessécher.

● Ne jamais se recoiffer quand les cheveux sont humides (sauf pour les cheveux très lisses ou frisés naturellement.

Si les femmes se sentent en hiver, les coiffeurs, eux, annoncent déjà leurs idées pour le printemps. Tous ceux que nous avons interrogés (1) sont d'accord sur un point : les cheveux dans quelques mois seront beaucoup plus ondulés ; frisés est un mot qui fait, paraît-il, peur aux femmes. Les mises en plis seront plus serrées, mais les permanentes resteront très souples.

La nuque de petit garçon disparaîtra, elle sera plus fournie et plus ronde. La frange, bouclée elle aussi, persistera pour celles qui découvrent leurs oreilles. Avec les oreilles couvertes, elle se brossera sur le côté et rebiquera du bout.

Un accessoire fait beaucoup parler de lui : le ruban de velours. Il maintiendra en place les cheveux mi-courts et donnera un petit air 1930 aux coiffures des jeunes filles qui refusent absolument de se laisser « emboucletter ».

(1) Carita, Lintermans, Jacques Dessange, Thérèse Chardin, Serge Simon, Alexandre (photo page I).

POIDS

Que vaut le « Metrecal » ?

● *Un médicament fait actuellement maigrir toute l'Amérique. Madame Express l'a essayé.*

APRES le hula-hoop et Lolita, les Etats-Unis s'enthousiasment actuellement pour un médicament amaigrissant: le « Metrecal » (1). Le chiffre d'affaires du Metrecal s'élèvera en 1960 à près de 20 milliards d'anciens francs. Les dividendes de la Compagnie pharmaceutique Mead Johnson qui le fabrique, doubleront sans doute par rapport à l'année précédente.

En fait, de quoi s'agit-il ? D'une poudre blanche (ou marron si elle est aromatisée au chocolat) à base de farine de soja, de lait écrémé et d'huile de maïs, que l'on dissout dans un verre d'eau (huit cuillerées à soupe rases par verre) et que l'on boit pour remplacer un repas. Ce breuvage, expérimenté sur les malades des hôpitaux sous le nom de « Sustagen », contient très peu de calories (900 par boîte), mais colmate l'estomac pendant deux ou trois heures et fait disparaître la sensation de faim. On en revient donc au principe de base de toute cure amaigrissante : abaisser la ration calorique journalière de l'organisme pour que celui-ci brûle ses réserves (d'où chute de poids).

Il existait déjà en France et aux Etats-Unis des produits diététiques similaires, mais celui-ci a sur les autres l'avantage d'être agréable à boire : bien glacé, le Metrecal a exactement le goût d'un lait frappé au malt ou au chocolat.

Pas de miracle

S'agit-il d'un emballement provisoire ou d'un produit diététique qui va réellement changer la vie de tous ceux qui luttent désespérément contre des kilos superflus ? Pour le savoir, Madame Express a fait venir du Metrecal d'Amérique, et a consciencieusement suivi les instructions données par le mode d'emploi... et son médecin.

● 1re constatation : il est indéniable qu'en remplaçant un des deux repas quotidiens par un verre de Metrecal, on maigrit.

● 2e constatation : la sensation de faim est : supprimée pendant une heure, supportable pendant deux heures, et inévitable au bout de trois heures.

● 3e constatation : on se lasse très vite du charme nouveau que peut représenter le fait d'être assise, un verre de Metrecal à la main, en face d'un mari en train de dévorer une choucroute.

● 4e constatation : il faut, au bout de huit jours, autant de courage pour boire son Metrecal que pour limiter son repas à une viande grillée sans sel et une pomme.

Il paraît que les « Metrecal's weekends » sont encore plus efficaces. Il s'agit alors de rester, couché ou non, pendant deux jours sans absorber d'autre nourriture qu'une boite quotidienne de ce médicament. Mais nous avons déjà entendu parler d'une cure de ce genre où le Metrecal est remplacé par du bouillon de légumes. Les résultats étant aussi spectaculaires, mais l'appétit plus virulent.

En conclusion, le Metrecal est un produit très satisfaisant pour ceux qui ont réellement la volonté de maigrir. Il les aidera à enrayer leur éternel appétit. Mais ce n'est pas encore ce produit miraculeux que toute femme (et maintenant beaucoup d'hommes) attend, et qui permettra de conserver sa ligne, ou de la récupérer, en mangeant à sa faim, et surtout à sa gourmandise.

(1) Il va incessamment être mis en vente en France au prix de 5,90 NF la boîte. Il existe également un produit similaire vendu sous le nom de Milical.

RECETTES

● CORDON BLEU

Pâté simple au jambon

De la mie de pain ; 4 tranches de jambon ; 3 saucisses de Francfort ; 50 g de beurre, persil, ciboulette. Préparation : 15 minutes. Cuisson : 25 minutes environ.

Vous faites tremper le pain dans du bouillon ou de l'eau pendant plusieurs heures ; quand il est bien ramolli, vous le pressez et vous le passez à la moulinette ; salez et travaillez avec un peu de lait ou de bouillon afin d'obtenir une pâte. Avec cette pâte vous tapissez le fond et les côtés d'un moule rond et assez creux après l'avoir beurré.

Vous taillez en rond les tranches de jambon dont vous enlevez le gras. Vous passez à la moulinette les rognures du jambon, le gras, le persil, la ciboulette. Mêlez le tout avec un peu de pain écrasé, salez, humectez avec du bouillon. D'autre part, vous faites bouillir les saucisses pendant dix minutes et vous enlevez, sans les déformer, la peau extérieure.

Disposez dans le moule une tranche de jambon, une couche de hachis sur laquelle vous posez de fines rondelles de saucisse, une tranche de jambon, etc. Sur la dernière tranche de jambon, mettez une couche de pâte de pain. Tassez bien. Quelques noisettes de beurre et passez au four. Quand le dessus est bien gratiné, retournez et faites gratiner le dessous.

Ce pâté peut se manger chaud ; il est encore meilleur froid.

● CORDON BLANC

Salade de fruits secs

150 *g de pruneaux ;* 150 *g de figues sèches ;* 125 *g de raisins secs (sans pépins) ;* 125 *g d'abricots secs ; un demi-verre à madère de rhum ; du thé ; crème custard (ou crème fouettée). Préparation : 15 minutes.*

Vous mettez les fruits dans un saladier (coupez les abricots en quatre) et vous versez dessus du thé bouillant de façon à les couvrir largement. Laissez-les ainsi pendant au moins huit heures. Alors vous les égouttez, vous dénoyautez les pruneaux, vous placez le tout dans un compotier creux, vous versez dessus le rhum. Au bout de cinq ou six heures, vous recouvrez d'un peu de crème custard à la vanille (ou bien de crème fouettée sucrée). Servez très frais.

SUZANNE ET HENRIETTE.

RECETTES POUR "MIEUX VIVRE"
DE LA FEMME A LA PAGE

ça sent le roussi !

• *Si le lait s'est sauvé*

détruisez l'odeur de brûlé. En femme avertie, donnez vers la cuisinière quelques coups de bombe AIR-WICK assez appuyés.

• *Si le molleton de la table*

à repasser a été roussi, donnez juste deux coups de bombe AIR-WICK dans la pièce. Vous effacerez de cette même façon, tout souvenir de la corvée de repassage.

• *Si l'huile de friture*

a trop chauffé, placez un flacon d'AIR-WICK sur le buffet. Vous le reboucherez seulement quand la friture sera refroidie.

• *Si la volaille*

est flambée, enlevez son odeur particulière par quelques coups de bombe AIR-WICK dans la cuisine.

• *Si les haricots ont "attaché"*

au fond de la casserole, ne laissez pas l'odeur se répandre. Un bon coup de bombe AIR-WICK dans la cuisine et personne ne le saura.

IMPORTANT RABAIS sur TRICOTS DÉMARQUÉS aux
Trois Mailles
58, Rue Caumartin - Paris 9e
pour HOMMES-FEMMES-ENFANTS

Goldy
Déjà !
Tous les tissus Haute-Couture de la collection de printemps
26, rue La Boétie - Mº Miromesnil

NOUVEAU

BRUMAIRE un atomiseur indéfiniment rechargeable
Marcel Franck

A voir, à écouter, à savoir

théâtre

Les Papiers d'Aspern : une merveilleuse nouvelle de Henry James fidèlement adaptée par Marguerite Duras. Et pourtant... (*Théâtre des Mathurins.*) (*Voir la critique de Robert Kanters, page 36.*)

Boeing-Boeing : un vaudeville classique qui prend une bonne altitude et garde jusqu'à la fin une excellente vitesse de croisière. (*Comédie-Caumartin.*)

L'Annonce faite a Marie : la pièce la plus rabâchée de Claudel mais une très grande tragédienne : Loleh Bellon. (*Théâtre de l'Œuvre.*)

Mais n'te promène donc pas toute nue : Madeleine Renaud, gamine, dans le célèbre vaudeville de Feydeau. (*Théâtre de France, vend.* 10, *dim.* 12, *à* 21 *heures.*)

Ruy Blas : Victor Hugo mis en scène par Raymond Rouleau. Une cérémonie pleine de faste et de goût. (*Comédie-Française, jeudi* 9, *à* 20 *h.* 30 *et dimanche* 12, *à* 14 *h.* 30.)

Le Fleuve rouge : le métier des armes est-il possible quand on croit au prix de la vie humaine ? Une question que Jules Roy se pose depuis quinze ans. (*Théâtre en Rond.*)

Le Mariage de M. Mississippi : une parabole baroque de Friedrich Dürrenmatt, un des très rares dramaturges européens d'aujourd'hui. (*Théâtre La Bruyère, jusqu'au* 12 *février en soirée.*)

Les Femmes Savantes : Molière joué au présent. Belise traverse les siècles grâce à Jacqueline Maillan. (*Bouffes Parisiens, le jeudi, à* 15 *h.* 10.)

Tartuffe : mis en scène par Jean Anouilh. François Périer séducteur et dévot, en costume de la belle époque. (*Comédie des Champs-Elysées, tous les samedis, à 14 h. 30 et les lundis, à 21 heures.*)

cinéma

NOUVEAU

Les sept mercenaires : inspiré du film japonais « Les sept Samouraïs », un western de John Sturges qui est un régal pour les amateurs. (*Voir la critique de Morvan Lebesque, p. 36.*) (*George V, BAL.* 41-46 ; *Marbeuf, BAL.* 47-19.)

Le Farceur : une famille à la Capra dans une comédie farfelue de Ph. de Broca. (*Monte-Carlo, BAL.* 09-83.)

Alamo : John Wayne, en bon élève de John Ford, a tourné un western solide et pieux, un peu lent. (*Ambassade, ELY.* 19-08.)

La dame au petit chien : la Russie de Tchékov vue par un jeune Soviétique. Primé à Cannes. (*Pagode, INV.* 12-15.)

La Vérité : Clouzot fait passer Brigitte Bardot aux Assises. Le meilleur Clouzot et le meilleur Bardot. Mais, disent les « modernes », c'est du cinéma d'autrefois. (*Marivaux, RIC.* 83-90 ; *Colisée, ELY.* 29-46.)

Les Années folles : un montage d'actualités sur le temps où le siècle avait vingt ans... et où naissait la mode 1961 ! (*Ursulines, ODE* 39-19; *Agriculteurs, TRI.* 96-48.)

RECENT

Ça s'est passé a Rome : un « Voleur de bicyclette » 1960, qui s'en prend au système avec une verve impitoyable. (*Avenue, ELY.* 49-34.)

Le Cri : dans une Italie insolite et glacée, une histoire désespérée racontée par Antonioni. (*Studio Acacias, GAL.* 97-83.)

Un condamné a mort s'est échappé : un grand Bresson qui fut aussi un grand succès commercial. (*Windsor, WAG.* 86-71.)

L'homme au bras d'or : le drame de la drogue vu par Preminger. (*Champollion, ODE.* 51-60.)

Tirez sur le pianiste : le second film de Truffaut, avec Aznavour. Désinvolte et déconcertant. Mais encore plus neuf que « Les quatre cents coups ». (*Ciné-Panthéon, ODE.* 15-04 ; *Comédia, TRI.* 49-48.)

20.000 lieues sur la terre : aux quatre coins de l'U.R.S.S. avec Tatiana Samoïlova, sous la conduite de Marcello Pagliero. (*Royale, ANJ.* 82-66.)

Nazarin : du grand Bunuel. Un prêtre entre la foi et les hommes. (*Studio Saint-Germain, ODE.* 42-72 ; *Bonaparte, DAN.* 12-12.)

La Nuit des Forains : le malheur des gens du voyage vu par Ingmar Bergman. (*Cinéma Champs-Elysées, ELY.* 61-70.)

La Source : une saga du IXe siècle : viol et violences. Un Bergman décevant. (*Vendôme. OPE.* 97-52.)

Zazie dans le métro : le roman de Queneau adapté par Louis Malle. Une gageure tenue. (*Cinévog-Saint-Lazare, TRI.* 77-44 ; *Atlas, MON.* 11-88.)

La Douceur de vivre : le dernier Fellini, chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument. (*Studio* 28, *MON.* 36-07.)

Et mourir de plaisir : le dernier Vadim. De merveilleuses images illustrant une habile histoire de vampire. Avec Annette Vadim, Elsa Martinelli et Mel Ferrer. (*Picardy, ARC.* 62-98 ; *Versailles, LEC.* 91-11 ; *Gaîté-Clichy, EUR.* 62-99.)

La Vallée de la poudre : avec Glenn Ford, un western plein d'humour, sur la rivalité des « bergers » et des « vachers ». (*Mac-Mahon, ETO.* 24-81.)

ANCIEN

Monsieur Ripois : 1954. Dans Londres décrite par René Clément, Gérard Philipe séducteur désinvolte et désargenté. (*Quartier Latin, DAN.* 84-65 ; *Club, PRO.* 81-47.)

La mort d'un cycliste : 1954. Un film de Bardem sur un fait divers en Espagne. Au même programme : Terre sans pain. (*Saint-Lambert, LEC.* 91-68.)

Madame de... : 1953. Danielle Darrieux, Charles Boyer et Vittorio de Sica admirablement dirigés par Max Ophüls dans une adaptation du roman de Louise de Vilmorin. (*Actua-Champo, ODE.* 51-60.)

La splendeur des Amberson : 1942. Le deuxième film d'Orson Welles. (*Studio Publicis, BAL.* 76-23 ; *Plaza, OPE.* 74-55.)

Le cuirassé « Potemkine » : 1925. D'Eisenstein, le classique des classiques. Au même programme : A l'Ouest, rien de nouveau. (*Floride. PRO.* 63-40.)

Ninotchka : 1939. Garbo rit. Une idée d'Ernst Lubitsch. (*Ranelagh, AUT.* 64-44.)

Un Tramway nommé Désir : 1951. Dans La Nouvelle-Orléans de Tennessee Williams et d'Elia Kazan, ces monstres sacrés : Vivien Leigh et Marlon Brando. (*Hollywood, OPE.* 28-03.)

Touchez pas au grisbi : 1955. Le célèbre roman d'Albert Simonin, porté à l'écran par Jacques Becker. Gabin, gangster retiré, reprend du service. (*Temple, NOR.* 50-92.)

Les Grandes Manœuvres : 1955. Michèle Morgan et Gérard Philipe dans une exquise comédie de René Clair. (*Caméra,* JAS. 03-47.)

Hotel du Nord : 1938. Amour raté autour du canal Saint-Martin. Marcel Carné, poétique, et une merveilleuse distribution : Annabella, Arletty, Jean-Pierre Aumont et Louis Jouvet. (*La Bastille, DOR.* 54-40.)

Los Olvidados : 1950. Les enfants « oubliés » de la banlieue de Mexico vus par la tendresse et la cruauté de Bunuel. Au même programme : Un Chien andalou, (*Cinéma d'Essai-Caumartin, OPE.* 81-50.)

Eve : 1950. Bette Davis, vieille comédienne de Broadway, peinte par Joseph Mankiewicz. Au même programme : Ultime razzia. (*Studio Parnasse, DAN.* 58-00.)

Une partie de campagne : 1939. Un dimanche sur les bords de la Marne avec Jean Renoir. Au même programme : Rue de la Honte, de Kenji Mizoguchi. (*Studio Bertrand, SUF.* 64-66.)

télévision

Jeudi 9 février, a 21 h. 55 : « Portrait-souvenir » de Roger Stéphane et Roland Darbois.

Vendredi 10 février, a 18 h. 45 : « Ballades étranges », émission de Jacques Villa

Samedi 11 février, a 20 h. 40 : « La caméra explore le temps », de Stellio Lorenzi, André Castelot et Alain Decaux.

Dimanche 12 février, a 18 h. 45 : « A la rencontre de J. S. Bach », film de Pierre Viallet et Denise Glaser.

Dimanche 12 février, a 20 h. 45 : « Seul dans Paris », film d'Hervé Bromberger, avec Bourvil, Magali Noël, etc.

Lundi 13 janvier, a 21 h. 35 : « Le sang », émission scientifique d'Igor Barrère et Etienne Lalou.

Mardi 14 février, a 20 h. 30 : « L'homme au parapluie », pièce policière de William Dinner et William Morum.

Mercredi 15 février, a 8 h. 15 : en Eurovision, l'éclipse totale du soleil. Ce phénomène qui s'est produit pour la dernière fois en 1912, ne sera de nouveau visible qu'en 1999. Commentaires de Pierre Tchernia, Alexandre Tarta, Gilbert Lauzun, etc.

Mercredi 15 février, a 21 h. 15 : « La jalousie du barbouillé », de Molière, avec Jean Le Poulain, Christiane Lasquin, etc.

Mercredi 15 février, a 21 h. 55 : « Lectures pour tous », de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes.

expositions

CLASSIQUE

Hokusai : pour le 200e anniversaire de sa mort, une cinquantaine d'œuvres parmi les plus significatives du « maître du mont Fuji ». (*Musée Guimet, place d'Iéna. Voir page* 38 *la chronique de Pierre Schneider.*)

Douanier Rousseau : plus de quatre-vingts toiles venues du monde entier, parmi les cent cinquante connues du plus génial des peintres « naïfs ». (*Galerie Charpentier,* 76, *faubourg Saint-Honoré. Vernissage le vendredi* 10 *février.*)

Gargallo : un excellent « digest » de l'œuvre du plus important des « inventeurs » de la sculpture moderne. (*Galerie de Varenne,* 61, *rue de Varenne.*)

Goya : tout l'œuvre gravé en une seule exposition. (*Salle Gaveau,* 45, *rue La Boétie, jusqu'à fin février.*)

Kandinsky : originaux des aquarelles et dessins dont les reproductions viennent d'être rassemblées sous le titre « Interférences », texte de Jean Cassou, aux éditions Delpire. (*Flincker,* 34, *rue du Bac.*)

MODERNE

Comparaisons : réconfortante diversité dans le choix (considérable) des œuvres qui composent ce salon où l'on remarque notamment une très belle toile de Geer van Velde ainsi que de Jacques Villon. (*Musée d'Art Moderne, avenue du Président-Wilson.*)

Buffet : 18 portraits d'une même femme et qui marquent un tournant important dans une œuvre qui se développe quoi qu'on en dise. (*David et Garnier,* 6, *av. Matignon.*)

Brauner : à la limite de la sorcellerie et de la peinture, des toiles d'inspiration magique et dont l'envoûtement agit. (*Rive Droite,* 23, *faubourg Saint-Honoré.*)

Borgrave : une spiritualité qui n'exclut pas — bien au contraire — le jeu subtil de la matière picturale. (*Synthèse,* 66, *boulevard Raspail.*)

Dmitrienko : sur le thème à peine abstrait du « terroir », un curieux et inédit mélange de Monet et de Carrière. (*Massol,* 12, *rue La-Boétie.*)

Chandra : un jeune peintre venu de l'Inde et qui réussit la difficile synthèse entre ses sortilèges traditionnels et les besoins contemporains. (*A. G.,* 32, *rue de l'Université.*)

Jochems : romantisme des hasards du pinceau soigneusement cultivés. (*Furstenberg,* 4, *rue Furstenberg.*)

Vostell : comment l'esprit vient aux affiches, quand on les découpe et les déchire de telle sorte qu'elles deviennent des tableaux de chevalet. (*Soleil dans la Tête,* 10, *rue de Vaugirard.*)

Jean Oberlé : une voix que la radio de Londres nous apprit à connaître pendant les années sombres. Un peintre aussi, et de bonne compagnie. (*Pont des Arts,* 6, *rue Bonaparte.*)

Ce cahier de Madame Express a été réalisé par :

Christiane Collange

avec la collaboration de :

Dominique Desanti, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

VENTE A VERSAILLES

Me BLACHE, Commissaire-Priseur en son Hôtel RAMEAU
5, rue Rameau, à Versailles
Tél. : 950.55.06 et 950.71.29
le dimanche 12 février à 14 h. 15
BEAUX TABLEAUX ANCIENS et modernes. Expo le 11 de 9 à 12 et de 14 à 18 h.

PAUL RAFFRAY
Galerie d'Art Figuratif
Y. ALDE - BUFFET - CARZOU
DANY - LORJOU - A. MARCHAND
PATRIX - ZENDEL
En exclusivité : DEMAN
4, rue de Miromesnil (place Beauvau)
PARIS (8e) - ANJ. 96-17

GALERIE DI MEO
12, rue des Beaux-Arts - ODE. 10-98
MARITÉ
GOUACHES
10-25 février

SYNTHESE
66, boulevard Raspail - LIT. 47-32
Elie Borgrave
Du 4 au 25 février

Gal. Karl FLINKER
34, rue du Bac
KANDINSKY
« INTERFERENCES »
Exposition réalisée avec l'accord de la GALERIE MAEGHT
8 février - 4 mars

GALERIE DAVID ET GARNIER
BERNARD BUFFET
6, avenue Matignon - Jusqu'au 4 mars

Galerie Furstenberg
4, rue Furstenberg
JOCHEMS
Du 7 au 25 février

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Henri Rousseau
Vernissage de l'Exposition le vendr. 10 février à 16 heures

GALERIE JEANNE BUCHER
9 ter, boulevard Montparnasse
PEHR
53, rue de Seine
AGUAYO - BYZANTIOS - CHELIMSKY
FIORINI - LOUTTRE - MIHAILOVITCH
MOSER - NALLARD

Galerie EUROPE
22, rue de Seine (6e) - ODE. 66-75
KLEE - KANDINSKY
BRANCUSI
SCULPTURES
10 février - 31 mars

GALERIE HAUTEFEUILLE
3, rue Hautefeuille (VIe) - MED. 36-31
SPERLING
Du 11 février au 4 mars

Galerie de l'UNIVERSITE (A.G.)
32, rue de l'Université
AVINASH CHANDRA
Du 8 au 25 février

KATIA GRANOFF, 13, quai de Conti (VIe)
Françoise SCHLUMBERGER PRIMAT
Jusqu'au 16 février

ASTRONAUTIQUE

La charge utile

● *Après le lancement de Spoutnik VII, Albert Ducrocq expose le plan de travail des astronautes soviétiques.*

LE rythme des expériences spatiales russes se précipite. Nous avions dû attendre six mois entre Spoutnik II et Spoutnik III, puis huit mois après celui-ci. Or, depuis un an, les délais ont constamment diminué : 4 mois, 3 mois, 2 mois...

En même temps, le public est un peu dérouté par ce qui peut lui apparaître comme une absence de programme. En août dernier, après le magistral retour du second vaisseau cosmique de 4.600 kg, tout semblait simple : on imaginait que l'objectif immédiat des Russes était le lancement d'un satellite habité, et cette expérience paraissait une répétition avant le grand voyage. Mais le 1er décembre les Russes lançaient un nouveau vaisseau cosmique à la limite des couches denses de l'atmosphère, ce qui lui valait de se désintégrer en moins de quarante-huit heures. Et, la semaine dernière, le 4 février, c'était le lancement d'un Spoutnik VII, simple satellite laboratoire de 6.483 kg.

Or, toutes ces expériences s'inscrivent dans la ligne d'un très grand programme. Il s'agit pour les Russes : 1° de recueillir de nombreuses informations sur l'espace entourant la Terre ; 2° et surtout, de mettre au point le matériel d'une véritable industrie astronautique.

Deux problèmes majeurs sont à résoudre dans cette optique. Tout d'abord, il faut passer du stade du simple boulet balistique à celui de la véritable navigation interplanétaire. C'est dans cet esprit que furent lancés par les Russes en 1960 les premiers vaisseaux dotés de moteurs et de systèmes de navigation.

La progression

Le point le plus important reste cependant la conquête de la charge utile, savoir la mise au point d'instruments de lancement de plus en plus puissants. Telle a toujours été la préoccupation fondamentale des Russes.

La progression a déjà dépassé les prévisions les plus audacieuses. Nous sommes loin des 83 kg du Spoutnik I du 4 octobre 1957. Lorsque, sept mois après, les Soviétiques satellisaient un Spoutnik III de 1.327 kg, on pensait que le plafond était atteint et que, pendant plusieurs années, des expériences allaient se dérouler sur cette base. Or, deux ans après, le cap des 4,5 tonnes était atteint avec Spoutnik IV (le premier vaisseau cosmique). Et aujourd'hui nous en sommes à 6,5 tonnes. On peut donc dire que depuis le début de l'ère spatiale, l'action a consisté à créer des moyens, sans qu'ils aient véritablement commencé à s'en servir.

Toute la question est là. Le sens du programme cosmique des Russes n'est compréhensible que si l'on accepte de faire abstraction d'objectifs particuliers. Assurément, les Russes préparent le lancement de satellites habités, et le débarquement sur la Lune. De même sur le plan militaire, il n'est pas besoin d'être expert pour comprendre le parti qu'ils pourraient tirer de leurs moyens actuels. Mais au-delà de toutes ces applications, leur grand objectif est de forger l'instrument qui permette des expériences d'une portée tout autre que ce que l'on aurait pu imaginer il y a encore seulement quelques semestres.

Quelques années

Pour mesurer l'importance du facteur charge utile dans le cadre d'une perspective aéronautique très générale, il faut avoir présent à l'esprit le fait que la charge d'une fusée se trouve sensiblement divisée par 4 lorsqu'on passe du stade de la satellisation à celui de l'évasion de la Terre, qu'elle est divisée par 10 pour un alunissage et par 20 pour un aplanétissage sur Mars. Il faut donc pouvoir satelliser 10 tonnes si l'on veut transporter sur la Lune une station d'une tonne et 20 tonnes si l'on entend renouveler l'exploit sur la planète Mars. Au simple stade du satellite habité, la possession de charges utiles importantes permet de doubler, voire de tripler, les systèmes moteurs et navigateurs en prévoyant des marges de sécurité rendant toute défaillance du matériel pratiquement impossible.

En un mot, la grande expansion de l'astronautique exige au premier chef l'accroissement de la charge utile et c'est l'atout des Soviétiques de l'avoir compris très tôt. Leur effort ne se relâche pas et ils se sont déjà assurés une avance spectaculaire sur les Américains puisque aux Etats-Unis on n'attend pas avant 1964 la mise en service de la fusée Saturne prévue pour satelliser 5 tonnes.

Par rapport aux engins spatiaux de 1957-1958, les appareils qui seront demain utilisés pour la prospection des terres du ciel devront avoir techniquement franchi le demi-siècle que l'aviation vécut entre le premier kilomètre en circuit fermé et la traversée de l'Atlantique par des jets. Mais le remarquable est que les cinquante ans d'hier vont probablement se réduire à quelques années de l'ère spatiale. Les Soviétiques achèvent apparemment de mettre en place une extraordinaire industrie qui, cinq ans après le lancement de Spoutnik I, leur permettra sans doute de partir à la conquête du cosmos.

ALBERT DUCROCQ.

(A.F.P.)

PIERRE NICOLI ET, EN MÉDAILLON, FRANCIS LAUGA DEVANT L'AVION D'EUROPE I.
Au moment de rentrer.

JOURNALISME

Morts pour les auditeurs

● *Parce qu'ils devaient « être là », le reporter Francis Lauga, 26 ans, le technicien Pierre Nicoli, 31 ans, et le pilote Mathieu Conti, 42 ans, se sont tués lundi au-dessus de l'Alpe d'Huez.*

MARDI, les auditeurs de l'émission d'informations de 12 h. 45, à Europe I, ont entendu une voix bouleversée : c'était celle de Maurice Siegel, le créateur et l'animateur d'un journal parlé qui a révolutionné les techniques radiophoniques. Deux de ses collaborateurs les plus proches, le reporter Francis Lauga, 26 ans, et le technicien Pierre Nicoli, 31 ans, venaient de se tuer, en reportage, au-dessus de l'Alpe d'Huez.

Le destin de Francis Lauga et de Pierre Nicoli s'était scellé dimanche. Les flashes succédaient aux dépêches : avalanches, skieurs isolés, guides et ouvriers bloqués au refuge des Grands Mulets, à 3.051 mètres d'altitude. Il fallait « faire quelque chose ». Quoi ? Dans des cas semblables le réflexe d'Europe I est automatique : aller voir sur place. Contrairement aux journaux ou aux stations qui travaillent sur dépêches, c'est-à-dire en élaborant des témoignages de seconde main, Europe I a bâti sa réputation sur une formule : « être présent », faire entendre, faire voir sur le vif, donner à l'auditeur le sentiment et la certitude que « ses oreilles et ses yeux » sont, par personne interposée, là où il y a quelque chose à voir ou à entendre. Qu'il s'agisse de fusillade, comme le 24 Janvier à Alger avec Julien Besançon, d'inondations ou de « faits divers », Europe I entend « être là ».

Lundi matin, donc, Francis Lauga partait, muni de son magnétophone, au-dessus des Alpes et des champs de neige, pour pouvoir raconter aux millions d'auditeurs d'Europe I ce qui se passait à l'Alpe d'Huez bloquée depuis trois jours.

A 26 ans, Francis Lauga était « jeune » dans le métier. Sorti en 1958 du Centre de formation des journalistes, il était immédiatement entré à Europe I pour partir, quelques semaines plus tard, faire son service militaire en Algérie. Libéré en avril dernier, comme sous-lieutenant, il retrouvait le micro d'Europe I et se distinguait particulièrement à Alger.

Au-dessus de l'Alpe d'Huez, lundi, vers 17 heures, sur le « Broussard » de l'U.A.T. qu'Europe I loue pour ses reportages, Francis Lauga venait de terminer une « liaison » avec un reporter « au sol ». C'était le moment de rentrer. Il faisait beau. Sur les pistes, de nombreux skieurs suivaient de l'œil les évolutions du petit appareil. Un dernier virage au-dessus du « signal » avant de regagner Grenoble : le « Broussard » se met en perte de vitesse et s'écrase... Malgré la rapidité de l'intervention des hélicoptères de la protection civile, Francis Lauga mourait en arrivant à l'hôpital de Grenoble. Le pilote, Mathieu Conti, ne survivait pas, lui non plus, à ses blessures. Pierre Nicoli était mort sur le coup. Des milliers d'auditeurs, en écoutant mardi Maurice Siegel annoncer la mort de ses camarades, comprenaient peut-être pour la première fois le sens du slogan d'Europe 1 : Etre là.

C. K.

Mots croisés n° 278

Horizontalement. — 1. On lui doit Racine et Shakespeare. — 2. Donne le feu vert. — 3. Aurait quelque responsabilité dans la goutte. En épelant, nom d'une mer et de son parrain. — 4. Doublé, donne un interrupteur non expressément autorisé. Modèle de beauté. — 5. Sort fréquent d'un promeneur au mont Saint-Michel. — 6. Fut plus heureux en amitié qu'en amour. — 7. Participe que l'on peut lire, depuis 1945, dans les journaux français, les lendemains d'élections législatives. Qui ne connait son pantalon rayé, son habit, sa barbe et son haut chapeau ? — 8. Prénom qui croise avec un autre. Lumière du foyer. — 9. Partie d'un châssis, d'une armature. — 10. Imitent la fourmi.

Verticalement. — I. Mal vue, quand elle fait partie d'un nuage. — II. Produit des apéritifs et des voitures. Le treizième disparut au début de notre siècle. — III. Septième, plus long que la cinquième. Mot d'ordre de courtisans. — IV. On l'apprécie à ses paroles, mais surtout à ses actes. Plus d'un a passé un été en Normandie, sans être pour autant en vacances. — V. Construit, rédige, instruit, excite, forme. Deux fois dans un proverbe qui énonce une affirmation génétique, un peu fruste. — VI. Répété, sans respect, par Nicole. On dirait plutôt, de nos jours, un jeton, un ticket. — VII. Enfant d'Israël. Echappa, malheureusement pour son propriétaire, à une immersion. — VIII. Adverbe qui convient mieux à une marche qu'à une conduite.

278

277	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	M	A	R	A	B	O	U	T
2	A	V	I	C	E	N	N	E
3	T	A	C	T	■	C	I	L
4	E	L	E	I	S	■	V	E
5	R	E	■	F	A	M	E	S
6	N	E	P	■	D	A	R	C
7	E	■	A	R	I	O	S	O
8	L	E	N	A	■	R	I	P
9	L	U	C	I	D	I	T	E
10	E	T	A	T	I	S	E	E

Solution du n° 277

RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —

Sans calomel — et vous sauterez du lit le matin, "gonflé à bloc".

Il faut que le foie verse chaque jour un litre de bile dans l'intestin. Si cette bile arrive mal, vos aliments ne se digèrent pas, ils se putréfient. Des gaz vous gonflent, vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir !

Les PETITES PILULES CARTERS pour le FOIE ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Végétales, douces, étonnantes pour faire couler la bile. Exigez les Petites Pilules Carters pour le Foie. Toutes Pharmacies : 1,05 NF. V.30-P. 1492.

UN VOYAGE MAGNIFIQUE...
...MAINTENANT A VOTRE PORTÉE !

CROISIÈRE AUX TERRES SAINTES ET PAIENNES

m/s "CABO SAN ROQUE"

30 Juillet - 12 Août

GRÈCE - TURQUIE - RHODES
LIBAN - JÉRUSALEM - ISRAEL

Prix minimum : NF. 700.- de Marseille à Marseille

ET 5 AUTRES MAGNIFIQUES CROISIÈRES EN 1961 !

Renseignements et Inscriptions :
Toutes Agences de Voyages agréées et

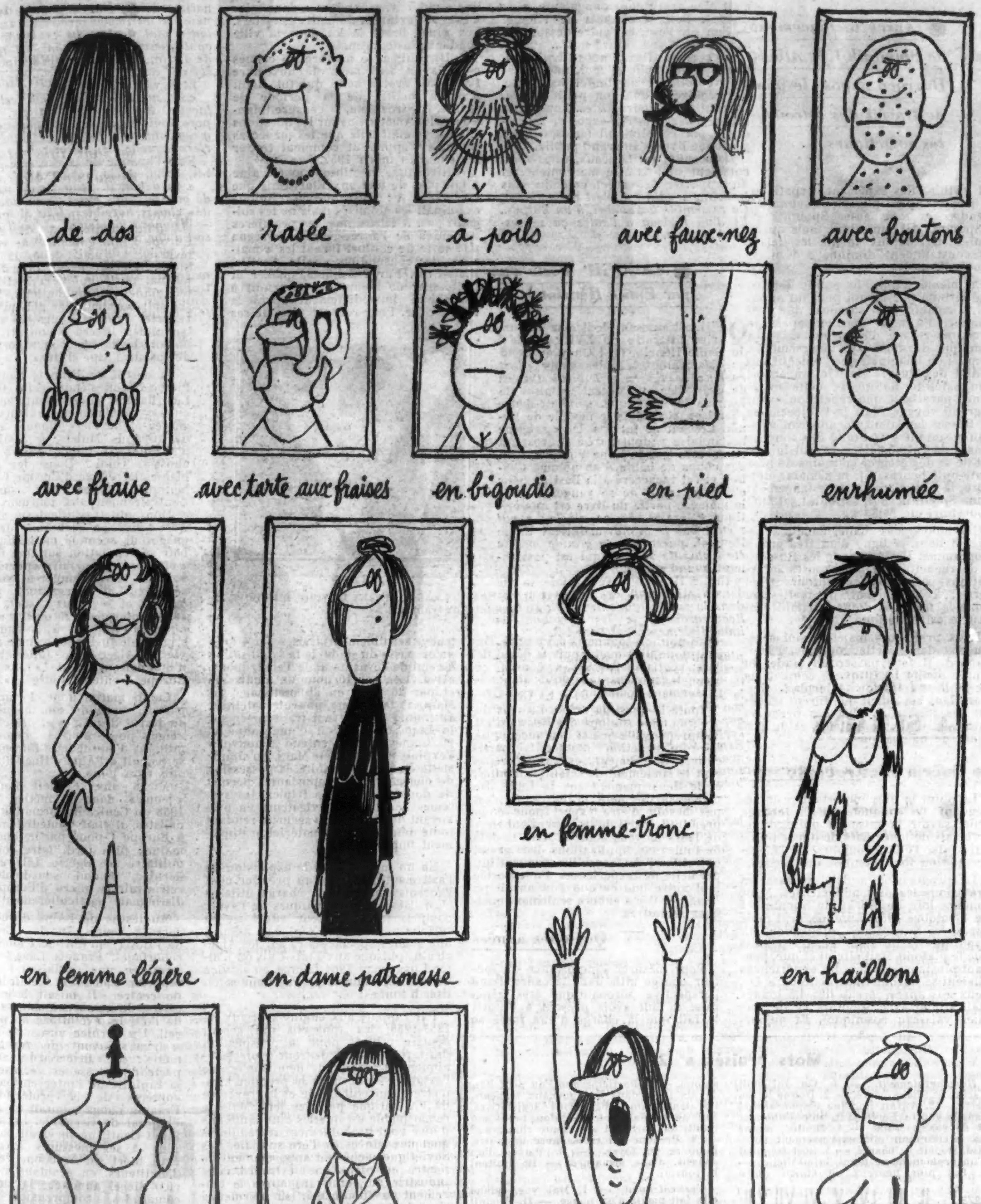
LUCIEN RODRIGUES-ELY S.A.
Agents Maritimes depuis 1825

PARIS
11, rue Tronchet, 11
ANJ. 88-39 - 57-85

MARSEILLE
5, rue Beauvau, 5
Tél. 20-81-40

18 PORTRAITS DE MA FEMME

par SINÉ



(1) Voir page 26.

(Charpentier.)

EMILE HENRIOT.
Pas de grand siècle sans poésie.

LA SEMAINE

Anne Guérin vous raconte

● *Annabel vue par Buffet et quelques Parisiens.*

VERNISSAGE de l'exposition « Annabel vue par Buffet », à la galerie David et Garnier, avenue Matignon. 17 heures. Il y a de la zibeline, du léopard, du vison, du bison, des parfums à 10.000 anciens francs la goutte. Et puis des noms : Simone Renant, Marcel Aymé, Philippe Erlanger, Mrs Florence Gould (l'Américaine qui commanda une chapelle à Cocteau et des vitraux à Bernard Buffet), l'ambassadeur du Japon, M. Tetsuro Furukaki, Blanchette Brunoy et Mme Weissweiler venue sans Cocteau. Et aussi, pour ces tableaux à deux millions et demi d'anciens francs, qui montrent Annabel en slip, Annabel en robe du soir, Annabel en blue-jeans, des acheteurs. C'est le consul de France à Cleveland (Etats-Unis), c'est un notaire du Nord, un Anglais... « *On achète Buffet par goût et non plus par snobisme* », m'affirme un connaisseur qui s'est fait mon guide.

Ce que j'entends m'en fait douter : « *Ce n'est pas compliqué d'en faire autant, puisqu'il ne fait rien* »... « *C'est la génération des enfants perdus — après quatre ans de sous-alimentation.* » Ou encore cette judicieuse analyse, livrée par un chapeau violet à un chapeau plumé : « *Il y a beaucoup de dessin.* » En vérité, on ne semble guère se soucier de Buffet, de sa femme ou de sa peinture. « *Avec tous ces embouteillages*, s'exclame une écrasante poitrine, *une femme ne peut plus faire ses courses en voiture ! Sans mon chauffeur, je serais perdue. Mais* perdue ! »

18 h 30. On s'entasse, on suffoque, on attend « B.B. » (lisez : Buffet) et « la Buffette » (lisez : Annabel). Comme le matador à la corrida, les deux vedettes feront lentement le tour de l'arène. Les visons et les bisons s'écrasent pour mieux voir et tâchent de gagner du terrain sur les photographes, qui tiennent bon. « *Annabel n'a jamais porté de bijoux ; et maintenant voilà qu'elle a des bagues sur tous les doigts !* », s'écrie une petite dame. « *Elle est bien mieux que sur les tableaux* », note un monsieur, et c'est bien vrai : moins anguleuse, plus douce... Deux croissants de rimmel — l'un sur l'œil, et l'autre dessous — agrandissent son regard noir...

La corrida finie, nous dépistons, notre photographe et moi, une Annabel volubile et un Buffet inaudible, qui reçoivent, dans un petit bureau, félicitations et journalistes. Annabel se dit « *gênée, flattée, exposée, intimidée* » par ces dix-huit facettes de sa personne livrées au grand public.

Mais enfin, les tableaux, dites-vous, comment sont-ils ? Je me contenterai de rapporter ce verdict, entendu dans la cohue : « *Ma foi, c'est ressemblant. Ça ressemble à Annabel, à un Buffet... Et d'un tableau à l'autre ça se ressemble aussi.* »

● *Le XVIII[e] siècle vu par Emile Henriot.*

QU'IL est amusant de lire ce « Courrier littéraire du XVIII[e] siècle » de Emile Henriot (1) ! On y apprend que Marivaux avait des goûts « *fort curieux en linges et habits* » (vestes de drap d'or et d'argent, culottes de lustrine à mosaïque, soixante-douze chemises, etc.). Que le modèle de Manon Lescaut ne fut pas la « sangsue hollandaise » dont l'abbé Prévost fut amoureux. Que le jeune Voltaire reçut des coups de bâton d'un nommé Chabot, et fut incarcéré à la Bastille pour empêcher qu'il ne se vengeât... Mais la majeure partie du livre est une critique littéraire de ce siècle, « *qui n'était pas le grand*, maintient Emile Henriot, *parce que la grande poésie était absente* », mais qui est passionnant quand même.

Emile Henriot a vécu toute sa vie dans l'intimité de ces hommes : « *Si dans la rue je rencontrais Diderot ou Beaumarchais, je les reconnaîtrais immédiatement* », affirme-t-il.

« *Ce n'est pas que j'aime ce siècle plus qu'un autre*, explique l'affable académicien, dont la bibliothèque, entièrement reliée, semble contenir toute la littérature française, de « La Chanson de Roland » à Marcel Proust. *Ce que j'aime, dans le dix-huitième, c'est l'esprit libre, c'est-à-dire voltairiste. Esprit qui d'ailleurs existait bien avant — il y avait déjà des mal-pensants sous Louis XIV — et continua bien après.*

— Jusqu'à ce jour ?

— *Bien sûr ! Sartre n'est-il pas, à sa manière, un philosophe ? Et Bernanos, même s'il déteste Voltaire ?* »

Sachant déceler « l'esprit libre » chez ses contemporains, Emile Henriot s'efforce aussi vaillamment de comprendre cette littérature d'avant-garde, où la connaissance — même intime — de Voltaire n'est pas d'un grand secours. A ce propos, je lui rappelle ses articles sur Bonnefoy, sur René Char...

« *Mais je suis encore vivant !* proteste l'académicien. *Du moins j'essaie d'être présent.* »

Etre présent, c'est le *sine qua non* du journalisme. Henriot en sait quelque chose puisqu'il exerce, depuis 1905, ce « *métier de passerelle* » (passerelle du savoir : entre les livres et le grand public).

« *J'ai commencé comme correcteur d'épreuves à « Charivari », journal satirique périclitant, où mon père (célèbre dessinateur de l'époque) faisait presque tout.* »

Puis, pour « Le Temps », Henriot interviewa Sarah Bernhardt, d'Annunzio... « *Un de mes premiers reportages fut le vol de la Joconde. Au bout de deux ans, on découvrit le trésor dans la malle d'un tapissier qui ignorait totalement la valeur du tableau. Pour le vendre, il écrivit à d'Annunzio, en lui faisant un prix. C'est le poète qui avertit la police... Cela me rappelle qu'Apollinaire, lui aussi, subtilisa au Louvre deux statuettes. Qu'il déposa au commissariat le plus proche, en déclarant : « Voyez comme c'est facile ! » Seulement le commissaire ne trouva pas ça drôle et mit Apollinaire en prison...* »

● *Hiroshima vu par Robert Jungk et des milliers de Japonais.*

A Hiroshima, au lendemain de l'explosion atomique, le géologue Nagaoka s'aperçut que les pierres pleuraient (et donna une explication scientifique de ce phénomène). Au même moment, un cheval aveugle galopait au hasard dans les décombres en hennissant et se cognant partout.

A Hiroshima, la catastrophe du 6 août 1945 fit de six à dix mille orphelins qui, vagabondant dans les « rues », devinrent de petits gangsters. Les gangs firent la loi dans la ville pendant plusieurs mois.

A Hiroshima, le nombre de crimes commis au seul mois de novembre 1945 était égal à celui qui fut établi pour la totalité de la période de guerre. A Hiroshima, la censure imposée par les Américains sur les questions atomiques était telle que les médecins japonais n'apprirent comment traiter les atomisés qu'en 1952.

A Hiroshima, la clinique américaine a fait plus de tort aux Etats-Unis que la bombe A : c'est que la clinique examinait les atomisés mais ne les soignait pas. A Hiroshima, les premières demeures de l'après-guerre où régna une sorte de confort furent les « maisons de consolation ». De Seattle, Etats-Unis, Floyd Schmoe, quaker et professeur de botanique, se rendit à Hiroshima immédiatement après la catastrophe. Pour reconstruire, de ses mains, la ville que ses compatriotes avaient détruite. Pour racheter...

L'homme qui raconte tout cela, c'est Robert Jungk, Autrichien devenu Américain, historien devenu journaliste (« *parce que l'Histoire va trop vite pour l'historien* »). Son livre, « Vivre à Hiroshima » (2), est le complément du précédent, « Plus clair que mille soleils », qui traitait des répercussions de la bombe sur la vie des savants atomiques.

« *Mon enquête m'avait mené à Los Alamos. J'y croisai, dans la rue, un physicien polonais. Il était radieux, comme illuminé par un sourire intérieur. Pourquoi ? « Il vient de découvrir le truc pour la bombe H », me dit-on... Pourtant, ce n'était pas un méchant homme. La bombe, pour lui, c'était une affaire de mathématiques pure.* »

Mais Jungk n'arrivait pas à partager la joie du physicien. Et puis la « réalité » telle qu'on la concevait à Los Alamos ne lui suffisait plus. Il se rendit à Hiroshima. Il y passa plusieurs années.

« *J'y ai fait la connaissance de Kasuo, jeune homme bien né et qui croyait en Dieu, famille, patrie. Le choc du 6 août 1945 fit de lui un criminel. Il y a aussi le jeune électricien qui abandonna son usine pour consacrer sa vie au secours des victimes. Ces deux-là, comme tous ceux qui ont vécu « ce jour-là », sont des personnages de roman. Il n'y a rien à inventer. J'ai noté ce qu'ils m'ont dit, c'est tout.* »

Car Robert Jungk voulait connaître les effets psycho-sociologiques de la bombe A :

« *Elle a ébranlé*, dit-il, *les structures millénaires de la société japonaise. A Hiroshima, la peur de mourir pèse sur les 70.000 survivants. Les malades sont des parias : on les croit contagieux. Aussi chacun s'efforce-t-il de dissimuler les premiers symptômes. Mais il est vite découvert...* »

Et la ville même ?

« *La nouvelle Hiroshima est une façade. Façade ultramoderne, prospère, toute en néon et en magasins (il y règne un mercantilisme effréné) derrière laquelle rien ne marche.* »

Mais l'homme de la rue, que pense-t-il, enfin, de la bombe A ?

« *Au début, il disait : c'est un acte de guerre. Nous aussi nous avons fait des choses horribles. Mais il ignorait — il ignora longtemps — qu'il s'agissait d'une bombe « spéciale ».*

Et aujourd'hui ?

« *Encore maintenant la grande masse ne distingue guère cette catastrophe « synthétique » des autres, naturelles, qu'elle a subies tant de fois dans l'histoire d'Hiroshima : inondations, incendies... Et le déluge de septembre 45 qui a fait presque autant de victimes que la bombe A. On est bouddhiste à Hiroshima. Donc fataliste. Il y a, bien sûr, les « activistes », qui veulent empêcher le mal. Mais la plupart sont résignés : c'est dans l'ordre des choses, pensent-ils.* »

ANNE GUERIN.

(Roustan.)

BERNARD BUFFET ET ANNABEL.
La génération des enfants perdus.

(1) Albin Michel.

(2) Arthaud.

OU EN EST
viennent de paraître...
L'AUTOMOBILE par CLAUDE JOUBERT
LE SYNDICALISME par LUCIEN RIOUX
dans la même collection...
L'ARMÉE par JEAN PLANCHAIS
LA BOURSE par FRANÇOIS MONTALENTI
LA PROSTITUTION par MARCEL SACOTTE
sous couverture illustrée 60 illustrations 5,70 NF
éditions BUCHET-CHASTEL

PHILOSOPHIE

« Les Trois Matières » par Stéphane Lupasco

● *Une explication unitaire du monde, expliquée et discutée par Raymond Ruyer, professeur de psychologie pathologique à l'Université de Nancy.*

IL existe visiblement aujourd'hui, dans le public cultivé, une forte demande, non satisfaite, pour un système de philosophie scientifique totalitaire, où seraient mises en place les découvertes les plus surprenantes de la science, où les mystères scientifiques, expliqués, garderaient, en même temps, contradictoirement, leur attrait de mystère, où, de surcroît, satisfaction serait donnée au besoin d'une orthodoxie à la fois laïque et religieusement colorée. Le succès de la dialectique marxiste en Occident est autant l'effet de cette demande intellectuelle que de la « situation de classe ». La philosophie scolastique au XIIIe siècle, l'animisme de la Renaissance, le mécanisme géométrique du XVIIe siècle, où science et philosophie s'unissaient, répondaient à ce besoin.

Aujourd'hui, du moins en Occident, il y a un vide en ce domaine. Le matérialisme dialectique est trop fortement politisé. Les présentations scientifiques soignées par les savants eux-mêmes, ou les bons vulgarisateurs, restent fragmentaires. Elles émerveillent le lecteur, lui font pressentir que toutes les images traditionnelles du monde sont à refaire, mais le laissent plus intrigué que satisfait. Les philosophes, de leur côté, se sont trop détournés des sciences, au moment même où elles devenaient passionnantes. Ils font l'effet d'être plus spécialisés que les chimistes ou les géologues. Leurs subtiles descriptions, renouvelées de Husserl, n'intéressent que les autres philosophes.

La Main-Ressort

Sartre et Teilhard de Chardin ont failli répondre à la « demande ». Mais l'existentialisme est trop loin de la science, à laquelle, trop visiblement, il ne comprend rien. Quant à Teilhard de Chardin, il vient un peu tard, sauf pour le public catholique, auquel il fait accepter l'évolutionnisme avec un décalage d'un siècle.

Quels que soient les défauts du système offert par Stéphane Lupasco (1) c'est déjà un grand mérite que d'essayer de remplir le vide. Son ouvrage embrasse tout : physique, astronomie, biologie, psychologie pathologique, esthétique. Il n'offre pas de considérations sur la société humaine et l'Histoire, mais nous ne doutons pas que, pour peu qu'il s'y intéresse, Stéphane Lupasco y trouvera toutes les confirmations nécessaires de ses conceptions. Il embrasse tout, selon un principe unique : le principe d' « antagonisme », et même selon une logique nouvelle : la « systémologie du contradictoire ». Cette logique diffère à la fois de la logique classique et de la logique hégélienne en ce qu'elle s'applique à l' « énergie » plutôt qu'à l' « idée », et en ce qu'elle n'admet pas le troisième terme, la « synthèse-conciliation », mais seulement l'antagonisme jamais résolu de la thèse et de l'antithèse, de l'action et de la réaction, du potentiel et de l'actuel.

Quel est le phénomène fondamental, le phénomène-clef qui fait tout comprendre ? Je veux comprimer à la main un ressort d'acier. Cette « intention » est d'abord en moi virtuelle, potentielle. Puis, je passe à l'action. A mesure que j'appuie sur le ressort, c'est lui, maintenant, qui contient une énergie virtuelle, potentielle, et cesse d'être un simple morceau d'acier qui « n'est que ce qu'il est ». Or, d'après Stéphane Lupasco, tout système est analogue à ce système « Main-Ressort ». Une énergie unique, qui ne rencontrerait aucune contradiction, aucune contre-énergie, serait indiscernable du néant. Tout système réel est toujours « duel ». Il implique toujours un antagonisme entre deux composantes, dont l'un est d'autant plus virtuel que l'autre est plus actuel. Armé du principe d'antagonisme, vous comprenez tout.

Les anti-univers

C'est ce principe qui est au fond de la célèbre complémentarité onde-particule, au fond de l'opposition électron négatif-électron positif, matière et anti-matière. C'est lui qui explique l'opposition structure-homogénéité. En biologie, tout s'éclaire également, depuis le développement, qui implique antagonisme entre état potentiel et état actuel, jusqu'à la lutte pour la vie. La cybernétique ne fait que décrire, sans le savoir, une « balance » du même genre, avec le schéma de ses *feed back*. En astronomie, on peut, anticipant sur la science, admettre l'existence d'univers « antagonistes du nôtre ». Ici, la vie est précaire et souvent potentielle ; dans ces anti-univers, c'est au contraire la vie qui est presque partout réalisée, la matière inerte étant presque partout virtuelle. Bien plus, comme tout système suppose un système antagoniste contradictoire, il y a donc des systèmes de systèmes à l'infini, des univers à l'infini, ou, plus exactement (à vrai dire, on ne sait trop pourquoi, sinon parce que le mot est plus « beau »), des univers en nombre « transfini ».

En psychologie même, tout s'explique : la connaissance à l'état de savoir, est à l'état potentiel. Une idée est un système « balancé » entre l'extension et la compréhension (si j'énumère les mammifères, je ne pense plus l'idée abstraite de mammifère en général, et inversement). Les signes, les mythes sont de même ambivalents par antagonisme interne. Le rêve est antagoniste de la réalité, la conscience de l'inconscient, la vie de la mort. Par suite, Stéphane Lupasco n'hésite pas à conclure, le néant, la mort, est impossible. Rien ne se perd, tout « se potentialise » : « La contradiction est la sauvegarde, l'éternité », conclut l'auteur dans une formule aussi lapidaire et aussi obscure qu'une formule d'Héraclite.

La conception des trois sortes de matière, ou de matière-énergie, se rattache directement au principe d'antagonisme. 1) Si l'antagonisme forme une balance et reste en équilibre symétrique, on est dans la microphysique ; 2 s'il y a dissymétrie en faveur de l'hétérogène, du non-identique, du structuré, on a la matière vivante ; 3) s'il y a dissymétrie en faveur de l'homogène, de l'identique, on a la matière brute au sens ordinaire. Ici, on a l'impression que l'auteur hésite quelque peu, et adopterait volontiers une quatrième matière, qui serait la « matière psychique ». Mais le nombre trois l'emporte décidément, pour des raisons, espérons-le, qui sont de vraies raisons, et non par prestige mystique. Il y a trois sortes de causalités, trois sortes de finalités, trois sortes de mémoires, trois sortes de cybernétiques, et même, du moins on l'entrevoit, trois sortes de pathologie mentale.

Le « yin » et le « yang »

Evidemment, quand on lui apporte en deux cents petites pages, avec beaucoup de répétitions, toute une logique, tout un système universel, le lecteur ne peut s'attendre à trouver de la dentelle au petit point. La conception des trois matières est très défendable. Malheureusement, les considérants de l'auteur sont très vagues et très flottants. Tantôt les réalités microphysiques sont considérées comme fondamentales — ce qui est correct. Tantôt l'auteur semble l'oublier, et l'existence de la matière brute, classique, lui paraît une énergie propre et non une résultante secondaire. C'est à peu près comme s'il admettait qu'à Paris il y a deux sortes d'êtres : 1) les Parisiens individuels ; 2) les Parisiens en foule. Pour continuer la comparaison, la « matière biologique » de Stéphane Lupasco serait représentée, elle, par : 3) les Parisiens des conseils municipaux.

L'idée fondamentale de « l'antagonisme » représente un très bon schéma pour une systématisation totale. Elle rappelle « la puissance et l'acte » →

(1) Julliard, 204 p., 8,40 NF.

A PROPOS

EN LISANT LE JOURNAL

par FRANÇOISE SAGAN

« TESSA MANSARD est passée en trois jours de 93 kilos à 92. » Cette nouvelle surprendra moins de lecteurs qu'on ne le croit. Tessa Mansard est en effet la nouvelle comparse de la famille Jones dans « Juliette de mon cœur », bande dessinée de « France-soir ». La famille Jones a un succès international : on la lit aussi bien en Angleterre qu'en France, et surtout aux Etats-Unis, d'où elle vient. Depuis huit jours, elle s'occupe de Tessa Mansard, grosse femme sympathique, qui mange comme dix parce qu'elle a peur des hommes. Tous les jours, dans la rue, le métro, l'autobus, les Français se penchent sur la diminution de poids de Tessa Mansard. Eh oui... D'ici quinze jours ou plus, elle sera une jolie femme et convolera avec son soupirant que l'on connaît déjà.

Cette prodigieuse ânerie est moins sans conséquence qu'on ne l'imagine. Il y a des années que la famille Jones règne (même deux minutes par jour) sur le cœur de nos concitoyens. Elle est composée de Papa Jones, bienveillant vieillard un peu distrait, sa fille Juliette, maire de sa petite ville, brune réservée et raisonnable, et la seconde fille Eve, blonde, tête brûlée mais bon cœur. A eux trois, ils s'attaquent aux grands problèmes de l'Américain moyen. Avec leur grand cœur, leur petite tête et leur conformisme à tous crins, ils résolvent les situations les plus freudiennes. Qu'on me laisse résumer les quelques démonstrations les plus récentes des Jones :

Pas trop d'ice-cream

L'étranger. Il est arrivé dans leur petite ville un jeune comte français, qui ne sait visiblement rien faire, sauf conduire des voitures de courses. Eve s'en éprend. Une riche veuve aussi, qui guigne son titre. Après diverses péripéties que je passe, il épouse la riche veuve. Moralité sous-jacente : se méfier des étrangers. Un homme qui ne travaille pas est inmariable par une jeune fille Jones.

La femme au travail. Papa Jones, engagé dans une firme de conserves, essaye de réconcilier le patron et sa secrétaire. Coup de théâtre : ils étaient déjà mariés mais conservaient dans leur vie privée leurs disputes de bureau. Moralité : en rentrant chez soi, enlever sa blouse de travail et ouvrir la télévision.

L'artiste. Un sympathique sculpteur arrive dans la petite ville, etc. Les Jones lui prêtent leur garage généreusement pour qu'il leur fasse une belle statue pour la place publique. Cet artiste inconséquent courtise successivement les deux sœurs et, comme l'avait prédit le policeman ami de la famille, finit par faucher la tirelire de Papa Jones. Malgré tout son talent, il est alors rossé par le policeman. Moralité : méfiez-vous des artistes.

La ligne. Nous y sommes en ce moment. Tessa Mansard a sa chambre tapissée de photos de Clark Gable et Gary Cooper, mais par peur des hommes, mange comme quatre et ainsi échappe à leur désir. La jeune Jones va la remettre dans le droit chemin grâce à un combiné de régime psychiatrique et de régime alimentaire. Moralité (à venir, mais prévisible) : femmes, n'essayez pas d'échapper à votre féminité et ne mangez pas trop d'ice-cream.

TESSA MANSARD.
On connaît le soupirant.

C'est ainsi que les petits problèmes courants de la vie américaine sont résolus tous les jours par ce trio uni, symbole de la vie familiale, de l'ordre établi et du happy-end. Happy-end si l'on veut, car les sœurs Jones restent célibataires, obstinément, malgré les passions qu'elles inspirent. Il est vrai que quitter Papa Jones, excellent cuisinier, et assurer ainsi la ruine de leurs auteurs... on hésiterait à moins !

De plus, elles n'ont pas, sur la question, l'entrain merveilleux d'Angélique (feuilleton). Voilà bientôt quinze ans que cette dernière cherche son mari à travers l'Europe et l'Orient, tout en subissant gaiement les galanteries des truands, des seigneurs et presque de Louis XIV. Elle a été lapidée, fustigée, emprisonnée, s'est fait faire quatre enfants, a subi une fausse couche et a été récemment violée par un régiment entier, ce qui l'a un peu refroidie. De plus, elle croise de temps en temps son mari sans le reconnaître, ce qui agace le lecteur, plus perspicace. Mais enfin, Angélique a une vie plus distrayante que les sœurs Jones. Et la comparaison est tout à son honneur. Elle représente l'aventure et l'aventure bien racontée. Les Jones, le train-train quotidien. Alors, comment expliquer le succès mondial de ces derniers ?

« C'est tellement idiot que ça me fait rire », telle est la réponse que l'on m'a généralement faite, l'œil attendri. Moi, je trouve ça inquiétant. Inquiétante cette tendresse pour la débilité mentale, qu'elle soit cantonnée dans les bandes dessinées ou les réclames pour les dentifrices. Inquiétante, bien plus inquiétante que la passion pour Superman ou Dillinger, en qui cherchent à s'identifier tant de petits garçons ou de grands hommes. Car ils ont beaucoup moins de chances d'y parvenir que les tranquilles lecteurs de « Juliette de mon cœur ». Le conformisme n'est pas inaccessible du tout.

FRANÇOISE SAGAN.

P.S. — Contrairement aux apparences, je ne suis pas une fidèle lectrice de « Juliette de mon cœur ». Ce sont les commentaires de quelques-uns de ses admirateurs qui ont attiré mon attention sur elle.

● Le corps de ballet de Paris est remarquablement doué
Interview de V. BOURMEISTER.
Impressions de A.-M. JULIEN, J. AMIEL, Peter VAN DIJK.

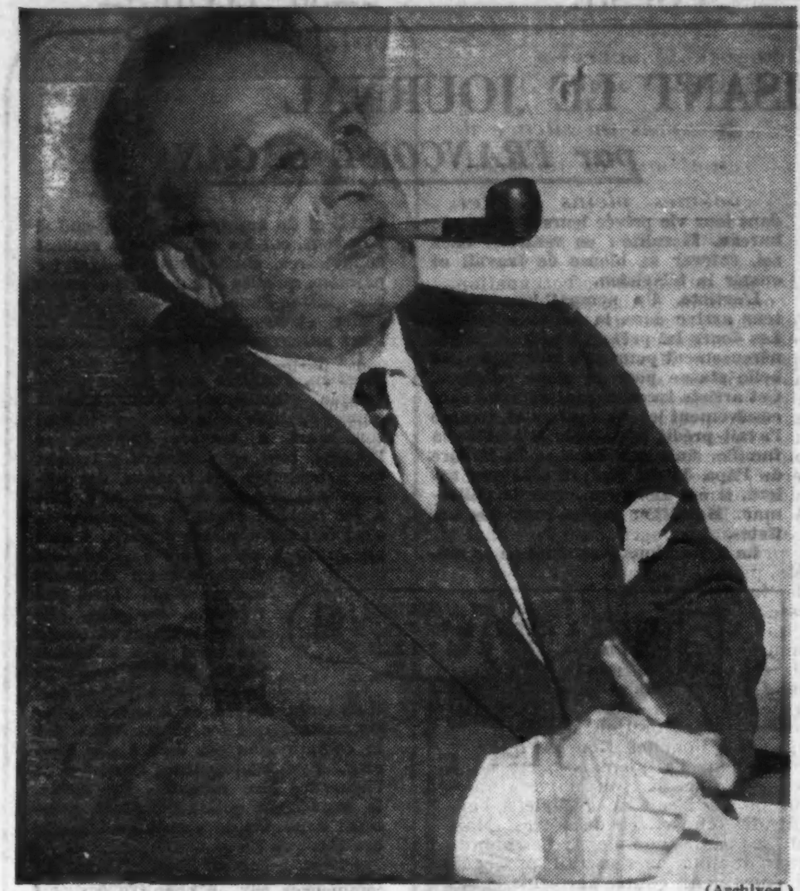
● Tatiana SAMOILOVA, présentée par M. PAGLIERO, Léon ZITRONE, J. ROCHEFORT.

● L'Exposition Léon TOLSTOI, à Paris.

dans
Le numéro 155 (février 1961) de la revue mensuelle illustrée

ÉTUDES SOVIÉTIQUES

Kiosques, Librairies, le numéro : 0,70 NF. Abonnement : 1 an, 7 NF.
au C.D.L.P. : 142, boulevard Diderot, PARIS (12e) - C.C.P. Paris 4629-39
Spécimen gratuit sur demande


(Archives.)

STÉPHANE LUPASCO.
Toutes les choses s'échangent pour du feu.

→

d'Aristote, « l'homogène et l'hétérogène » de Spencer. Elle rappelle le *yin* et le *yang* chinois — du moins quant à son emploi. Comme les Chinois mettent toujours un peu de *yin* dans le *yang* et de *yang* dans le *yin* qui est dans le *yang*, Lupasco met toujours un peu d'acte dans la puissance, et un peu de puissance dans l'acte qui est dans la puissance. Surtout, elle fait penser à Héraclite, à son « conflit père de toutes choses », et à son « Logos » de l'action et de la réaction : « *Ce qui lutte avec soi-même peut s'accorder : mouvements en sens contraire, comme pour l'arc et la lyre.* » L'exemple héraclitéen de l'arc est l'exemple même de la main et du ressort. Lupasco pourrait se réclamer d'Héraclite à meilleur droit que les dialecticiens marxistes, car, dans Héraclite non plus, il n'y a pas de « synthèse conciliante », de troisième terme de l'antagonisme, mais seulement une sorte de conservation, au-delà de tous les antagonismes, de l'énergie-matière. Le feu (ou l'énergie) est substance primordiale : « *Toutes choses s'échangent pour du feu, et le feu pour toutes choses.* »

Mais Stéphane Lupasco donne trop l'impression d'employer son schéma d'une manière automatique, sans regarder de bien près s'il s'applique ou non. Il force trop de portes, et ouvre trop de fausses fenêtres.

Par exemple, la notion d'anti-matière l'inspire — on pouvait s'y attendre. Et pourtant le cas entre-t-il bien dans le schéma ?

Un univers-goulot

J'ai des semelles intérieures faites de liège aggloméré ; un petit morceau se détache et se promène dans mon soulier. Cet événement unique me donne deux désagréments, deux points douloureux, l'un au trou, l'autre au point où se trouve le fragment. Si, par chance, le petit morceau détaché rentre dans son trou, les deux désagréments disparaissent à la fois. C'est à peu près le schéma proposé par Dirac pour expliquer la création et l'annihilation d'une paire de particules (électron positif et électron négatif). Or, ce schéma, on le voit, est fort différent du schéma « Main-Ressort ». Il n'y a rien de plus potentiel dans l'électron positif que dans l'électron négatif. Une fois créés, les deux sont actuels. Et ils sont ensemble à l'état potentiel tant que les hautes énergies du cyclotron ne les ont pas encore créés. Stéphane Lupasco confond perpétuellement ces deux sortes d'antagonismes, que l'on pourrait nommer l'un « vertical », l'autre « horizontal ». Ses « univers antagonistes » sont aussi bien des univers d'anti-matière que des univers où la proportion « puissance-acte » est inversée. Sans parler des univers où la vie prédomine sur la matière brute, et de ceux où l'énergie psychique est triomphante. On voit pourtant mal le rapport.

Dans une utopie de Wells, l'auteur est censé rencontrer, dans une planète-jumelle de la Terre et plus civilisée, son propre double. L'entrevue est assez embarrassée, car le Wells terrien a honte de son retard spirituel sur le Wells de la planète-jumelle. Mais s'il s'était agi d'un autre univers d'anti-matière, d'un univers-goulot de bouteille correspondant « en creux » à notre univers-bouchon, l'entrevue aurait été bien plus qu'embarrassante : les deux Wells se seraient anéantis mutuellement dans une effroyable explosion.

Synthèse-Fiction

De même, en biologie, pour que tout paraisse confirmer la théorie, tout est mis sur le même plan : l'opposition « potentiel-actuel » dans le développement d'un organisme, et la lutte pour la vie entre deux ou plusieurs organismes. Ce n'est pourtant pas la même chose. Au cours d'une régénération, par exemple d'une queue de lézard ou d'une tête de planaire, il peut arriver que se forment un ou plusieurs organes en surnombre, qui sont ensuite résorbés. Cette résorption n'est pourtant pas le résultat d'une lutte et d'une victoire d'un individu sur l'autre. Il faudrait en tout cas regarder les choses de très près. Mais à force de voir tout de haut, on confond tout.

Stéphane Lupasco rattache bizarrement la lutte pour la vie au « principe d'exclusion » de Pauli. Ce principe d'exclusion représente, d'une manière générale — la thèse est classique — la possibilité de structuration, tandis que le principe de Carnot représente la tendance à l'uniformité, à l'effacement des structures et des informations. Là encore, Stéphane Lupasco abuse de ce qui est vrai en gros. Il donne un sérieux coup de pouce pour forcer l'opposition symétrique des deux principes. Il fait une fausse fenêtre, car les deux principes ne sont pas du tout sur le même plan ni valables au même niveau. On peut mélanger de la poussière de charbon et de la farine, des molécules rapides et des molécules lentes, sans « destructurer » pour autant les molécules, et sans toucher aux domaines où règne le principe d'exclusion. Interdire la « ségrégation » en Amérique ou dissoudre les conseils municipaux à Paris, cela n'équivaut pas à désintégrer les Américains ou les Parisiens.

Stéphane Lupasco oublie aussi tous les phénomènes d'accrochage. Un ressort peut être arrêté, dans sa détente, aussi bien par un clou que par un ressort antagoniste. Les « décrocheurs », les catalyseurs, les clés agissant structure sur structure, sont pourtant fort importants en chimie et en biologie. Si toute ma fortune est dans un coffre dont j'ai perdu le mot, cette fortune est momentanément « potentielle », mais pas à la façon d'un ressort bandé. On peut, il est vrai, forcer le coffre-fort, mais on peut aussi simplement retrouver le mot.

N'en doutons pas un seul instant, Stéphane Lupasco pulvériserait toutes ces objections. Il appartient à cette catégorie d'esprits, que l'on pourrait appeler les « esprits-rabots », qui ne rencontrent jamais aucune difficulté et qui nivellent tout.

Son œuvre ne peut intéresser les savants. A plusieurs reprises, l'auteur déplore que les physiciens se mettent dans des embarras gratuits, faute d'employer la « logique de l'antagonisme », qui les sortirait du mauvais pas en un clin d'œil. Cette fois la naïveté et, en même temps, la prétention du philosophe dépassent les bornes. Comme si les physiciens hésitaient beaucoup à réformer les idées et les principes admis — et d'une manière infiniment plus hardie et radicale que celle de Stéphane Lupasco.

Elle ne peut guère intéresser les philosophes — sauf en ceci qu'elle devrait bien les inciter à ne pas laisser sans « réponse » la demande d'une synthèse soigneuse de la philosophie et des sciences. Mais elle peut intéresser un vaste public, qui rêve de comprendre aisément les dernières découvertes et les aspects étranges du nouvel univers de la science. Ce vaste public ne dédaigne pas les ouvrages de Science-Fiction. L'œuvre de Stéphane Lupasco lui apporte — disons une belle Synthèse-Fiction.

RAYMOND RUYER.

ROMANS

« Fausto et Anna » par Carlo Cassola

● *Deux amoureux qui ne pourront jamais s'aimer. Maurice Nadeau présente le beau roman d'un écrivain italien inconnu.*

UN beau, un excellent roman (1). Rien qui tire l'œil du côté de la nouveauté ou de la recherche technique. Pourtant, derrière cette construction simple et parfaite, on sent le maître-artisan qui a longuement médité son propos et qui pourrait justifier la nécessité de chaque détail, sa place et son articulation. Un monde romanesque s'échafaude sous nos yeux, mais nous sommes au centre, et l'auteur qui nous le fait parcourir nous tient en main. Il nous a mené ici et là à sa guise, plongé dans ce bain d'absurdité, d'héroïsme, de sottise et de pitié qui s'appelle la vie, enrichi de quelques expériences nouvelles. On pense aux grands Russes, à Tolstoï.

Carlo Cassola n'est ni Pavese, ni Vittorini ; il vient après eux ; c'est-à-dire qu'il a profité de leurs leçons. Moins Européen qu'eux sans doute et plus Toscan que Pavese n'est Piémontais ou Vittorini Sicilien, mais capable de passer les frontières de sa province pour être entendu ailleurs. Enraciné dans cette région dédaignée des touristes, entre Grosseto et Volterra, pierreuse, déserte et un peu sinistre, il ne la tient pas pour le centre d'un monde folklorique et rabougri. Les mœurs l'intéressent moins que les caractères et les caractères moins que les grandes pulsations qui rythment la vie des hommes. On le jurerait du genre attentif et minutieux si l'on ne sentait derrière l'observation dite psychologique ou réaliste une méditation qui donne à la matière romanesque son mouvement et son envol. Dans cette architecture mobile les pièces jouent librement et l'ensemble est une nef que porterait un flot aux vastes amplitudes.

Elans bornés

« Fausto et Anna » (1) est surtout une histoire d'amour. Mais d'amour manqué, tragiquement et sottement manqué, pour la raison simple que les protagonistes ne sont pas à la hauteur du sentiment qui les jette l'un vers l'autre, qu'ils préfèrent l'affrontement à l'attraction et la banale jouissance de la vie de tous les jours, mesquine, conformiste et toujours décevante, au bonheur qu'ils auraient dû saisir avec audace et qui les porterait au-dessus d'eux-mêmes. Ils ont tous deux des excuses, et même de bonnes excuses, hors celle d'avoir voulu, à un moment ou un autre, forcer le sort. Tant pis pour eux ! Ils n'avaient qu'à se montrer moins lâches.

D'abord, Anna. C'est une provinciale. Elle n'a jamais quitté Volterra que pour le village de San Ginesio où elle aime passer ses vacances. Fraîche, forte et délicate, réaliste et rêveuse, elle lâche la bride à ses sentiments dans la mesure où ils ne heurtent pas les impératifs familiaux, religieux, sociaux de son milieu de petits-bourgeois fascistes. Elle brûle d'aimer, mais dans les limites du « cela se fait, cela ne se fait pas » et avec la crainte du qu'en dira-t-on. Portée vers les hommes, elle se méfie d'eux ; ou parce que trop lisibles dans leurs désirs, ou parce qu'incompréhensibles dans ce qui chez eux voudrait échapper au poids de la vie quotidienne. Le mariage est pour elle une fin, mais une fin un peu regrettable, comme celle de l'été avant la mauvaise saison, celle de la jeunesse dans la liberté de l'indétermination avant le « sérieux » de la vie et ses responsabilités. Sympathique, en définitive, cette Anna sensuelle et pudique, avec ses désirs et ses effarouchements, ses élans et ses retraits, son « bovarysme » qui s'ignore, mais, hélas ! bornée.

Un ver rongeur

Fausto, qui étudie à Rome, aurait plus d'envergure. Toutefois, si l'on ose dire, le ver est à l'intérieur, et un ver rongeur. Ses limitations, à lui, viennent du dedans : peur du naturel, du laisser-aller sentimental, du conformisme qui pousse à faire « comme les autres » alors qu'on se sent différent et qu'on voudrait laisser de son existence quelque trace orgueilleuse sur la terre. Il faut que la femme qu'il aime lui appartienne corps et âme, qu'elle lui donne de constantes preuves de son amour, qu'elle ne vive que

(1) Traduit de l'italien par Philippe Jaccottet, préface de Franco Fortini. Ed. Seuil. 304 p., 12 NF.

(Dondero.)

CARLO CASSOLA.
En Toscane, au XX[e] siècle.

(Charpentier.)

MAX-POL FOUCHET.
Les mille voix du monde naturel.

pour lui. Mais l'aime-t-elle et, lui, l'aime-t-il ? Débats sans fin, coups de tête, ratiocinations, interprétations délirantes : il faut qu'Anna souffre, pour lui et par lui afin qu'il mesure l'étendue de son pouvoir et s'en délecte. Jusqu'au jour où elle n'en peut plus, où elle crie merci et rentre, profondément blessée, dans sa coquille de petite-bourgeoise provinciale. Après ce jeune chien nietzschéen et romantique, elle est prête à se donner et se donne en effet au premier venu : une bonne brute solide sur ses pieds et solide au lit, âge et situation en rapport.

Ce n'était là que les premiers temps, qu'on dit délicieux, de l'amour. Anna fait un enfant. Fausto fait la guerre. Les Américains ont débarqué dans la péninsule. L'honneur, le patriotisme, la détestation d'un régime qui couvrait sa mesquinerie sous la grandiloquence et une terreur à la petite semaine commandent l'aide aux libérateurs, le sursaut de révolte qui contiendra, digue fragile, le mépris. La détermination n'est pas facile, non en raison des dangers encourus, mais des scrupules qu'il faut vaincre. Se faire tuer, passe encore, mais tuer ? Tuer l'ennemi, par ruse et surprise, au moment où il s'y attend le moins. Tuer le traître, l'espion, le faux frère, l'adversaire politique, puis le compatriote égaré qui risque de devenir dangereux. Fausto a des haut-le-cœur. Il rêvait d'un combat chevaleresque, masque déposé et épées tournoyant dans le soleil. La guerre du partisan a moins de panache ; elle est souvent terne et triste comme la nécessité. Et le roman se transforme en chronique de temps plus difficiles que glorieux.

Avec un gros soupir

Bien sûr, Fausto revoit Anna. Il ne l'a jamais oubliée. Elle a toujours pensé à lui, même et surtout dans les bras de son mari. Ils flambent de nouveau. Les circonstances extraordinaires qu'ils vivent, lui comme chef d'un groupe de partisans, auréolé de courage et d'un prestige tout neuf, elle comme réfugiée, éloignée de son mari, vont-elles aider à briser le carcan de mauvaises habitudes, de conventions, d'incompréhension réciproque dans lequel ils se sont emprisonnés ? Va-t-elle enfin se donner ? Va-t-il enfin la prendre ? Les lois du roman traditionnel, comme la satisfaction du lecteur, l'exigeraient. Il faut précisément que cette attente soit déçue pour que l'ouvrage prenne sa vraie dimension. Fausto et Anna ne peuvent être l'un à l'autre que dans l'éternité de leur vie, non pour une étreinte éphémère. S'engager dans cette éternité supposerait une liberté d'âme, un héroïsme, ou une désinvolture sublime, que le retour au calme des événements, l'arrivée du mari, la présence de l'enfant, la reformation du cocon familial, la hantise du « cela ne se fait pas » — et leur propre pusillanimité peinte aux couleurs du sacrifice et du renoncement — leur interdisent. Fausto s'éloigne pour toujours. Anna retourne au lit conjugal, avec un gros soupir.

Double démission

Cette double démission, ce honteux accord dans la lâcheté ne nous révolte pas. On admet, on comprend, on plaint. C'est dire que le talent de l'auteur est grand, net et sans bavures. Il ne s'en tire pas avec un banal : « C'est la vie », alors que la vie pourrait être tout autre, mais pose la question d'une certaine vie, en Toscane, au XX^e siècle, après vingt ans de fascisme et quelques siècles d'emprise cléricale, quand la soumission et la contrainte passent cette barrière fragile que leur oppose le vivant jusqu'à paraître sécrétées par lui. Une résistance de quelques mois, dans les maquis de châtaigniers, ne suffit pas à remettre les choses dans leur ordre naturel et à faire basculer l'événement. Quand les Américains renvoient les partisans dans leurs foyers, avec une tape amicale dans le dos, nous savons que Fausto et Anna ne pourront jamais s'aimer.

MAURICE NADEAU.

POÉSIE

« Demeure le secret » par Max-Pol Fouchet

● *Après un silence de vingt ans, de nouveaux poèmes pleins de ferveur.*

DE celui qui, pendant l'occupation, commanda, d'Alger, au destin de « Fontaine », l'une des plus grandes revues contemporaines, aujourd'hui disparue, de Max-Pol Fouchet, on connaissait un seul recueil : « Les limites de l'amour », paru en 1942. Un silence de presque vingt ans nous vaut « Demeure le secret » (1), titre complexe qui semble dire que, le livre refermé, l'essentiel nous restera dérobé et des hommes et du monde.

A qui lira « Demeure le secret » est offert de partager une expérience : des premiers textes aux derniers, un poète, peu à peu, passe de l'amertume à la ferveur, du désespoir à l'allégresse ; toujours plus soucieux de dire ce qui unit que ce qui divise, un homme surmontant tragédie personnelle et tragédie nationale, chante les louanges du monde.

« Demeure le secret » nous met au clair de cette évolution, qui demanda vingt ans à Fouchet. Non pas que son tempérament l'ait jamais porté à ne s'occuper que de son univers intérieur ou qu'il soit né aveugle à l'endroit des choses et des êtres. Mais tout se passe comme si le monde autour de nous ne s'ouvrait qu'à ceux qui s'obstinent, contre ses vents et ses marées, à le vouloir aimer. Chez Max-Pol Fouchet se rencontrent, dès les premiers poèmes, cette volonté et cet amour. Arbres, fleurs ou constellations, tout ce qui vit, se montre, provoque son intérêt et, tout à l'heure l'objet d'une quête toujours reprise, à présent suscite ses questions anxieuses et son chant. Mais :

« Le monde est à ses rêves
Au plus serré des doigts
C'est le mur qui sans trêve
L'isole à jamais de toi. »

Tous les poèmes qui forment la première partie du recueil dressent le constat d'un échec : l'homme est seul chez les hommes et seul dans le monde. A ces textes s'opposent ceux du dernier tiers du livre quand le poète, pour des raisons que nous tenterons de percer, écrit des chants qui sont des hymnes au monde :

« Ne regarde plus ailleurs
Et te donne à l'existence
Regarde ce qui se passe
Obtiens un instant. »

Mais quelles raisons ? Les poèmes du milieu du recueil, on hésite à les appeler « de circonstance » : des catastrophes (guerre d'Espagne, de France), une tragédie personnelle inspirent Fouchet ; également, l'absolu de l'amour charnel, la révélation de « l'amour fou » d'où vient l'admirable « Femme de nuit et de l'aube » qui, demain, prendra place dans toutes les anthologies. Il semble que ces événements, chacun d'eux et ensemble, ont joué, entre le monde et Fouchet, un rôle de médiation et d'initiation et que, par leur truchement, il a enfin reconnu les mille voix du monde naturel.

L'art de Max-Pol Fouchet est aujourd'hui l'un des plus dépouillés qui soient. Très peu d'adjectifs et, à leur place, le substantif. De là, sans doute, une rigueur et comme un besoin de succinct qui souvent rappellent les poèmes de René Char. Le miracle est que cette poésie, qui tant sacrifie à l'ellipse et aux raccourcis, ne cèle rien des passions d'un tempérament lyrique et puise à des réservoirs d'images qui, après le surréalisme, semblaient épuisés à jamais.

YVES BERGER.

(1) Ed. Mercure de France, 140 p., 7,50 NF.

—50 LIVRES— POUR MOSCOU

NOUS étions bien abusés. Nous pensions vous tenir au courant, cahin-caha, de ce qui se publie. Mais on vient de proclamer la liste des cinquante meilleurs livres de l'année 1960, ceux qui honorent l'édition française, ceux que l'on montrera glorieusement à M. Krouchtchev au pavillon culturel de la prochaine Exposition française à Moscou, et nous allons devoir combler bien des lacunes.

Faisons notre autocritique : nous avons perdu notre temps à vous parler des Sartre et des Saint-John Perse, des poètes, romanciers, philosophes et autres diseurs de rien, alors que nous pouvions vous entretenir des « Contes d'Agathe » de M. Maurel ou du « Chemin du calcul » de R.-S. Brandicourt. Espérons que M. K. ne verra pas une allusion désobligeante dans le fait que le premier livre de la liste c'est « La Chine et son ombre » de Tibor Mende, et craignons qu'il ne se détourne un peu vite d' « Itinéraire des contagions : épidémies et idéologies » d'André Siegfried. Mais comme on a bien fait de retenir, entre « L'Hominisation du crâne » de Delatte et Fenart, et « Le premier manuscrit chirurgical turc » de Charaf-Ed-Din, ce joyau de l'esprit scientifique français qu'est le « Schéma 1961 » de M. Francesco Waldner : c'est un livre d'astrologie au niveau de ce que l'on trouve dans la presse du cœur, mais qui a le courage de commencer par un chapitre écrit « sous le signe du spoutnik » : 1961, année Lune.

Et comme on a mieux fait encore d'écarter presque tout ce qui est littérature vivante, et de garder « Peignez, laquez, vernissez vous-même ». Est-ce qu'un tel livre ne tient pas lieu de tout ? Ce souci de l'objet, de l'objet d'abord, c'est l'idéal du nouveau roman auquel Robbe-Grillet et Butor ne parviennent pas toujours, et en même temps c'est le bréviaire de Jean Cocteau dans ses chapelles, la vie de Buffet par Annabel et la vie d'Annabel par Buffet, le prochain volume des chroniques maritales des Jouhandeau qui viennent de déménager, et le manuel de tous les écrivains, de Michel de Saint-Pierre à Montherlant, qui ont le souci bien entendu de leur propre gloire : sans compter que cela remplace tous les discours dominicaux de tous les ministres et que cela tient lieu de programme à bien des gouvernements. Avec « Peignez, laquez, vernissez vous-même » (Editions Eyrolles), M. Krouchtchev aura en main la somme de la sagesse occidentale.

Et je sais bien que ces « cinquante meilleurs livres de l'année » ont été choisis d'abord en fonction de leur présentation matérielle. Mais sinon pour M. K., du moins pour un étudiant russe qui passerait par là, on voudrait ajouter à la liste, même broché, boiteux et mal fichu, un volume pauvre — mais riche.

ROBERT KANTERS.

RÉCITS

La guerre d'Algérie

● *Face au F.L.N. ou avec lui : deux ouvrages analysés par Jules Roy.*

LE propre de la guerre d'Algérie, c'est que les morales les plus exigeantes s'y opposent avec la même violence et qu'entre deux camps acharnés à se détruire une immense multitude d'innocents rejetés d'un bord à l'autre essaie de survivre. Si, en un certain sens, tout peut s'y justifier au nom de principes aussi impérieux que le salut temporel de la patrie ou la rigueur de la justice, c'est que la cause n'est pas claire et qu'il y a en elle quelque chose de pourri qui gagne peu →

SURRÉALISME
FANTASTIQUE
CINÉMA
HUMOUR
catalogue franco sur demande
LE TERRAIN VAGUE
23-25, rue du Cherche-Midi - Paris 6^e

ALEXANDRA
DAVID-NEEL
immortalité et réincarnation
CHINE - THIBET - INDE
le problème de la survie
Plon

à peu le pays tout entier, l'âme de chaque habitant et de chaque combattant.

Nous le savons, et il est salutaire d'en lire une fois de plus la preuve chez un homme qui n'a pas cherché le drame, mais vers qui le drame est allé. Loin de le fuir, M. Pierre Boudot l'a affronté pour témoigner à son tour par un livre, « L'Algérie mal enchaînée » (1).

Aflou, Sud-Oranais

Sursitaire diplômé de philosophie, l'auteur part à 27 ans pour le service militaire, échoue à l'examen d'élève-officier de réserve et, quelques mois plus tard, débarque en Algérie comme maréchal des logis du train des équipages. Il est envoyé à Aflou et affecté à la section d'engins qui, avec ses canons et ses véhicules, a pour mission d'ouvrir des routes et de protéger des convois ou des postes de commandement. « *Quelques cabanes en bois, quelques maisons en dur, quelques baraques en tôle, des barbelés, des murs très bas, des sentinelles, des mortiers en batterie, des blindés* », tel est le cadre. Des chars gardent le passage des gorges. Tous les poteaux télégraphiques sont sciés. Glacé l'hiver, brûlant l'été, le vent souffle. Des touffes d'alfa ondulent au pied des pitons. Des bergers gardent de maigres troupeaux. Nous sommes dans le Sud-Oranais, de l'autre côté des hauts plateaux, en bordure de l'Atlas saharien et d'un massif au nom romantique, le Djebel Amour, presque sur le parallèle de Laghouat, à 300 kilomètres de la côte méditerranéenne.

Quand le soir jette sur la montagne ses écharpes de nuages rouges, un autre univers chavire sur les tentes de laine accrochées sur les pentes et dans les vallées. Les chiens aboient furieusement, les fellagha harcèlent les postes, des sentinelles tirent sur des étoiles qui se reflètent dans des mares, des feux s'allument de place en place dans la nuit, des sous-officiers ivres rentrent se coucher en titubant, des garnisons appellent au secours et des blindés font résonner les ténèbres. Au petit matin, on relève des musulmans égorgés par le F.L.N. et des ânes tués par les mortiers. La vie continue dans le village dont, avec l'église et la mosquée entourées de barbelés, la prison est le plus beau monument.

Qu'est-ce qu'un soldat ?

Serait-il mal tombé, ce maréchal des logis ? Son diplôme de philosophie ne l'a pas aidé à se faire adopter par ses camarades et ses officiers le considèrent peut-être déjà comme un intellectuel perverti parce qu'il lit James Joyce. Pourtant, c'est un garçon éperdu du désir de comprendre et qui cherche toutes les raisons d'épouser une grande cause. Le maréchal des logis Boudot me fait songer au 2e classe ex-colonel Lawrence essayant désespérément, pour d'autres raisons, de se fondre dans une armée qui le repousse. Eût-il réagi autrement si la fortune des armes l'avait jeté dans un régiment de choc, avec une camaraderie plus chaude ? Des militaires de qualité moyenne qui mènent leur guerre subversive à la petite semaine ne savent pas absorber ce civil épris de mâles vertus et bouillonnant d'idées. Aussi l'ancien élève des Sciences Po en vient-il à se poser des questions redoutables : « *Où est la morale de cette guerre ? Qu'est-ce qu'un soldat ?* » auxquelles personne ne répond pour lui. Déchiré par deux mouvements contraires, comme les habitants du village entre les consignes du F.L.N. et la présence des troupes françaises, il se sent désemparé. A son tour, il éprouve un jour la tentation de se saouler, tant il est las. Déjà il sait que le choix va se limiter pour lui entre deux injustices : « *L'un des plus grands malheurs d'ici, c'est que, malgré la grande bonne volonté de la plupart des officiers et de leurs troupes, nous créons en opérations chez les innocents une conscience coupable. La logique humaine et l'équilibre exigent l'harmonie de l'acte et de la conscience. C'est pourquoi, vraisemblablement, nous recrutons nous-mêmes beaucoup de fellagha.* » Devant ce qu'il voit ou ce qui lui est rapporté par des témoins, il chancelle et ne sait de quel côté tomber. « *J'ai profondément honte. Tout le monde est complice. Moi aussi. La France aussi. Je commence à comprendre ce qu'est la responsabilité collective. La plupart de mes compagnons ne discutent déjà plus de l'arbitraire mais du mode d'arbitraire...* » Ou bien : « *J'ai grande pitié de ces gens et je le dis. « Hein ? » me dit-on. « Oui, au début, j'étais comme toi.* » *C'est une phrase cent fois entendue. Je préfère pleurer tous les jours de ma vie plutôt que de devenir indifférent à la peine de ces hommes.* »

Partagé entre la nécessité de savoir et la nécessité de s'accommoder de ce qu'il sait, il finit par adopter une position logique : « *Refuser la torture pour le fellagha, c'est accepter la torture pour l'homme que ce fellagha tue. Pas plus qu'un autre, celui-ci n'a le droit de tuer par idéal. Une guerre est une solution de facilité. Convaincre est autrement difficile. Le vrai problème, c'est de trouver les causes qui poussent le fellagha à tuer et de lutter contre elles, quel qu'en soit le prix.* » Puisque la torture est dans l'éthique de cette guerre, c'est contre cette guerre qu'il faut lutter. Et, en effet, d'actes de terrorisme en répressions, cette guerre ne conduit qu'à un enchaînement effroyable de ruines et de désespoir. « *Diné à la 3e compagnie qui est encore sous le coup de son combat à Laghouat. Celui-ci terminé, pour venger les morts français, la compagnie a reçu l'ordre de détruire, sur dix kilomètres, au nord-est d'El Hiran, tout ce qui était en vie, tout ce qui était construit. De magnifiques champs de blé furent brûlés, des dizaines de chevaux abattus, tandis que les légionnaires rasaient les maisons. Le soir venu, en descendant de nouveau vers le sud, les hommes ont vu les femmes et les enfants en pleurs à côté du village détruit.* »

Le chevalier et le cheval

Oui, à travers tout cela, « *qu'est-ce qu'un soldat ?* » se serait aussi demandé Ernst Jünger. Vers quelle lumière intérieure eût-il tourné son visage sec de commandeur teutonique ? Avec quelles pinces d'entomologiste aurait-il fouillé dans les méthodes de la guerre subversive, ou quel chant funèbre aurait-il entonné pour célébrer les obsèques d'une certaine grandeur militaire ? Jacques Lemarchand le faisait remarquer récemment : « *Dès lors qu'une chevalerie prend conscience d'un problème, il ne peut plus y avoir de chevalerie : il n'y a plus que des chevaliers, des individus, et à qui leur cheval ne sert plus à grand-chose...* » Quand le maréchal des logis Boudot, tenant lieu d'officier d'action psychologique, use d'un cheval pour aller sans armes de village en village visiter ses écoles et ses bergers, il s'aperçoit vite que sa monture participe, la nuit, à de mystérieuses expéditions qui défont sans doute le travail des journées, cette patiente toile tissée avec amour par lui et quelques autres... « *Ce que j'ai écrit*, note M. Pierre Boudot le 24 février 1960, *certains officiers auraient pu l'écrire. Ils eussent été plus durs que moi. Par obéissance, ils taisent leur amertume. Tant de guerres ont rendu fragile cette armée qui ne sait peut-être pas encore voir ses victoires...* » L'avons-nous aimée et l'aimons-nous encore, cette armée qui s'est crue abandonnée au moment où elle aidait un peuple de bâtards à recevoir la dignité des enfants légitimes, et, à travers tous les malheurs, les malentendus et les haines effacés, lui montrait enfin le chemin des libertés humaines !

Ce beau livre pathétique, écrit, semble-t-il, pour répondre à l'une des propres questions de l'auteur devant les signes de la terreur : « *Existe-t-il encore des cathédrales ?* », annonce le récit que cette guerre inspirera un jour à un nouveau T.E. Lawrence qui saura délivrer à la fois son cœur et le nôtre.

« *Je n'approuve pas, mais, sachant ce que je sais, j'excuse.* » Ces mots, tirés de la fameuse déposition de M. Paul Teitgen au procès Jeanson, viennent à l'esprit quand on referme le roman de M. Claude Faux, « Le Réseau » (2), qui traite un autre aspect de la guerre d'Algérie, celui du problème politique de l'aide concrète au F.L.N. en métropole. Une autre déclaration dont on ne manque pas de se souvenir est celle de M. Jean-Paul Sartre : « *Si Jeanson m'avait demandé de porter des valises ou d'héberger des militants algériens et que j'aie pu le faire sans risque pour eux, je l'aurais fait sans hésitation.* »

Tel est le sujet du livre de M. Claude Faux, rédigé sous la forme d'une lettre qu'une jeune femme, assistante d'un service de cancérologie, écrit à un écrivain de qui elle a, un temps, partagé la vie. Le drame intervient pour achever la séparation du couple. On sait déjà que le style aura la netteté et la sécheresse d'un diagnostic.

L'esprit et le sang

Comment eût agi l'ex-officier d'action psychologique Boudot si, de retour en France, un Algérien était venu frapper à sa porte ? Aurait-il refusé de lui ouvrir ? L'aurait-il dénoncé ? Certainement pas. Et que ferais-je moi-même si un activiste algérois, contre-terroriste de surcroît, poursuivi par la police, venait me demander asile ? La question ne se pose pas davantage. L'héroïne de M. Claude Faux s'engage pour détruire l'équivoque de sa vie : un amour qui se traîne, une opinion publique lâche, des amis et elle-même « *tour à tour impuissants, exhibitionnistes, ou alors masochistes délirants* ». Le cas est exposé avec une précision philosophique qui dissipe toutes les ombres mais nous laisse sur notre faim et notre soif. Au sortir du témoignage chaleureux, angoissé et déchirant de M. Pierre Boudot, « Le Réseau » semble très abstrait. Je ne sais pas si, ayant à plaider sa cause devant un tribunal ou des jurés, M. Claude Faux, qui est avocat de profession, l'eût gagnée.

Les valises dont il est question ici ne contiennent que de l'argent, mais on peut tout obtenir avec de l'argent, même des armes qui tueront vos frères. Construisant page après page son édifice de responsabilités entre deux morales opposées tout engluées de passions et d'influences, l'héroïne de M. Claude Faux en démêle son raisonnement pour aboutir à une conclusion logique. M. Sartre nous aurait secoués, entraînés, bousculés, convaincus par les arguments d'un boxeur s'attaquant à la tête et au cœur.

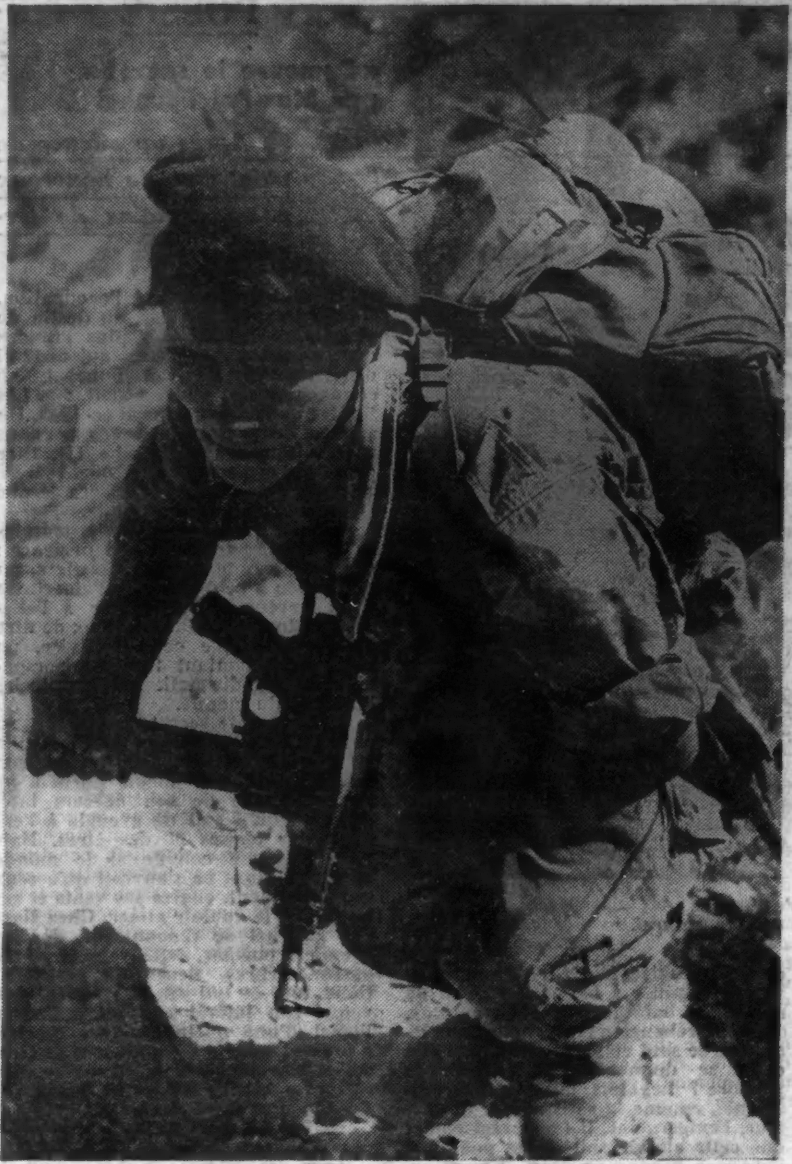
Ces deux livres, en tout cas, n'ensevelissent pas l'espoir puisqu'ils témoignent en faveur des hommes qui, de chaque côté des barbelés, ont su prouver aux autres que la vie en commun était possible. « *Il suffira*, écrit l'héroïne de M. Claude Faux, *de deux générations. Une pour remporter la victoire. L'autre pour oublier qu'il y a eu autrefois une victoire à remporter.* » Et M. Pierre Boudot : « *C'est l'esprit et non le sang qui fait la grandeur des hommes.* »

Le cancer aussi sera vaincu.

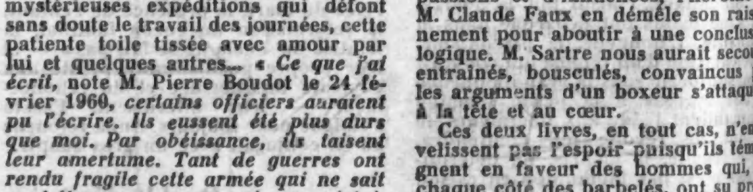
JULES ROY.

(1) Gallimard, 296 p., 9,50 NF.

(2) Julliard, 292 p., 10,80 NF.

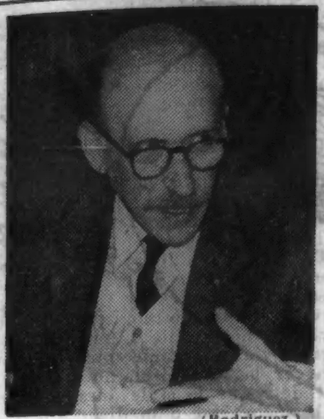

(Archives.)

EN OPÉRATION DANS LE DJEBEL.
Pas plus qu'un autre.


(Archives.)

PARACHUTISTES ET PRISONNIERS ALGÉRIENS.
« *Il suffira de deux générations.* »

STEINBERG DANS LE LABYRINTHE



(Rodriguez.)

SAÜL STEINBERG.

Le dernier recueil des dessins de Steinberg vient d'être publié aux Etats-Unis sous le titre : « Le Labyrinthe » (« The Labyrinth », Harper bros, New York). Il s'agit d'une sélection des œuvres les plus récentes de celui qui est considéré dans le monde entier comme le grand maître du dessin.

Chaque fois que Steinberg confie à « L'Express » (1) une série de dessins pour publication, il nous demande instamment de ne pas les légender et de ne les accompagner d'aucun texte explicatif. Il estime en effet que s'il ne parvient pas à communiquer directement avec les lecteurs par ses dessins aucune explication n'y suppléera.

Pour « Le Labyrinthe », cependant, Steinberg a fait une exception. La difficulté des recherches graphiques dans lesquelles il est actuellement engagé lui paraît justifier quelques mots d'introduction. C'est un critique d'art américain, familier de ses dessins — et de ses desseins — Harold Rosenberg, qui explique donc ici pour la première fois le sens et la valeur du travail de Steinberg.

(1) CF. Nos 377-379-380.

STEINBERG ET SON MASQUE.

LE trait de Steinberg est celui d'un maître de la plume et d'un grand artiste. Il est aussi une « ligne » — je veux dire une écriture. La plume de ce maître du monologue produit des images qui sont aussi des mots (comme quand on parle des drôles « d'oiseaux » rencontrés à un cocktail) ; ou — plutôt — il s'agit de visualisation de choses dites, comme dans ces dessins du « Labyrinthe » où des fleurs, des rangées de perles, des décorations héraldiques sortent de la bouche des personnages.

En raison à la fois de son immense talent et de la complexité intellectuelle de son message, je considère Steinberg comme un écrivain, bien qu'il soit le seul de son espèce. Il a mis au point un système d'échange entre le verbal et le visuel qui rend possible toutes sortes de révélations. Il y a, par exemple, ce triangle posé par une pointe sur le plateau d'une balance et que n'arrive pas à équilibrer, sur l'autre plateau, un vieux point d'interrogation rapiécé et décrépit (*voir p. 32 en haut*) Axiome : un énoncé mathématique clair a plus de poids qu'une vieille question ressassée.

Pour construire son labyrinthe, il suffit à Steinberg de tracer une ligne d'un point A à un point B en prenant pour règle que la vérité est le plus long chemin entre deux points : le résultat est un énorme gribouillis au milieu duquel les deux points apparaissent comme les yeux du Minotaure.

Comme si les relations entre les mots et les objets n'étaient pas assez compliquées, Steinberg intercale entre eux les illusions du papier à dessin. « *Peut-être n'existe-t-il aucun autre artiste vivant*, écrit Gombrich dans « Art et Illusion », *qui connaisse mieux la philosophie de la représentation.* » Une ligne droite qui se prolonge à travers six pages ne cesse de changer de fonction, successivement bord de table, voie de chemin de fer, corde à linge, pour se terminer en une floriture abstraite (*voir p. 33 en haut*), Steinberg est le Houdin des significations : le trait par lequel il construit le labyrinthe où il se perd est aussi le fil grâce auquel il s'en échappe.

Une montagne de charabia

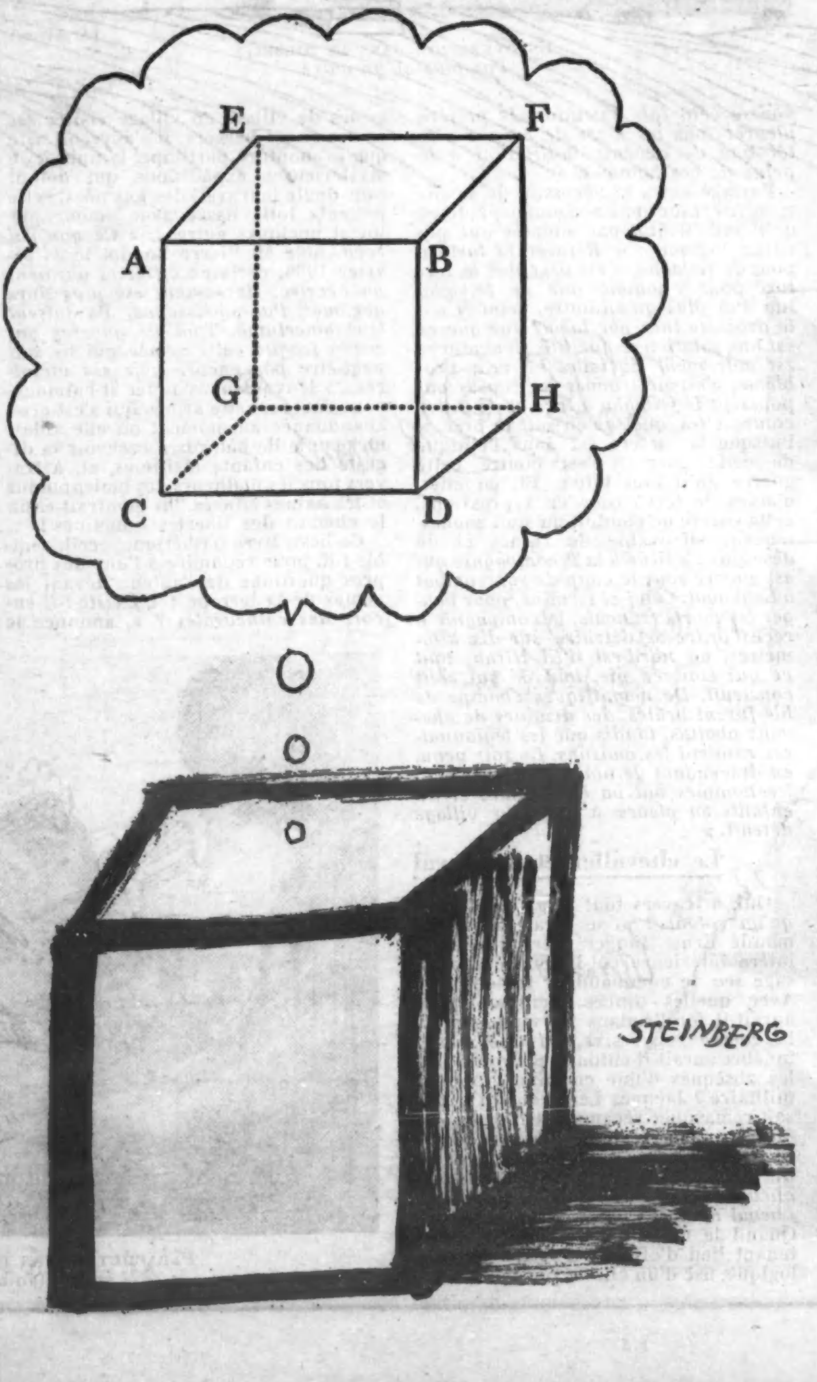
Logicien des stéréotypes et des clichés sociaux, Steinberg donne vie aux drames des entités abstraites, qu'il déguise en personnes, en animaux, en paysages. Toutes ses formules, dont le comique provient surtout d'une concision magique, ont de profondes références contemporaines. Une série de dessins nous montre une ligne sinueuse qui pénètre dans — ou est avalée par (est-ce la même chose ?) — un cube (*voir p. 32 en bas à gauche*) et ressort de l'autre côté organisée en un dessin géométrique : boutade sur le cubisme mais aussi rappel des cadres rigides imposés à nos idées (à nos « lignes » de conduite).

La dialectique de Steinberg fait aussi une place, cependant, au fait que nous recherchons ces cadres. Sur cette page, un cube grossièrement dessiné rêve d'un cube tracé à la règle et aux coins numérotés (*voir ci-contre*). Vient ensuite le dessin d'un peintre dont le trait quitte la toile pour envahir toute la pièce.

Dans l'univers de Steinberg, les mots ont une matérialité de choses. « Le Labyrinthe » représente l'analyse la plus poussée que cet artiste ait faite, à ce jour, des éléments de sa réflexion. Variation sur les « ballons » qui enferment les dialogues des personnages de bandes dessinées, la série de visualisations du langage mentionnée plus haut nous montre des personnages sans consistance « prononçant » d'énormes constructions, des grilles compactes, des plans architecturaux ; un chien aboie un zigzag (*voir p. 33 dessins du centre*) ; sur la montagne de charabia qu'il est en train de débiter, gesticule un orateur qui n'est qu'un gribouillis.

En contrepoint de ce thème de la matérialité du discours, il y a celui des mots qui se comportent comme des « personnages », SICK (malade) étant affalé sur un lit, HELP (au secours) tombant d'une falaise (*voir p. 33 en bas à droite*) et TANTRUM (accès de colère) explosant comme les pétards d'un feu d'artifice.

Merveilleux jongleur, Steinberg ne se contente jamais de distraire, et c'est la raison, je crois, pour laquelle sa veine ne s'épuise pas. Son langage à double sens d'illusionniste constitue, au sens le plus complet, un bilan autobiographique, les notations d'une recherche prolongée sur la personnalité de l'artiste au sein d'un univers parfois menaçant et toujours étrange. Et Steinberg révèle que la méditation sur soi ne peut se limiter à une évocation et à une analyse du passé, et qu'elle implique au contraire un jeu avec des mécanismes de l'imagination qui ne sont pas sans rappeler ceux que déclenchent les désordres mentaux.



De tous ces jouets dangereux, indispensables à l'investigation poétique, le plus important est l'instrument de la projection, le masque, ancien accessoire de la comédie et de la tragédie, symbole du dédoublement de la personnalité. Sur la jaquette du « Labyrinthe », on trouve un profil de l'auteur représenté comme un Bon Citoyen dont la tête est une cage : de l'intérieur, un lapin blanc risque un œil inquiet à travers les orbites. Au revers de la jaquette, nous voyons une photographie en pied de Steinberg portant un masque de Steinberg dessiné sur un sac en papier. Derrière le bon citoyen, le lapin et le sac en papier, il y a le Steinberg inconnu qui observe les autres et qui est, en collaboration avec eux, l'auteur de ce livre.

L'anti-Steinberg

Steinberg figure, déguisé, dans la plupart de ses dessins ; il est présent dans tous, si l'on considère que ce qu'il dessine, c'est toujours Steinberg (à l'exception de quelques beaux dessins peints à la gouache, faits pour le plaisir et par un désir pervers de tromper le public). Autrefois, en plus du personnage du « petit homme » dans les cocktails et les galeries d'art, Steinberg était généralement un chat. Dernièrement, il est devenu poisson. Chat, il avait entrepris de se domestiquer (l'un de ses précédents albums s'appelait « Le Passeport »). Poisson, il essaie de se pêcher (nouvelle signification de la « ligne »). La légende de l'un de ses dessins pourrait être : le poisson est un sphinx pour le chat.

Steinberg vit dans un monde de Steinbergs (par exemple, le dessin du « Steinberg de Troie » dans lequel s'engouffrent une multitude de petits hommes), de quasi-Steinbergs (comme l'auteur de cette note, en vertu de la formule : Stein = Rose = berg) ou d'anti-Steinberg (scènes de Floride, de Russie, du Far-West). L'anti-Steinberg est le masque de l'inconnu, de l'étrange, en particulier de la foule et de l'approbation publique. Une reine-harpie est résolue à déposer des lauriers sur le front d'un petit homme qui s'enfuit (*voir pp. 32-33 en bas au centre*). La série de monuments à la gloire des grands hommes se termine par celui du héros, le pied posé sur sa propre tête.

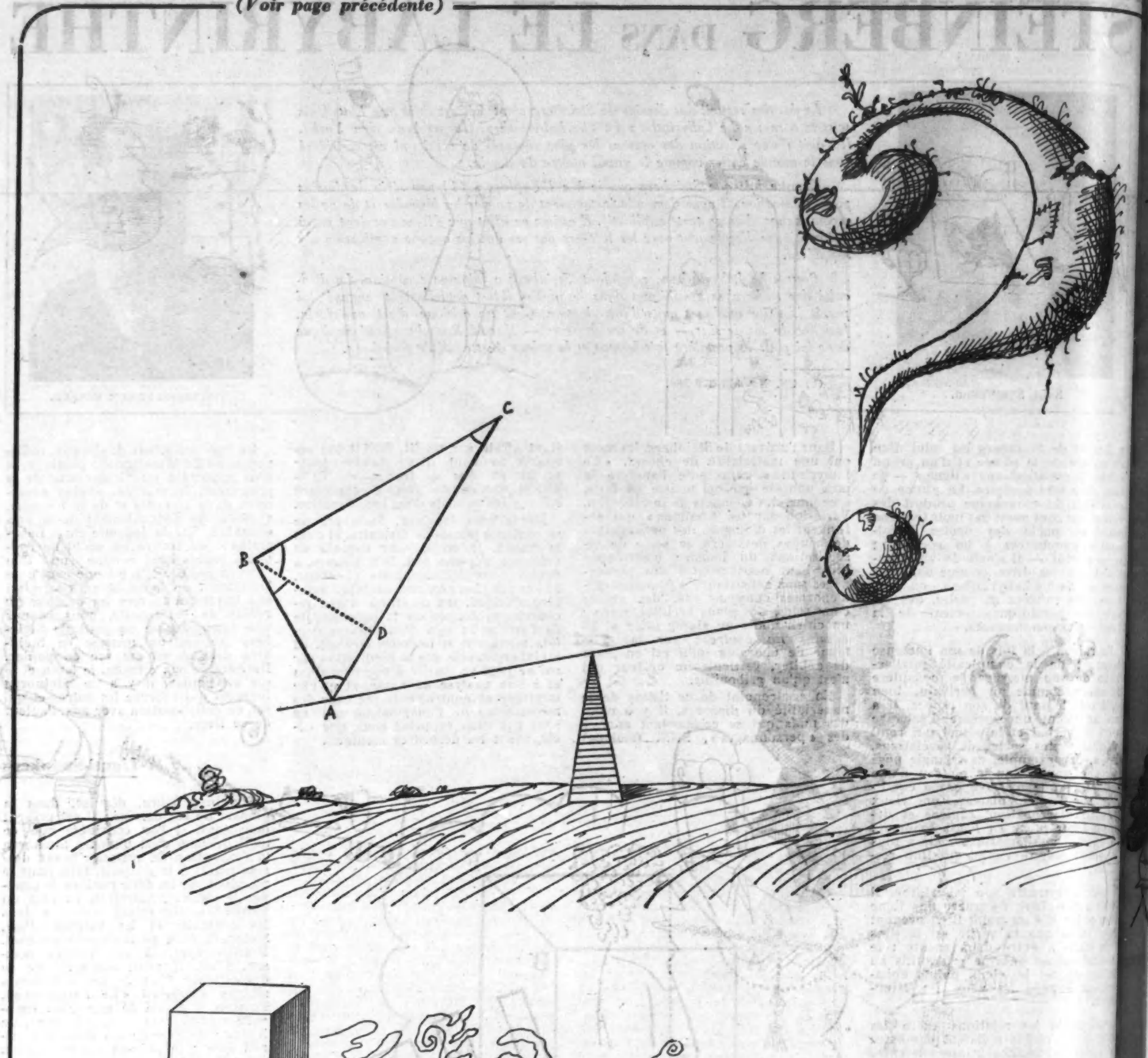
Ses dessins étant des « mots » dont la signification — comme dans les « correspondances » de Baudelaire — vole de sens en sens, d'idée en matérialité, des légendes seraient superflues et Steinberg n'en met jamais. Ses images gardent leur silence, et c'est ce qui les rend pathétiques, même lorsque la plaisanterie est le plus énorme. Je me demande, pourtant, combien des signaux et des énigmes de Steinberg réussissent à passer au travers des colonnes de publicité hurlante au milieu desquelles beaucoup d'entre eux ont fait leur première apparition. C'est pourquoi il faut se réjouir de pouvoir les suivre aujourd'hui dans « Le Labyrinthe ».

HAROLD ROSENBERG.

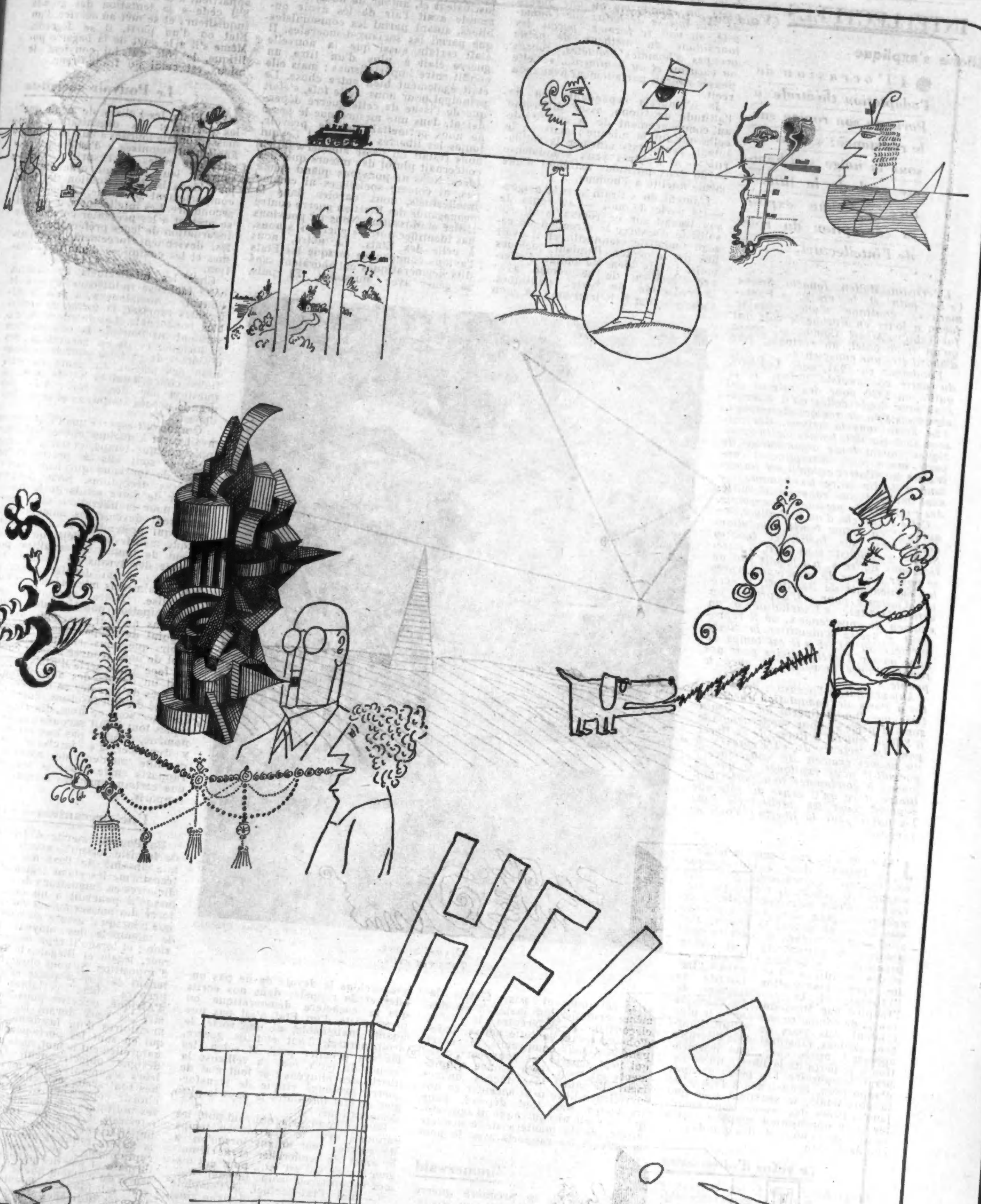
(Copyright Harold Rosenberg and Book find Club.)

(*Voir pages suivantes.*)

(Voir page précédente)



Steinberg dans le Labyrinthe



(Extrait de « The Labyrinth » by Saül Steinberg © 1960 Harper bros.)

INTELLECTUELS

Silone s'explique

● *A l'occasion de l'adaptation théâtrale à Paris de son roman sur la résistance: « Le grain sous la neige », l'homme seul de la littérature italienne expose sa conception du rôle de l'intellectuel.*

L'écrivain italien Ignazio Silone (« Le pain et le vin », « Fontamara ») continue d'une certaine façon à jouer en Europe le rôle qui fut celui d'Albert Camus : il pense qu'un intellectuel, un écrivain, doit d'abord être une conscience.

Fondateur en 1921, avec Togliatti, du parti communiste italien, il le quitta en 1930 pour des raisons qui sont sans doute celles qu'il a exposées dans l'un de ses grands romans, « Le grain sous la neige ». Ces raisons sont simples, frustes, antidogmatiques : avant toute organisation de parti, avant toute discipline et contrainte totalitaire, ce qu'il est important d'établir entre les hommes, ce sont d'abord des rapports d'amitié, des rapports de personne à personne.

Cette recherche d'un individualisme qui soit en même temps révolutionnaire n'est pas facile, et Ignazio Silone, « socialiste sans parti et chrétien sans Eglise », n'a jamais fini de se poser des cas de conscience. Après les événements de Budapest, il écrivit d'ailleurs pour « L'Express » un article intitulé « L'invitation à un examen de conscience », où il reprochait à Sartre d'identifier la classe ouvrière au P.C. : « Il est temps de nous passer d'intermédiaire pour nos rapports avec la vérité et avec le peuple. »

Aujourd'hui, à l'occasion de la sortie à Paris de l'adaptation théâtrale tirée par Daniel Guérin du « Grain sous la neige », nous avons demandé à Silone, qui vit à Rome, de se livrer pour les lecteurs de « L'Express » à un nouvel examen de conscience : pouvait-il nous expliquer ce qui l'a amené à condamner tout parti totalitaire et ce qu'il pense du rôle que peuvent jouer les intellectuels dans les luttes pour la liberté ? Voici sa réponse :

J'AI écrit « Le grain sous la neige » en 1940-41, donc à une époque où l'avenir apparaissait plus que sombre : terrifiant. Il n'était pas nécessaire d'être ultra-pessimiste, à ce moment-là, pour vivre dans la crainte que Hitler ne gagnât la guerre. J'ai situé mon récit dans un univers imaginaire, en partant de mon roman précédent — « Le pain et le vin » — et des conditions où se trouvait l'Italie après l'occupation fasciste de l'Ethiopie et la proclamation de l'Empire par Mussolini. Le fascisme venait de connaître son succès le plus éclatant. Aux yeux de maints bourgeois italiens, l'institution de l'Empire apportait, après coup, une justification à la perte de la liberté qu'on espérait temporaire. Les petits groupes d'opposition, condamnés à l'illégalité la plus totale, se sentaient plus que jamais isolés des masses, sans compter la démoralisation supplémentaire causée par la nouvelle des grands procès de Moscou.

Le refus d'obéissance

Le problème que je posais dans le roman — reflet d'une expérience déjà vécue à cette époque par l'Italie et préfiguration de ce qui allait suivre en Europe — était le suivant : lorsque s'établit un pouvoir absolu, qui paralyse ou sclérose les forces d'opposition, que la masse, déçue dans ses espoirs précédents, sombre dans la passivité, et que les individus sont pris dans le sentiment apparent « qu'il n'y a rien à faire », il reste toujours à l'homme libre la ressource du refus d'obéissance, sans aucun égard quant aux risques et au manque d'efficacité.

Un détail peut paraître curieux : l'édition italienne de ce roman, imprimé au Tessin, mais spécialement destiné à circuler sous le manteau en Italie, portait en épigraphe une phrase de Jean Giono, que je ne peux malheureusement citer que retraduite de l'italien : *« Sitôt qu'une peste, un cataclysme ou une guerre de cent ans se déchaîne sur l'humanité, on voit se former, parmi les tourbillons du malheur, de petits groupes d'hommes honnêtes, sourds au vacarme et au boniment... »* Cette pensée cadrait parfaitement avec mon récit.

Je n'ignorais cependant rien de l'attitude de Giono, assez différente au commencement de la guerre de celle qui fut la mienne ; mais en le citant, j'entendais affirmer la solidarité — à d'autres yeux scandaleuse — de deux positions extrêmes d'une même fidélité à l'homme.

L'auteur du « Grain sous la neige » — je parle de moi — au cours de son travail sur ce roman, avait été sollicité d'assurer la direction du réseau socialiste clandestin et il avait fini par accepter. Pendant quelques mois, j'avais bien été obligé d'alterner l'écriture de ce roman avec la rédaction de textes politiques. Contradiction ? Eclectisme ? A mon avis, certainement pas. C'était le même principe qui inspirait en des circonstances différentes le refus d'obéissance et la lutte active, indépendante, sans compromis. Si l'écart qui peut séparer les deux comportements est vaste, cela prouve simplement l'étendue des tâches qu'une conscience libre peut accepter en notre temps. Mais tout dépend, pour qu'il n'y ait ni équivoque ni opportunisme, de la manière de concevoir la lutte et les rapports avec le pouvoir.

IGNAZIO SILONE.
Tous ces exils.
(Italy's News Photos.)

Zimmerwald

Au cours de la première guerre mondiale, mon adhésion au socialisme, comme celle d'un grand nombre de jeunes Italiens de ma génération, était une réponse au manifeste anti-impérialiste de la rencontre internationale de Zimmerwald. (Toute guerre était une guerre de classe ; et, à l'époque de l'impérialisme, toute guerre était impérialiste ; notre devoir pourtant était de transformer la guerre impérialiste en guerre civile). Cet appel nous avait d'avance vaccinés contre les futures séductions du chauvinisme fasciste. J'ai connu maintes incertitudes dans ma vie, mais jamais en ce qui se rapporte au fétichisme national.

Mais pouvions-nous, en 1939-40, nous en tenir aux anciennes consignes de 1917 ? Cela nous paraissait impossible. Aucun de nous n'en était resté aux prémisses idéologiques qui les justifiaient et, autour de nous, tout le monde avait l'air de les avoir oubliées, autant parmi les communistes que parmi les sociaux-démocrates. Il était certain aussi que la nouvelle guerre était à plus d'un titre un conflit entre impérialismes ; mais elle était également bien autre chose. Le principal pour nous, cette fois, c'était que de l'issue de cette guerre dépendaient, dans une mesure que le passé ne nous permettait pas de prévoir, toutes les libertés humaines ! Ce qui nous restait du passé zimmerwaldien concernait plutôt des mœurs que des idées. Nous ne pouvions quand même pas, ni comme socialistes ni comme intellectuels, nous enrôler dans la propagande des Etats en guerre contre Hitler et Mussolini. Nous ne pouvions pas identifier notre « guerre » à nous, à celle des Etats. La nôtre, nous l'avions commencée lorsque les Etats dits démocratiques collaboraient sans se gêner avec Mussolini. Et puis, nous avions le devoir de ne pas oublier et de rappeler dans nos écrits que le caractère démocratique ou progressiste d'un Etat n'est pas une qualité inaliénable, ni une sorte de droit naturel. Tout état de guerre, dès son premier jour, et selon les mœurs du pays, met en veilleuse la liberté des citoyens : et tout état de guerre prolongé risque de transformer en état totalitaire le pays le plus démocratique.

Bien entendu, cela, qui vaut pour les rapports avec le Pouvoir en temps de guerre, vaut autant lorsqu'on a le souci de rechercher et de témoigner sur ce qui est vrai, pour ces mêmes rapports en temps normal.

Ce mot d'intellectuel, je l'emploie dans un sens précis : je désigne ainsi tous ceux qui contribuent à la formation d'une conscience critique au sein de leur époque. Dans le sens où je l'entends, ce terme désigne une fonction et non pas une corporation. Je veux dire que ni un écrivain ni un médecin ou un astronome ne sont, par leur simple métier, des intellectuels. Aussi, lorsqu'on réclame des égards pour les intellectuels, il va de soi qu'il devrait s'agir du respect pour la fonction et non pas pour les individus. L'institution de l'immunité personnelle a été assez discréditée par les parlementaires pour que nous ne risquions pas de tomber dans le ridicule en la revendiquant au bénéfice des intellectuels. Cependant, sauvegarder la fonction intellectuelle de toute atteinte du Pouvoir relève de l'intérêt public. En effet, l'intellectuel appartient à la société et non à l'Etat. S'il cède à la tentation des grands inquisiteurs et se met au service d'un Etat ou d'un parti, il se dégrade. Même s'il a le goût de la bagarre politique, le rôle qui lui convient le mieux est celui du franc-tireur.

Le Pouvoir socialiste

Les Etats, les Eglises, de même que les partis et les organisations de masse, sont de lourdes administrations finalement soumises à d'autres nécessités que celles de l'esprit. Le plus souvent, leur idéologie officielle ne joue, dans la détermination de leur comportement politique, qu'un rôle secondaire. Les intellectuels, donc, qui se prêtent à les présenter comme une incarnation de leurs préférences idéales, deviennent forcément les victimes et les complices d'une mystification.

Chez les intellectuels de gauche, cette fâcheuse indulgence envers le Pouvoir « socialiste », a pris, à différentes reprises, la forme de véritables concordats. Les intellectuels assuraient au Pouvoir la consécration historique, et ils en recevaient des diplômes de prêtrise pour la communion des masses. Ce genre de relations concordataires a été mis en question par deux fois : lors des grands procès staliniens et après Budapest.

On pouvait espérer que l'expérience avait servi à quelque chose. Mais, depuis quelque temps, certains de nos amis se sont mis à pratiquer un genre de tourisme qui leur réserve d'amères déceptions. Nous pouvons assurer de notre solidarité toutes les luttes pour la libération, sans nécessairement devenir les aumôniers de ceux qui prétendent la monopoliser et qui manifestent déjà qu'ils disposent de toutes les qualités pour devenir des tyrans de demain.

J'arrive à un dernier point sur lequel j'aimerais m'exprimer en toute franchise. Notre sympathie pour l'émancipation politique des peuples africains ne doit pas nous aveugler au point de ne pas nous faire apercevoir que nous risquons sérieusement de nous trouver bientôt en Afrique face à une série d'Etats fascistes. C'est un devoir des anticolonialistes sincères de signaler ce danger. Si on a abusé du mot fascisme, finissant par désigner sous ce nom des caractéristiques tout à fait secondaires du phénomène, ce n'est pas une raison pour y renoncer. Le fascisme est une certaine manière de concevoir les rapports entre l'Etat et les masses, une certaine manière d'organiser ces rapports.

Une précaution à prendre

Un Pouvoir mérite d'être qualifié de fasciste lorsqu'il assure l'autonomie absolue de l'exécutif ; lorsqu'il transforme les corps législatifs et judiciaires en émanations de l'exécutif ; lorsqu'il pourvoit à un encadrement forcé des masses autour du parti unique ; lorsqu'il assure au parti unique le monopole des moyens d'expression ; et lorsqu'il réprime avec la terreur, légale et illégale, toute velléité d'opposition. Si nous observons maintenant ce qui se passe et ce qui se prépare dans certaines contrées d'Afrique, nous ne pouvons pas fermer les yeux devant les signes prémonitoires d'un fascisme noir. Ceux qui en sont les porte-parole refusent naturellement le mot, mais pas ce qu'il désigne objectivement. Quels sont leurs arguments ? Les masses indigènes sont arriérées ; elles ne sauraient choisir consciemment entre différentes politiques ; la pluralité des partis ouvrirait la voie aux influences des impérialismes ri aux ; la lutte contre la misère requiert une discipline exceptionnelle ; les masses demandent du pain et pas des polémiques ; d'ailleurs, du moment que le nouveau pouvoir est (ou sera bientôt) national, tous les indigènes y participent *ipso facto*... Ce sont des arguments de poids, mais le problème est de trouver à ces difficultés indéniables des solutions qui ne ferment pas la porte à la liberté politique.

En somme, je me considère comme un socialiste sans parti et un chrétien sans Eglise. Ce n'est pas un goût d'isolement, un besoin de me singulariser qui m'a amené à tous ces exils. Au contraire. Mais étant donné ce que sont les Eglises et les partis dits ouvriers, c'est là, me semble-t-il, une précaution à prendre pour ne pas être amené à renier tout ce que je crois.

IGNAZIO SILONE.

TÉLÉVISION

● *Armand Salacrou, de l'Académie Goncourt, a accepté d'assurer, à partir de cette semaine, l'intérim de la chronique de télévision. Voici son premier article.*

ALLONS, j'ai de la chance : pour commencer cet intérim, la T.V. m'offre, avec « En direct de notre passé », l'histoire de son enfance. Ainsi, je suis tout de suite au fait. Je sais d'où elle vient. Mais où va-t-elle ? En tout cas elle y va vite ! Avec quelle vertigineuse rapidité le monde s'est transformé : je revois encore un petit garçon regarder l'entrée de l'électricité dans la salle à manger de ses parents, qui remplacera le manchon à gaz. Et ce soir, ce sont des hommes et des femmes, à peine vieillis, qui revivent pour nous dans un réduit genre chambre de bonne, les débuts de la T.V. dont ils ont été les héros. Cette T.V. bouleversera plus profondément et plus rapidement les hommes qu'ils ne l'ont été autrefois par l'irruption de l'imprimerie. Le journal informait les citoyens, comme le roi l'était par ses dépêches et ses ambassadeurs. Maintenant, nous sommes témoins ; l'attentat de Sarajevo, nous l'aurions vu en Eurovision. Et si la guerre éclatait en Europe demain, la mère, dans son fauteuil, pourrait assister à la mort de son fils sur le champ de bataille. Il est vrai que, si cette guerre-là éclatait, quelques secondes plus tard, il n'y aurait plus ni mère, ni fils, ni T.V.

● *« Les Concini » : le poète n'est pas au rendez-vous.*

TECHNIQUEMENT, c'est peut-être une bonne réalisation et il n'est pas impossible qu'elle puisse intéresser les lycéens qui ont à réviser la jeunesse de Louis XIII et les débuts de son règne — mais par quel bout puis-je, moi, m'y intéresser ? Qu'elle dépasse ou non la fiction, l'Histoire est aussi un art, et l'on ne nous montre ici qu'un faux documentaire. Comment croire, sur ce petit écran où vient d'apparaître Macmillan, où apparaîtra Krouchtchev, que nous avons devant les yeux le véritable cardinal de Richelieu, avec cette obsédante fausse barbe ? C'est de la frime, et non pas « les années folles » de la Fronde. Quand, dans ce genre d'aventure, le poète n'est pas au rendez-vous, le décor dévoile son carton-pâte devant lequel s'agitent des acteurs qui font ce qu'ils peuvent, sans pouvoir sortir de leur maquillage.

● *Michel Simon : que ne peut-on vivre à l'envers !*

ALORS là, c'est un vrai documentaire. Et avec quel art ! Quel comédien ! Quel homme ! En regardant ce visage vieilli et que j'ai connu dans sa jeunesse au temps des Pitoëff, j'étais obsédé par la matinée de la princesse de Guermantes du Temps Retrouvé, lorsque Proust rencontrant ses amis après une longue absence se croit invité à un dîner de têtes : « Je fus bien plus étonné au même moment en entendant appeler duc de Châtellerault un petit vieillard aux moustaches argentées d'ambassadeur dans lequel seul un petit bout de regard resté le même me permit de reconnaître le jeune homme que j'avais rencontré une fois en visite chez Mme de Villeparisis. » L'extraordinaire, c'est que subitement au milieu de ce gros plan, un instant, on nous montrait un Michel Simon plus jeune, extrait d'un vieux film. Ah ! l'horreur de notre condition ! On nous donne à vingt ans la grâce et quelquefois la beauté, pour nous mener ensuite, d'année en année, vers une lente mais inévitable dégradation. Que ne peut-on inverser notre chemin sur cette terre, et vivre à l'envers ! Etre jeune, non pas au départ, mais à l'arrivée, la jeunesse devenant un accomplissement dont on serait responsable, une perfection difficilement acquise, au lieu de ce gaspillage dans l'ignorance...

● *« Le mois du désespoir » : la victoire était-elle inscrite dans l'Histoire ?*

DECEPTION. Trop didactique, trop ordonné peut-être. On nous explique que la victoire était inscrite dans l'Histoire (ce que je ne crois pas : Hitler inventant en 1942 la bombe A...), et l'on nous montre les raisons que nous avions d'espérer, alors que, précisément, nous espérions sans raison ; nous espérions parce que nous espérions ; notre seule raison d'espérer était notre espoir... Cela dit, pourquoi avoir retardé deux fois cette émission ? L'absence de concurrence explique peut-être mais ne justifie pas cette légèreté — ou cette grossièreté — à l'égard du spectateur. On ne fait donc pas confiance aux réalisateurs ? Et M. Janot n'a donc pas confiance en M. Albert Ollivier ? Et M. Terrenoire n'a donc pas confiance en M. Janot ? Et avec M. Terrenoire, allons-nous déboucher sur la confiance qu'a l'Elysée en Matignon ? Que cet appareil semble lourd ! Les émissions en sont aplaties ! Et comme il doit être aisé de travailler au milieu de ce ballet dansé par M. Terrenoire et ses collaborateurs, gracieux comme des ours jonglant avec des pavés.

(R.T.F.)
MICHEL SIMON.
Comme le duc de Châtellerault.

(Archives.)
LAUREL ET HARDY.
Comme les Elisabéthains.

● *« Les Cinq Dernières Minutes » : la meilleure de la série.*

NON seulement une excellente émission, mais peut-être la meilleure de la série. Comme toujours, très bien interprétée (avec un merci particulier à Raymond Souplex), et comme toujours une histoire cohérente, habilement construite, qui ne dupe pas le spectateur. Et comme toujours, incapable de deviner la solution, je suis heureux comme un enfant lorsque le mystère se dévoile. L'innovation est bonne de nous mettre dans la confidence tandis que les deux experts cherchent encore la route en ce labyrinthe dont on vient tout juste de nous sortir.

Naturellement, il faut, au moment où l'émission passe, être en humeur de jouer. Servitude de la chaîne unique où l'on ne peut nous montrer que des « morceaux choisis » d'une T.V. idéale. Je ne rêve pas de deux chaînes, mais de dix, offrant le choix qui nous est offert par les kiosques à journaux. Avec la chaîne unique, nous sommes fixés devant une scène où défileraient tour à tour et au hasard la Comédie-Française, le Grand-Guignol, Médrano et le Châtelet, avec beaucoup de Parc des Princes et le moins possible de Palais-Bourbon. Comment voulez-vous ordonner un tel méli-mélo et comment accorder son humeur et ses désirs à ce fourre-tout dont on ne peut pas feuilleter les pages ? Ce problème s'était posé à la Radio en 45, alors que l'on ne disposait aussi que d'une seule chaîne. La Radio sort de sa misère au moment où elle va mourir.

Mais ne nous battons pas pour la multiplication des chaînes qui est dans l'ordre des choses futures, battons-nous plutôt pour la qualité et l'indépendance des futures chaînes.

● *« Une république a perdu son roi » : la sobriété d'une œuvre classique.*

(QUEL titre ! « Mack Sennett » n'était-il pas suffisant ?) Ainsi ce qui fut le plaisir, la joie des samedis soir de notre jeunesse, en vieillissant tourne au chef-d'œuvre. La séquence de Laurel et Hardy, emportée par la folie de la destruction et se terminant dans les larmes avant la pirouette finale, a la pureté, la sobriété, l'efficacité d'une œuvre classique. Et tant de réussites ramassées en si peu d'années ! Certes l'histoire de l'art nous rappelle qu'il en a été ainsi à travers le monde dans les siècles passés. Souvent les explosions géniales se succèdent, crépitent, en un seul lieu au cours d'une seule génération, précédées et suivies de grands silences. Les Elisabéthains ; Corneille, Molière, Racine ; Eschyle, Sophocle, Euripide (qui eux aussi se sont connus vivants)... Mais revenons à Mack Sennett qui grandit en s'éloignant de nous et laissons à nos petits-enfants le soin de situer cet artiste qui avec ses films et ses découvertes d'acteurs a fixé un aspect si cocasse, et parmi les rires quelquefois si triste, de la vie des hommes de ce temps.

UN journaliste enquête et me demande ce que je pense de l'apparition « d'une artiste dénudée » dans l'émission de dimanche soir. Je n'en pense pas grand-chose sinon que ce joli petit derrière n'avait probablement pas signé le manifeste des 121.

● *« Cinq colonnes à la une » : notre prime mensuelle.*

LE magazine luxueux, la soirée de gala des informations, la prime mensuelle aux téléspectateurs. Mais je me demande si cette abondance de séquences toutes excellentes ne pose pas un problème que les créateurs de cette grande émission seront un jour ou l'autre contraints de résoudre. En effet, dans la même soirée ne nous offre-t-on pas six fois « Cinq Colonnes à la une », c'est-à-dire une sorte de journal qui ne serait fait que de premières pages ?

Et pourquoi mettre en conserve pendant un mois ces remarquables morceaux de bravoure dont aurait tant besoin, pour prendre vie, le journal de tous les jours ? Ah ! si on pouvait nous donner chaque soir une de ces séquences, toute chaude, qui deviendrait alors vraiment le « Cinq Colonnes à la une » du journal télévisé !

● *La vie de Patachou.*

UNE idée charmante réalisée sans grâce. En dépit d'une excellente distribution, on pense souvent plus à un enterrement qu'à une résurrection.

● *Guy Béart.*

BON retour de Guy Béart, d'abord intimidé, avec des chansons quelquefois très bonnes et jamais vulgaires.

● *L'Orchestre national.*

HABILE présentation de Bernard Gavoty pour cette musique un peu trop connue. Alors qu'au concert tant de partitions s'écoutent la figure dans les mains, d'où vient cet enrichissement apporté par la T.V. aux transmissions de la Radio ? Les images du chef et des musiciens ajoutent à mon plaisir, au pur plaisir d'écouter. Sans compter la joie de retrouver au hasard des images le souvenir des tableaux de Raoul Dufy qui semble avoir inventé et fixé, une fois pour toutes, l'apparence des orchestres de notre temps.

ARMAND SALACROU.

LE BOWLING DE PARIS
EST DÉSORMAIS OUVERT CHAQUE JOUR
A PARTIR DE 10 HEURES DU MATIN
JARDIN D'ACCLIMATATION - BOIS DE BOULOGNE - PARIS

REX v.f.
NORMANDIE v.o.
FRACASSANT !
le grand SAM
avec JOHN WAYNE
CinemaScope

L'AVVENTURA
de MICHEL ANGELO ANTONIONI

Les dialogues,
le scénario,
les 100 plus belles photos
Editions BUCHET CHASTEL

STUDIO 28 10, rue Tholozé MON. 36-07
LA DOLCE VITA - v.o.
Un film de Federico FELLINI

STUDIO DE L'ETOILE
Un sujet plus qu'audacieux !
RICHARD BURTON
BARBARA RUSH
JACK CARSON
ANGIE DICKINSON
JAMES DUNN
LE BUISSON ARDENT

LA BRUYERE - Dir. Vitaly
Le Mariage de M. MISSISSIPPI
DERNIERES

THEATRE DES ARTS
66, rue Rochechouart - TRU. 14-36

GÉRARD SETY
JOUE
LA TOUR DE NESLES
ou « LE TROISIEME JUMEAU »
avec l'illustre théâtre
ARCHIBALD PANMACH
sur des airs de la Fanfare des Beaux-Arts
(Disques Ducretet-Thomson)

Théâtre des Champs-Elysées
Lundi 13 février à 21 heures (Dandelot)
UNIQUE RECITAL
MAGDA
TAGLIAFERRO
Schumann, Liszt, Debussy, Granados Albeniz, etc.

CINÉMA

« Arrêtez les tambours »

● *Le courage des intentions s'effiloche en route.*

NORMANDIE, juin 44. Le bon docteur humaniste qui « ne comprend rien » à la guerre, le bon soldat allemand fidèle à son pays mais amoureux d'une Française, les maquisards chanteurs de romances entre deux combats, la petite putain au grand cœur et les résistants de comptoir, risque-tout dès qu'il n'y a plus aucun risque... Qu'a voulu prouver Georges Lautner, auteur de ce film ?

En premier lieu, j'imagine, que l'homme en guerre demeure une valeur en soi, un innocent dans une situation coupable. Cela est vrai ; mais alors, montrez-nous comment naît cette situation, comment et pourquoi on impose la guerre aux peuples innocents, et non comment ils s'y débattent *après*, à l'aveuglette, ce que nous savons tous. Quant au reste — que la guerre est l'état de crise par excellence, le Radeau de la Méduse où se révèlent toutes les faiblesses humaines — la démonstration en est toujours utile. Mais ici, elle se contente de bien peu : d'une satire de la jactance et de l'hypocrisie.

« Arrêtez les tambours » (1) clame l'horreur de la guerre, sur quoi tout le monde est d'accord, mais n'enseigne pas à la combattre. Le courage des intentions s'effiloche en route, hésite devant les actes et se dilue en affirmations de bonne conscience dont nous ne pouvons nous satisfaire. Car il y a un pacifisme de papa, guère moins confortable, au fond, que le jusqu'au-boutisme des vieillards.

Et la réalisation ne relève rien, au contraire. « Arrêtez les tambours » (Bernard Blier, le meilleur, avec Virlojeux) est un film techniquement maladroit et comme revêtu d'une couche de vernis. On mesure, à le voir, la nécessité d'un nouveau style cinématographique.

YUL BRYNNER DANS « LES SEPT MERCENAIRES ». (Archives.)
Comme une jeune vierge dénouant sa ceinture.

« Les Sept Mercenaires »

● *« Les Sept Samouraïs » chez les Mexicains : un western qui suit de près l'actualité psychologique.*

PEUT-ETRE pas un *beau*, mais sûrement un *bon* western (2). Paysages et chevauchées, on a vu sans doute beaucoup mieux. Mais plus merveilleusement fidèle au genre, non. Impossible de résister au rythme du récit, aux revolvers rechargés par le Bon Dieu qui jaillissent des gaines cloutées et surtout à la bonne, vieille, virile, nécessaire morale du tireur-éclair : quoi, les bandits sont là, faut s'aligner.

C'est une idée géniale que d'avoir westernisé « Les Sept Samouraïs ». Un village de pauvres Mexicains est ravagé par cinquante pillards ; pour se défendre, les paysans font appel à Yul Brynner et à ses copains, vingt dollars par tête, nourris et logés. Me croirez-vous si je vous dis que les sept l'emportent sur les cinquante ? Et que le seul lâche de la troupe meurt en brave ? Et que le comique trouve un mot drôle en agonisant ? Et que le plus jeune tombe amoureux d'une jolie Mexicaine ? Et qu'il y a des morts et des survivants, mais pas un blessé ?

Droits, ventre plat, rigides comme de l'acier, rodés au millimètre, les Sept Magnifiques ne connaissent qu'une brève défaillance : lorsque les bandits (par traîtrise, bien sûr) les obligent à rendre leurs armes. Ils hésitent, ces braves ; enfin, ils débouclent lentement leur ceinture-arsenal garnie de colts et la jettent rageusement aux pieds des vainqueurs (mais on se retrouvera !). Oh ! comme ils ont honte, alors — honte comme une jeune vierge dénouant sa ceinture... Et c'est bien la même chose, allez : sans leurs revolvers, ils sont nus.

Tout cela est carrément sublime. Avec quelque chose en plus, car John Sturges suit de près l'évolution psychologique du western. A un moment, les gosses du village se plaignent de la lâcheté de leurs pères qui ne savent même pas manier un Smith-and-Wesson. « *Non,* répond humblement l'un des Sept. *Ce sont les paysans qui ont du courage dans leurs responsabilités de chaque jour. Et nous, les mercenaires, qui vivons dans la peur.* » Le jour où un colonel fera cet aveu, même Siné ne sera plus antimilitariste.

MORVAN LEBESQUE.

(1) Berlitz, Paris, Wepler-Pathé.
(2) George-V, Marbeuf.

HORST BUCHHOLZ DANS « LES SEPT MERCENAIRES ». (Archives.)
La bonne, vieille, virile, nécessaire morale.

THÉATRE

« Les Papiers d'Aspern »

● *Que de talents ! Que de grands talents ! Et pourtant...*

ROMANS sur scène ces jours-ci : « Les Ambassades » de M. Roger Peyrefitte (1), « Les Papiers d'Aspern » de Henry James (2), bientôt « Le Grain sous la neige » de Silone. Il ne faut toucher qu'à ce qu'on peut embellir, dans ce domaine surtout. Est-ce bien toujours le cas ?

« Les Papiers d'Aspern » sont une de ces œuvres brèves (150 pages) où l'art de Henry James atteint à une sorte de perfection classique dans l'ellipse, la litote et le silence. Le narrateur, qui n'est plus un jeune homme, arrive à Venise avec une seule passion, celle qu'il nourrit pour un grand poète disparu depuis longtemps, Jeffrey Aspern ; une seule intention, celle de se glisser dans l'intimité de la très vieille Miss Bordereau qui fut jadis Juliana, la muse et la bien-aimée du poète et qui a sans doute encore des lettres et des inédits. Henry James publia « The Aspern Papers » en 1888 : il venait de rater de peu à Florence l'occasion de rencontrer Miss Jane Clairmont, qui avait été la belle-sœur de Shelley et l'un des grands amours de Byron.

(Bernand.)
R. ROULEAU.
Un secret.

Il parvient sans trop de peine à sous-louer une partie du palais délabré où Miss Bordereau vit très pauvrement avec sa nièce, Miss Tina, qui n'est plus très jeune et qui n'a jamais été très jolie. Pour arriver à ses fins, notre homme est disposé à tout, même à faire la cour à Miss Tina. Mais il n'en est pas besoin. Les demoiselles Bordereau sont à la fois sourcilleuses, farouches et brusquement provocantes et presque cyniques en matière d'argent. La vieille Juliana, presque infirme, les yeux toujours dérobés derrière une voilette ou une sorte de visière, a peut-être percé à jour les intentions de son locataire, mais elle semble partagée entre le désir de garder jalousement ses souvenirs et ses secrets et celui d'assurer l'avenir de Miss Tina, qu'elle pousse à sortir avec

(1) Bouffes-Parisiens.
(2) Mathurins.

l'intrus. Au cours de longues conversations dans le jardin — un jardin à Venise, autant dire un jardin au milieu de la mer — celui-ci en arrive à se confier à Miss Tina, à dévoiler plus qu'à demi les raisons de son séjour, et la plus jeune Miss Bordereau ne le trahit pas. Le narrateur croit se rapprocher de son but et ne comprend pas que Tina se rapproche de lui, comme dans ces romans et ces films de Mme Marguerite Duras, « Moderato Cantabile », « Une si longue absence », où toujours une sorte d'amère cécité morale d'un des partenaires empêche le couple de se former.

Une nuit, la vieille tombe malade, à la faveur du désordre, notre homme se rapproche du secrétaire où sont peut-être les papiers, esquisse un geste, regarde instinctivement par-dessus son épaule : Juliana est là, chancelante, en chemise de nuit, et pour la première, pour la dernière, pour la seule fois, il voit fulgurants de colère et de dégoût les grands yeux qui étaient baignés de tendresse pour Jeffrey Aspern. « *Ah ! you publishing scoundrel !* », s'écrie-t-elle (imaginez une Juliette Drouet survivante surprenant M. Henri Guillemin au travail). Elle s'écroule, il s'enfuit.

Il revient douze jours après. Juliana est enterrée, Tina le reçoit, lui parle étrangement des papiers qui sont maintenant à elle, qu'elle ne peut montrer à personne, à personne — sauf peut-être à quelqu'un qui serait de la famille, qui serait comme un autre elle-même ? Il comprend cette espèce de provocation au mariage à la fois pudique et délibérée, il la repousse en esprit tellement c'est loin de lui, il s'en va, y songe la nuit, se fait à cette idée, revient le lendemain. Miss Tina a brûlé les papiers dans la nuit.

Tout est dit dans cet admirable récit, ou plutôt tout tient dans les choses tues. Autour du palais et du jardin, la Venise des années 1880 dont on sent presque l'haleine ; à l'intérieur, ces trois âmes passionnées ou secrètes ; au centre, inviolé, le secret de Juliana et peut-être celui de Jeffrey Aspern lui-même. Il monte de ces pages d'une parfaite sobriété une sorte de chant impossible et déchirant.

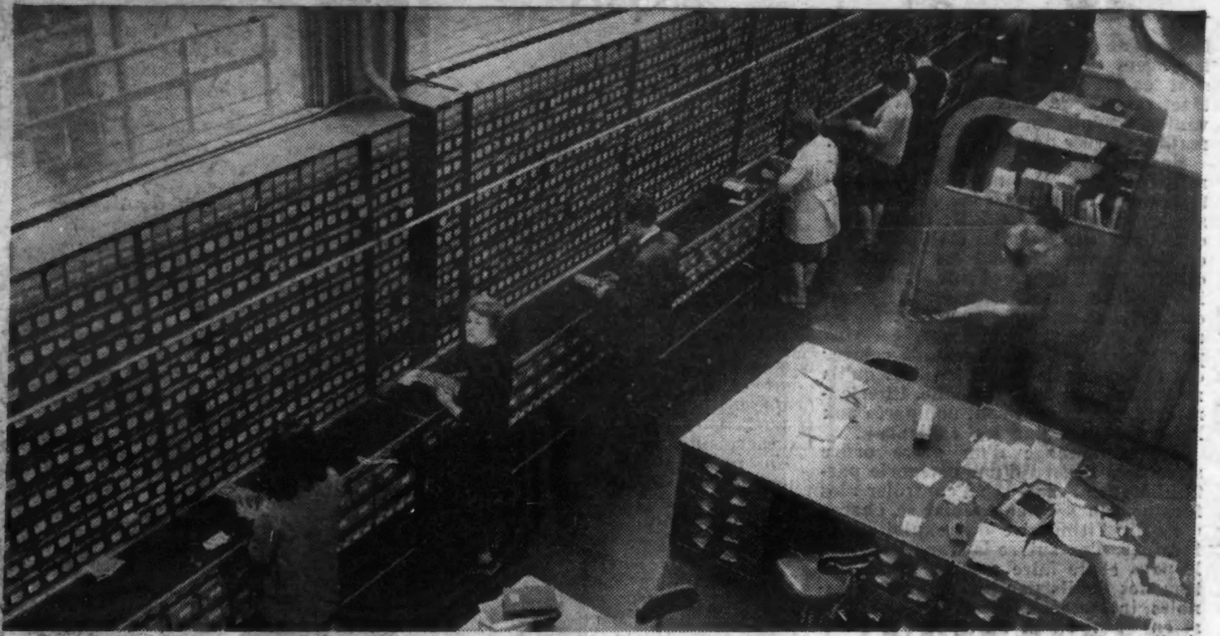
L'adaptation anglaise de M. Michael Redgrave, française de Mme Marguerite Duras et de M. Robert Anthelme est d'une parfaite fidélité, la ligne du récit est respectée, dix, vingt, cent répliques sont de James. Le décor de Mme Lila de Nobili suggère ce que James voulait suggérer, la mise en scène de M. Raymond Rouleau est soignée ; M. Rouleau, Mmes Lucienne Bogaert et Françoise Lugagne sont bien dans leurs rôles. Que de talents, que de grands talents ! Et c'est à la nouvelle de Henry James ce que la Joconde du calendrier des postes est à la Joconde qui est au Louvre.

« Les Ambassades »

● *Une carapace de langouste. A l'intérieur : de la lotte.*

Le cas des « Ambassades » est plus simple. Les romans de M. Roger Peyrefitte sont truffés d'anecdotes, de mots savoureux qui ont l'air d'être des mots d'auteur et qui sont authentiques, qui sont comme les briques avec lesquelles, maçon et architecte, il édifie sa chronique. Il n'est pas interdit de reprendre ce matériau pour une autre construction. MM. André-Paul Antoine et Jean-Pierre Dorian l'ont fait avec honnêteté et astuce. Le meilleur de leur comédie, ce sont les mots, les portraits, les scènes de satire. Le moins bon, c'est la petite intrigue sentimentale, mais le romancier y est pour quelque chose. Ce qui est perdu, c'est le feu brillant de malice qui est dans le regard de M. Peyrefitte derrière ses lunettes, dans son esprit derrière sa phrase. Gentille musique de Van Parys, gentils décors d'André François qui bougent au commandement d'André Barsacq. M. Pierre Michael a le charme naturel de Georges de Sarre, mais il est parfois un peu emprunté dans la peau d'un diplomate ; Mlle Elisabeth Alain, elle, a le charme et le naturel. MM. Louis Ducreux et Jean Ozenne sont sublimes de drôlerie et d'invention cocasse... Cela fait une soirée nourrissante comme un buffet d'une réception d'ambassade... Un roman adapté à la scène ressemble toujours un peu à la langouste qui était célèbre, paraît-il, à l'ambassade de France à Madrid : on sert toujours la même carapace, reconnaissable parce qu'il lui manque un œil, mais c'est de la lotte qu'il y a à l'intérieur.

ROBERT KANTERS.



(Charpentier.)

LA SALLE DES MACHINES ÉLECTRONIQUES AU SIÈGE DE LA S.A.C.E.M.
1851 : 14.000 *francs* ; 1960 : 7 *milliards*.

ENQUÊTE

Le statut de la S.A.C.E.M.

● *La chanson et la musique ont leur ministère des Finances particulier. Faut-il le nationaliser ?*

Le 28 février 1851, était signé devant Me Halphen, notaire à Paris, l'acte constitutif d'une « société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique » (S.A.C.E.M.) chargée de percevoir les droits d'auteur pour le compte de ses mandants.

Lorsque, le 28 février 1961, se réunira la prochaine assemblée générale extraordinaire de la S.A.C.E.M., il ne s'agira plus de commémorer un prestigieux anniversaire, mais bien de mettre un peu d'ordre dans une maison qu'agitent de vifs soubresauts.

Forteresse de la musique et de la chanson françaises, la S.A.C.E.M. constitue le plus grand collecteur d'impôts fonctionnant à titre privé. A cent dix ans, elle connaît des difficultés qui témoignent à la fois de sa réussite et de ses faiblesses. Attaquée en justice par quelques adhérents, sommée de réformer ses structures fondamentales par neuf syndicats professionnels, la S.A.C.E.M. voit, en outre, poindre à l'horizon une nouvelle menace : la nationalisation.

Juke-box et microsillon

L'anecdote qui provoqua la fondation de la S.A.C.E.M. définit bien son rôle. Un soir de 1847, l'auteur de chansons Ernest Bourget assiste en compagnie des deux compositeurs Paul Henrion et Victor Parizot au spectacle chantant des « Ambassadeurs ». Ils ont la fierté, teintée d'amertume, de constater le succès remporté par certaines de leurs œuvres, pour l'exécution desquelles ils n'ont jamais touché un centime. Au moment de l'addition, ils refusent de payer, estimant être quittes avec le patron de l'établissement. Constat, procès, partiellement gagné par nos artistes, s'appuyant sur une loi de 1791, reconnaissant et définissant les droits des auteurs. De cet exemple, naquirent à la fois la S.A.C.E.M., première de son genre et qui servit de modèle dans les autres pays, et la jurisprudence en matière de droits des auteurs de musique et de chansons.

En 1851, la S.A.C.E.M. perçoit pour le compte de ses constituants 14.000 francs. En 1880, 1 million. En 1960, 7 milliards (1). Depuis cinquante ans, les conditions de diffusion de la musique ont été bouleversées par le phonographe, la radiodiffusion, le microsillon, le juke-box et le magnétophone. Une œuvre se répandait, au début du siècle, par la tradition orale et par l'édition (imprimée) : elle n'allait pas très loin et y allait lentement. Aujourd'hui, les refrains à succès conquièrent le monde entier en six mois, et si les ressources sont multipliées, se sont multipliées également les difficultés de repérage et de recensement de reproductions si nombreuses par des voies si diverses. Le grand problème de la S.A.C.E.M., c'est cette tentative quasi désespérée de ne pas se laisser dépasser par le progrès et d'essayer de maintenir son contrôle absolu sur le domaine, maintenant gigantesque, de la diffusion musicale.

Au moment où j'écris ces lignes, le film de Jules Dassin : « Jamais le dimanche » passe dans quatorze cinémas français. Tout à l'heure, Radio-France III va diffuser « Les Enfants du Pirée » à l'intention des routiers de la Nationale 7. Sur la scène de « Bobino », la jeune débutante qui précède Jacques Brel annonce « Les Enfants du Pirée ». Dans trois cabarets parisiens, dans dix-sept boîtes de nuit provinciales, dans cinquante bals au bénéfice des œuvres sociales des sapeurs-pompiers ou de l'enfance malheureuse, des orchestres viennent de jouer, jouent ou vont jouer « Les Enfants du Pirée ». Dans les juke-boxes si nombreux du Nord et du Pas-de-Calais, 100 pièces de 20 francs déclencheront cent fois cette nuit l'air rendu populaire par le film de Jules Dassin.

(Charpentier.)

J.-L. TOURNIER. J. ENOCH.
De père en fils.

Demain, les directeurs de cinéma enverront à la S.A.C.E.M. un double de leur bordereau de recettes, le service spécialisé de la R.T.F. enverra la liste intégrale des morceaux diffusés, les directeurs de music-hall, de cabaret, de boîte de nuit, les organisateurs de bal enverront la liste des œuvres jouées, liste le plus souvent établie par le pianiste de l'orchestre qui, entre chaque morceau, prend des notes sur un bout de papier. Tous ces renseignements et les sommes qui les accompagnent, parvenus en vrac à la S.A.C.E.M., seront rassemblés, étudiés, contrôlés, analysés, triés, répertoriés, puis rassemblés à nouveau par titre, par auteur, compositeur, éditeur, puis retransmis aux intéressés. Dans six mois, l'argent que gagnent, en ce moment même, « Les Enfants du Pirée » sera réparti en six parts égales : deux seront envoyées à la société grecque des auteurs — qui les transmettra à Manos Hadjidakis, compositeur et parolier de la chanson originale — une autre sera envoyée à la société américaine des auteurs (à destination de « United Artists », premier éditeur de la chanson), les trois autres fractions étant partagées entre les sous-éditeurs français (les disques Barclay et les correspondants français de « United Artists ») et les héritiers de Jacques Larue (auteur de la version française, décédé récemment).

Des services d'espionnage

Pour contrôler la diffusion dans le monde entier des deux millions d'œuvres qui constituent son patrimoine, pour servir les intérêts de ses vingt mille membres, la S.A.C.E.M. s'appuie sur un système mécanographique ultra-moderne, sur des machines électroniques adaptées à ses besoins et sur un personnel très compétent. Au service du répertoire, par exemple, il existe des employés connaissant à fond leur fichier et capables d'inscrire en face de n'importe quel titre, sans se référer à aucune documentation, les noms des ayants droit et les fractions de droits leur revenant : de tels collaborateurs, dont certains se succèdent de père en fils depuis trois générations, permettent d'obtenir le meilleur rendement des moyens mécaniques perfectionnés qui leur sont confiés.

Ce ministère des Finances de la musique et de la chanson se double de pittoresques services d'espionnage. D'abord, pour rechercher toutes les séances qui ne lui auraient pas été déclarées, la S.A.C.E.M. dépouille toute la presse, se fait transmettre par « L'Argus » toute coupure concernant des manifestations au cours desquelles de la musique risque d'être diffusée, se tient en relation étroite avec la pré- →

(1) La documentation consultée ne formulant les sommes qu'en anciens francs, il ne sera question que d'anciens francs dans cet article.

ciné MONDE
cette semaine en EXCLUSIVITÉ
B.B. S'EXPLIQUE
ciné MONDE

fecture de police, les commissariats, les agents des contributions : rares sont les organisateurs de séances distractives ou de bals qui peuvent se vanter d'avoir un jour échappé aux mailles serrées du filet de la S.A.C.E.M.

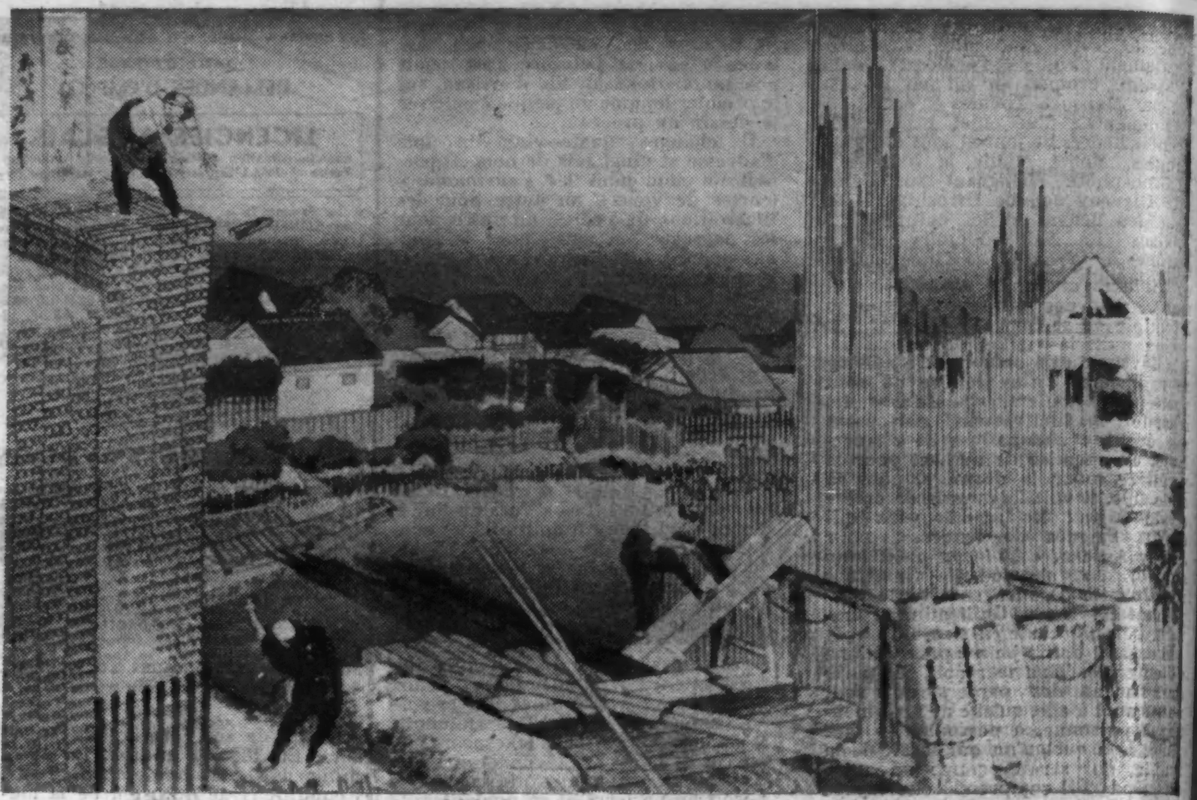
Ensuite, il faut contrôler les déclarations reçues. Des musiciens compétents participent aux « inspections musicales » de la S.A.C.E.M. Ils se rendent incognito dans les établissements et notent discrètement les titres des œuvres qu'ils entendent. Lorsqu'ils ignorent ces titres, ils notent la musique suivant un code spécial. Afin de ne pas se faire remarquer, certains poussent la discrétion jusqu'à relever ces indications sur des feuillets qu'ils ne sortent pas de leur poche. Ultérieurement, ces relevés sont comparés aux listes fournies par les « clients ».

Un espionnage d'un autre ordre s'exerce à l'égard d'une catégorie particulièrement malaisée à contrôler : les forains. Un service spécial se charge d'établir l'itinéraire des exploitations foraines, d'en suivre la trace à travers le pays et de faire assurer la perception des droits par les agences régionales intéressées. Et c'est ainsi que, si en France tout finit par des chansons, tout finit aussi au 10 de la rue Chaptal, siège de la S.A.C.E.M....

Une citadelle

Comme il est facile de le prévoir, une si puissante citadelle, détentrice d'un coffre-fort aussi imposant, n'est pas sans suciter jalousies, querelles et critiques. Les plus vives et les plus intéressantes de celles-ci portent sur la sclérose de la vieille société. D'après ses détracteurs, la S.A.C.E.M., au lieu de percevoir et répartir intégralement et rapidement les sommes revenant à tous les adhérents, a tendance à gérer celles-ci au bénéfice de certaines catégories et, bien entendu, au détriment d'autres. L'un des principaux griefs concerne les conditions pour devenir « sociétaire définitif » et avoir droit de vote. Ce statut de sociétaire définitif s'obtient en remplissant trois conditions : un certain nombre d'œuvres éditées (au moins 42), un certain délai depuis l'adhésion (de 10 à 15 ans), un certain gain minimal durant cette période probatoire. Ces conditions draconiennes font que le « sociétaire définitif » est rare (la S.A.C.E.M. compte 600 grands électeurs pour 20.000 adhérents) et qu'il est souvent un ancien ayant dépassé sa période la plus créatrice.

Le conseil d'administration peut admettre des sociétaires qui ne remplissent pas intégralement ces conditions. Il lui est alors reproché de promouvoir de nouveaux sociétaires choisis non pour leur compétence ou leur activité professionnelle, mais pour leur docilité et leur dévouement à l'égard des « grandes familles » qui régneraient rue Chaptal. Grandes familles symbolisées, par exemple, par Jacques Enoch, président de la S.A.C.E.M., éditeur de musique, fils et petit-fils d'éditeurs qui furent des administrateurs de la S.A.C.E.M., ou par Jean-Loup Tournier qui, en tant que directeur général, porte, à 31 ans, la responsabilité d'un budget annuel de plusieurs milliards, dont le père est directeur général de la S.D.R.M. (2) (qui perçoit les droits d'auteur auprès des fabricants de disques), et dont les frères travaillent, l'un à Europe N° 1, l'autre aux Editions Musicales Parès-Tutti (M. Parès étant, d'autre part, président de la S.D.R.M., dont le directeur... etc...).



Tatekawa Honjo - Tokio de Hokusai. (Archives)
« Quand j'aurai 110 ans, un point, une ligne, tout sera vivant. »

Le Club des millionnaires

C'est contre ces petites chapelles, ce « Jockey Club de la chanson » que s'élèvent certains syndicats professionnels, tels que l'Association Professionnelle de la Chanson et de la Musique », plus connue sous le nom de « Club des millionnaires » parce que ne peuvent y adhérer qu'auteurs et compositeurs touchant au moins un million de droits d'auteur par an. Ces auteurs en pleine activité, et dont les œuvres sont couronnées par le succès, considèrent qu'ils ne peuvent jouer, dans la gestion de la S.A.C.E.M., le rôle important correspondant aux sommes considérables perçues grâce à eux. Ils proposent qu'aux assemblées générales tous les adhérents, quelle que soit leur ancienneté, disposent d'une voix par tranche de 100.000 francs de droits d'auteur perçus dans l'année.

Une telle réforme, qui a déjà été adoptée par d'autres pays, tels que les Etats-Unis, parait judicieuse, et la S.A.C.E.M. devra, un jour ou l'autre, s'en inspirer. Il convient toutefois de noter que les droits perçus par les membres du « Club des millionnaires » représentent moins du sixième des sommes réunies par la S.A.C.E.M. dont le répertoire connait une étonnante pérennité. « Les mains de femmes » de Paul Delmet, « Les deux pigeons » d'André Messager rapportent plus d'argent aujourd'hui qu'au temps de leur premier succès. Le célèbre « Fascination » connut un triomphe en 1905, puis un autre vers 1925 : depuis plusieurs années, il est redevenu à la mode sous divers arrangements. Debussy et Ravel comptent parmi les plus gros « toucheurs » (c'est le mot consacré...) de la rue Chaptal. Le fonds qu'il s'agit de contrôler et de gérer est immense : le fait pour un auteur de connaître un succès qui peut n'être que passager ne suffit pas toujours à lui donner vocation d'administrateur.

L'autre aspect de la gestion de la S.A.C.E.M. qui donne lieu à de vives critiques concerne l'utilisation des fonds. Une administration aussi complexe coûte cher, et 25 % des sommes perçues sont absorbées par les frais généraux. L'argent reçu pour le compte des auteurs reste plusieurs mois dans les caisses de la S.A.C.E.M. avant de pouvoir être réparti (certaines sommes ne sont jamais réparties...) : il est alors utilisé à des opérations telles que l'achat d'immeubles ou autres opérations bancaires. Lorsque fut établi le dernier bilan, 7 milliards étaient ainsi gelés. Enfin, les membres du conseil d'administration, en principe bénévoles, touchent d'importantes indemnités (50 millions en 1959, y compris les frais de représentation) que certains adhérents trouvent abusives, surtout lorsqu'elles prennent la forme de forfaits mensuels difficiles à distinguer des salaires traditionnels (250.000 francs par mois pour le président, 150.000 par mois pour le secrétaire général et le trésorier) (3).

(2) Société du Droit de Reproduction Mécanique.

Le premier pas

Des organisations syndicales de la musique et de la chanson ont déposé un projet de réforme tendant à faire évoluer la S.A.C.E.M. vers un recrutement moins contestable de ses sociétaires, vers une administration moins lourde et moins onéreuse grâce à laquelle les fonds perçus seraient intégralement et plus rapidement répartis entre les adhérents. C'est ce projet que discutera la prochaine assemblée générale extraordinaire du 28 février, dans une atmosphère orageuse qui montre qu'à la S.A.C.E.M., en tout cas, la musique n'adoucit pas les mœurs.

Mais le véritable problème qui se pose est celui-ci : compte tenu de l'extraordinaire extension du marché, de la grande complexité des problèmes juridiques, économiques, culturels et matériels, posés par l'exercice du droit d'auteur, notamment dans le domaine de la musique, compte tenu enfin de l'importance des sommes à percevoir, la S.A.C.E.M. peut-elle demeurer un organisme privé ? Récemment, le ministère des Affaires culturelles était appelé à arbitrer un conflit concernant la répartition entre les différentes sociétés de droits d'auteur (S.A.C.E.M., S.D.R.M., Gens de Lettres, Auteurs dramatiques) d'une somme d'un milliard 400 millions qui attend depuis quinze mois à la R.T.F. que les ayants droit veuillent bien se mettre d'accord sur la part qui revient à chacun. A cette occasion, les services de la rue de Valois ont pris plus clairement conscience du rôle considérable de la S.A.C.E.M. et des insuffisances de sa gestion. En dépit de tous les démentis, un dossier « Nationalisation de la S.A.C.E.M. » est ouvert chez M. André Malraux. Un contrôle officiel sera certainement imposé très prochainement à la grande maison de la rue Chaptal. Ce sera le premier pas. Probablement pas le dernier.

PIERRE BILLARD.

(3) D'après une enquête de Gérard de Crancé dans la revue corporative « Le Technicien du Film ».

EXPOSITIONS

Hokusaï

● ***Pierre Schneider explique l'importance de l'exposition consacrée au Musée Guimet à Hokusaï, le grand ancêtre japonais de l'art moderne.***

Il y a deux cents ans, naquit Hokusaï qui, pour bon nombre d'Occidentaux, résume l'art japonais, dont l'influence marqua profondément la peinture moderne.

Le musée Guimet célèbre cet anniversaire en montrant l'une des plus belles et des plus célèbres séries d'estampes d'Hokusaï, les « Trente-six vues du Fuji » (en réalité, elles sont quarante-six).

Une estampe d'Hokusaï, c'est un peu comme la fameuse affiche Dubonnet : on ne la voit jamais pour la première fois. Telle a été la vogue des xylographies d'Hokusaï, d'Hiroshige, d'Outamaro, qu'elles font partie désormais, comme certains vers de La Fontaine, de notre mémoire subconsciente. A la base de ce succès prestigieux, il y eut un peintre, Whistler, et deux écrivains, les Goncourt. Il y eut surtout les impressionnistes et les post-impressionnistes. Degas, Toulouse-Lautrec collectionnaient ces estampes. On les voit à l'arrière-plan des toiles de Van Gogh, de Gauguin, et il n'est pas jusqu'aux caricatures de Juan Gris pour « L'Assiette au beurre » qui ne s'en ressentent.

Pourtant, il serait faux de croire qu'on ne connaissait pas le Japon auparavant. Simplement, il était étranger : objet de curiosité, denrée d'importation, exotique. Les modes viennent toujours à temps. Si Hokusaï ou Hiroshige ont « pris » en France vers 1870, c'est que leur vision du monde correspondait par bien des côtés à celle qui était en train de s'élaborer à Paris.

Mise en page asymétrique, perspectives excentriques et déformantes, raccourcis qui font entrevoir le Fuji entre deux ombrelles comme l'on aperçoit, chez Degas, la ballerine entre deux têtes de spectateurs dans une loge. Degas, Toulouse-Lautrec et plus tard Vuillard ou Bonnard s'efforcent de saisir la vie qui passe et de lui conférer une permanence en l'enserrant dans un langage pur, net, parfois presque abstrait. Or, « la vie qui passe », c'est la traduction littérale d'*ukiyo-e*, nom par lequel on désignait l'école dont Hokusaï, Outamaro, Hiroshige furent les maîtres.

Saisir la part d'éternité dans le contemporain, c'est ainsi que Baude-

Cabarets Dancings

À LA ROMANCE 11, rue Monsieur-le-Prince Attr. Esp.-Sud-Américaines

THÉ DANSANT T.l.j. à 17 h. CLARIDGE

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !" de P.L. GUERIN et R. FRADAY 30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne

ATOSSA
LA ROTISSERIE DU MECHOUI CUIT AU CHARBON DE BOIS
CADRE UNIQUE EN EUROPE
9 bis BOULEVARD MONTPARNASSE
Réserv. ODE 21-71 Parking assuré

AU COCHON DE LAIT déjeuners, dîners d'affaires
7, rue Corneille Paris (6e) DAN. 03-63
sa spécialité unique à Paris :
...cochon de lait rôti à la broche

laire définit la modernité. La recherche de cette modernité caractérise également *ukiyo-e* et l'école parisienne. Passants croqués au vol par Hokusaï et par Marquet. Thèmes et variations, « moments » d'un objet, pris à différentes heures du jour et sous différents angles. Monet étudie la lumière et l'atmosphère changeant sur l'étang de Giverny comme Hiroshige le fait sur les fleuves et les collines japonaises. La Sainte-Victoire devient, grâce à Cézanne, « l'incomparable montagne » d'Occident.

« Le Pont » de Van Gogh

La technique même de la gravure sur bois qui exige des tracés nets et des couleurs franches, répond à un besoin de simplification qui mènera la peinture moderne à renoncer au dégradé et à appliquer la couleur en aplats francs. L'affiche, ce genre si promptement et si merveilleusement épanoui à la fin du siècle dernier, est notre réplique à l'*ukiyo-e*.

Mais s'agit-il, pour les impressionnistes, d'une révélation ? Plutôt d'une confirmation, d'un encouragement. L'estampe japonaise explicite ce qui était implicite. Van Gogh est plus oriental dans ses dessins de Saint-Rémy que dans son « Pont », pastiche d'Hiroshige. Un style répond à une nécessité intérieure. Quand il y a transposition superficielle de procédés, le résultat n'est pas un style, mais une stylisation. C'est quand elle est la plus marquée que l'influence japonaise est la moins féconde : chez les Nabis, dans les ondulations stylisées du « Modern Style ». Peut-être est-ce là ce qui empêche Toulouse-Lautrec d'incarner de manière parfaite l'artiste rêvé par Baudelaire : celui qui réconcilierait la vision de la vie qui passe et le style qui reste. Sa sténographie est, pour une part, empruntée, appliquée.

(Archives.)

GRUES DE HOKUSAÏ.
Sur un grain de riz.

Le dessin de Hokusaï est une synthèse ; celui de Toulouse-Lautrec, dans une certaine mesure, est synthétique.

De la crevette à la déesse

L'Occident s'est entiché d'Hokusaï, la oublié, y revient. Mais pour ses compatriotes, point de fluctuations de cette espèce : leur parler d'Hokusaï et ignorer Sesshu, c'est comme si l'on nous vantait les images d'Epinal sans connaître Corot. Affaire de hiérarchie et même de hiérarchie sociale. Au Japon, la peinture, étroitement liée à la chirographie, était jusqu'au XVIII[e] siècle réservée à la noblesse. A travers l'*ukiyo-e* et ses spectacles « communs », pour la première fois, les classes inférieures eurent accès à la pratique de cet art.

Par son réalisme, sa truculence, sa naïveté, il s'oppose à la tradition idéaliste, raffinée, du « grand art ». Raffinée mais étiolée : il fallait un sang nouveau, fût-il mêlé. C'est par les mariages avec des roturières qu'on rajeunit les vieilles familles. L'art européen a connu de ces situations, où il fallait, selon l'expression de Victor Hugo, « *mettre un bonnet rouge au dictionnaire* ». On a déploré la vulgarité de Caravage, celle de Courbet. Mais grâce à eux, la peinture s'est refait une santé. Hokusaï, fils d'artisan, fut le premier homme du peuple à cultiver le dessin au pinceau.

Il changea quatre-vingt-dix fois d'adresse et vingt fois de nom. Il prenait un nom pour les « *surimonos* » (cartes de vœux), un autre pour les illustrations de poètes, un autre pour les paysages, un autre pour le *kwacho* (genre des fleurs-et-oiseaux). Il prenait le nom d'un artiste dont il était l'élève, d'un autre, mort, qu'il admirait. Ces changements étaient coutumiers au Japon ; ce qui ne l'est guère, c'est la fréquence de ceux d'Hokusaï. Elle reflète son extrême versatilité, sa prodigieuse fécondité. Insatiable, inépuisable. Prenant partout, touchant à tout, conférant à tout la marque de son génie.

La réalité entière, de la crevette à la déesse, s'anime et se réconcilie en ses compositions. Les « Vues du Fuji » le montrent bien : il multiplie les contrastes, les conflits — agitation risible du chaudronnier face à la sérénité de l'auguste montagne, petitesse de l'homme au creux de la vague gigantesque — afin de les résoudre en harmonie. En cela, il est comparable aux très rares génies universels : à Rembrandt, aussi attentif à la mendiante qu'aux Rois Mages ; à Cervantes qui répand une lumière égale sur Don Quichotte et Sancho Pança ; à Shakespeare qui fait se coudoyer clowns et princes. Comme lui, Hokusaï s'adresse tout à la fois au parterre et au poulailler.

Ce qui donne un dénominateur commun à « *cette avalanche de dessins, cette débauche de crayonnages* », comme disait de Goncourt, c'est la personnalité de l'artiste. Hokusaï lutta, et par tous les moyens, pour s'imposer. Exhibitions publicitaires : un jour, tel Mathieu, il exécuta en public un tableau de près de deux cents mètres carrés, utilisant des pinceaux de la taille d'un balai ; un autre, il peignit une scène sur un grain de riz. Une autre fois, inventant un procédé qu'Yves Klein vient de reprendre, il plongea un coq dans de la peinture rouge et le laissa s'ébrouer sur un fleuve bleu, peint au préalable : le tableau représenta des feuilles d'érable emportées par le courant, en automne.

« Gwakyo-Rojin »

Excentrique, arrogant, il prenait plaisir à maltraiter ses riches ou nobles visiteurs. L'un d'eux, annoncé pourtant, dut le regarder chercher les puces dans ses habits. Mais l'envers de ces extravagances était la totale dévotion d'Hokusaï à son art. Là, soudain, il se fait humble : « ...*Tout ce que j'ai produit avant l'âge de 70 ans ne vaut pas la peine d'être compté. C'est à l'âge de 73 ans que j'ai compris à peu près la structure vraie des animaux, des herbes, des arbres, des oiseaux, des poissons, des insectes. A l'âge de 80 ans, j'aurai fait encore plus de progrès ; à 90 ans, je pénétrerai le mystère des choses ; à 100 ans, je serai décidément parvenu à un degré de merveille ; et quand j'aurai 110 ans, chez moi, soit un point, soit une ligne, tout sera vivant.* »

Véritable anachorète de la peinture, rien, ni l'âge, ni la pauvreté, ni les soucis, ne met un frein à sa rage de peindre. Quelque part il se représente des pinceaux aux mains, aux pieds, à la bouche ; ailleurs, sous la forme d'un vieillard ayant des pinceaux en guise de béquilles. Son dernier nom fut *Gwakyo-Rojin*, le « vieillard fou de dessin ». Il mourut en 1849, à l'âge de 89 ans, le pinceau à la main.

Beaucoup d'artistes manquent de personnalité ; plusieurs en ont. De très rares en sont à ce point pourvus qu'elle s'élargit aux dimensions du monde et, par là, se fait objective jusqu'à sembler s'effacer. Hokusaï est de ces derniers. Cela ressort clairement des « Vues du Fuji », œuvre de la maturité. Tantôt le volcan domine la scène, tantôt il s'amenuise à l'horizon.

Sans rupture aucune, Hokusaï passe de la comédie et du drame humain au silence de la nature, de l'anecdote pittoresque à l'agencement de lignes abstraites. Brumes et terres, eau et ciel, action triviale et sommet sublime, tout est traité d'une manière que l'inflechissable sympathie, non pas l'indifférence, rend impartiale. C'est cette impartialité qu'il importe de comprendre, car elle contient l'une des grandes découvertes de la peinture moderne : l'égalité de toutes choses devant la loi de l'espace. Quelle que soit leur valeur, en dehors de l'œuvre d'art, elles ne sont plus, sur la toile ou la feuille, que ce que l'artiste leur ordonne d'être.

PIERRE SCHNEIDER.

PETITES ANNONCES
29, rue de Marignan - PARIS (8[e]) - BAL. 19-68
Hauteur minimum 12 mm.
(42 lettres, signes ou espaces par ligne)
PAYABLE D'AVANCE

DEMANDES D'EMPLOI

LICENCIEE ANGLAIS
cherche situation édition, rédaction, traduction. Ecrire n° 7468 L'Express, 29, rue de Marignan (8[e])

Jne Femme 28 a., REDACTRICE-STENOGRAPHE de CONFERENCES, longue expérience, culture gén. étendue, recherche pour date à convenir SITUATION ABSOLUMENT INDEPENDANTE exclusivement congrès, discours, conseils d'adm. pr.-verb. de réun., assembl., d'une ou plus. soc. ou SECRETARIAT PARTICULIER DIRECTEUR, PRESIDENT DIPLOMATE, JOURNALISTE, PROF. LIBERALES. Poste nécess. mémoire, sens psycholog. tact, distinc., Prés. trav. impecc. Min. 1.000 NF Ecr. n° 7469 L'Express, 29, r. de Marignan, Paris-8[e]

OFFRES D'EMPLOI

Bureau de voyages
demande J. H. ou J. F. très actifs pour accompagnements voyages en groupe à l'étranger juillet, août. Indispensable connaissances espagnol, ou italien, ou allemand, ou langues slaves et qualités animations. Candidat. manuscrite av. photo. BUCOTOUR, 13, rue Laborde, Paris (8[e])

REVUE MENSUELLE CHERCHE SECRETAIRE REDACTRICE
Envoyer curriculum vitae, références à n° 33156 Ed. BLEU Publicité, 17, rue Lebel, à Vincennes

AGENCE SERVICE COMPLET offre poste intéressant A CHEF DE PUBLICITE ayant sérieuses références de préférence Agence. (débutant ou niveau assistant s'abstenir)
Ecrire avec curriculum vitae détaillé à AJAX Publicité (n° 27-ZF), 15, rue Taitbout, Paris (9[e]) qui transmettra

BONNES ADRESSES

20 % SUR PEINTURE
Vitrificateurs, vernis marins, etc...
BODY 2, rue Cler (7[e]) (10 à 20 heures) Conseils d'emplois

MAR. 34-00 TAPISSIER SPECIALISTE sièges, literie, rideaux, habillage mural, tissus excl. (Paris-banlieue), devis sans engag. Kletzel, 149, av. de St-Ouen, Paris-17[e]

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles WAG 04-89

PROPRIETES (Ventes)

Vends BELLE MAISON
GRAND TERRAIN - ARBRES FRUITIERS
LE CHESNAY S'adresser Agence du Centre, 17, r. Hoche, à VERSAILLES - Téléphone : 950-21-67

LOCAUX COMMERCIAUX (Offres)

Sur Gds Boulev. Comptoir 8 m. de long pour vente de disques, électrophones. Loc. mensuelle. Ecr. n° 7483 L'Express, 29, r. de Marignan, Paris-8[e]

APPARTEMENTS (Ventes)

Av. VICTOR-HUGO origin. 5 p., terrasse, gd conf., sur 2 étages, calme, soleil. IMMOBILIERE TRINITE, 57, r. de Châteaudun, PARIS - TRI. 69-93

Boulogne, rd-pt de la Reine
Belle constr. livr. oct. 61, liv. + chamb. 8[e] étage. Soc. an. P. MASSONI, 21, r. Lesueur. KLE. 00-57.

R. EMILE-MENIER lux. 8 pièces, prof. libérale autorisée, appart. gr. classe. IMMOBIL. TRINITE, 57, rue de Châteaudun - TRI. 69-93

Promenade des Anglais
NICE Je vends, pour cause départ, grand appartement grand standing, 5 pièces, Immeuble moderne, 1[er] étage, 161 m2, s. de b., chauffage central, téléphone. M. TIVOLY, propriétaire, 125, Promenade, NICE (A.-M.), sera là pour faire visiter et traiter à partir du 15 FEV. 61

EXELMANS lux. 3 pièces tout confort, ensoleillé, sur deux rues. IMMOBILIERE TRINITE, 57, rue de Châteaudun, PARIS - TRI. 69-93

REPRESENTATION (Offres)

ANKER
MACHINES COMPTABLES
vous offre une situation d'avenir comme REPRESENTANT ou ASSISTANT COMMERCIAL pour Paris et Province. Stage de formation. Salaire confortable (fixe et commissions). Frais de déplacements. Nous exigeons de vous :
- Une excellente présentation et une moralité parfaite.
- Le sens de l'organisation.
- Si possible des connaissances de comptabilité.
- Etre âgé de 25 à 35 ans.
NE PAS SE PRESENTER
Adresser demande manuscrite avec photo et C.V. à : FRANKER S. A., 14, rue de Clichy, Paris (9[e])

TRAVAUX A FAÇON (Demandes)

VOS VETEMENTS
retouchés, rectifiés par tailleur
SIMON - 31 bis, Faub.-Montmartre - PRO. 52-50

3[e] SEMAINE
LES NYMPHETTES
« ...*Des gens crient, bien sûr, c'est la première fois qu'on ose toucher au mythe de la prédominance du mal...* »
SUNDAY TELEGRAPH (le 5-2-61)
« *A certain style...* »
A vous de juger !
LA ROTONDE - LE SCARLETT
MIDI - MINUIT
INTERDIT AUX MOINS DE 18 ANS

Théâtre des Champs-Elysées — Mardi 14 février 21 heures (Valmalète-OAI)
ORCHESTRE NATIONAL R.T.F.
Dir. : C. PRETRE
Sol. : R. CARTERI
Bizet - Verdi - Ravel
« GLORIA » de F. Poulenc
création en Europe

Un spectacle en plein succès arrêté à la 1.300[e]
c'est « FOLIES-LEGERES », TRIOMPHALE REVUE de Michel GYARMATHY
DERNIERES le 12 février
MATINEE ET SOIREE
AUX FOLIES - BERGERE

RÉGIE FRANÇAISE DES TABACS
Chiquito
le cigare de tous les instants

MISE en VENTE
de TAPIS PERSANS provenant des DOUANES CENTRALES
grand choix de carpettes ayant été saisies par mesure de justice, de toutes origines et de toutes provenances ainsi que :
UNE COLLECTION D'IVOIRES SCULPTES, DEFENSES D'ELEPHANTS, JADES, CORAUX, PIERRES DURES et divers objets de Chine
TAPIS de 4 à 5 m2 à partir de 95 NF ; 10 à 12 m2 : 225 NF ; draps de lit jours Venise, la pièce : 20 NF
Service de table toile d'Italie : 40 NF ; mouchoirs chinois, la douzaine : 15 NF
CETTE VENTE AURA LIEU TOUS LES JOURS SANS INTERRUPTION ET LE DIMANCHE de 10 h. à 19 h. du jeudi 9 février au dimanche 26 février
sous la surveillance de la S.M.T.
L'achat est formellement interdit pour la revente
A LA SALLE DE VENTE
11, rue de Mézières
PARIS - VI[e] - METRO : SAINT-SULPICE

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

4 FEVRIER

Nous étions à mille lieues de nous en douter, la grande presse n'en avait rien dit ; sans la revue « Les Lettres Nouvelles », le peuple français aurait ignoré que la persécution sévit chez lui contre l'espèce de citoyens appelés « intellectuels », et que les écrivains, savants et artistes du monde libre viennent de se dresser contre cette abomination. Les Italiens sont de loin les plus nombreux (près de 150) les plus indignés aussi ! Les braves gens ! Dieu les bénisse. Aucun des signataires, je leur fais l'honneur de le croire, n'a jamais crié : « Duce ! Duce ! » sous le balcon du palais de Venise, aux beaux jours de l'Ethiopie, de l'Albanie et de la Grèce. Nos confrères allemands, à peine une vingtaine, dressent un peu moins la crête et gardent quelque vergogne. Quant aux Américains, aux Finlandais, aux Suisses, ils s'indignent, mais avec mesure.

Ce n'est pas que la chose me blesse. Simplement, je me pose la question : suis-je moi-même un intellectuel ? Si pour prétendre à ce nom, il faut provoquer et publier, dans nos journaux et dans nos revues, des protestations étrangères de ce style, et les monter en épingle, et en faire ses délices, eh bien ! non, je ne me sens rien de commun avec cette espèce-là — en ce moment surtout, à l'heure où de Gaulle, après plus de deux ans d'un combat solitaire mené contre les puissances obscures qui sont chez nous au service de la guerre et de la mort, va peut-être recevoir la récompense de cette ténacité admirable que le Président Kennedy se propose comme modèle — alors qu'il approche du but et qu'il tend déjà la main pour le toucher.

Mais j'en reviens à nos confrères étrangers. De qui vous moquez-vous ? Tous tant que vous êtes, vous avez le bonheur d'appartenir à des Etats policés. L'insoumission n'y saurait être défendue sans quelque dommage pour ceux qui s'y risqueraient, puisque aucun Etat au monde ne subsisterait, s'il le tolérait.

Non que je refuse plus que vous à la conscience humaine son droit imprescriptible et que je n'approuve ceux de mes confrères qui lui ont obéi. Mais les hommes qui ont la responsabilité du pouvoir doivent eux aussi obéir à leur conscience. Ils ont la charge de l'Etat et de sa sauvegarde, ils l'assument devant Dieu et devant les hommes. La conscience révoltée et insoumise se révoltera donc à ses risques et périls, et c'est là sa grandeur ; et je m'étonne qu'elle s'en étonne et qu'elle s'en indigne. Risques et périls qui, dans une démocratie populaire, iraient à l'exil et à la mort... Mais en France ! J'invite nos intellectuels persécutés à rassurer eux-mêmes leurs confrères italiens, allemands, finlandais et suisses sur le sort qui leur a été réservé. Le seul à ma connaissance qui ait fait quelques jours de prison politique, en a été tiré par le Garde des Sceaux en personne. Le plus puni de tous aura été Jean-Paul Sartre, très fâché qu'on ne l'ait pas poursuivi.

Après tout, j'ai le droit de parler. Le Bloc-Notes des trois dernières années qui va paraître bientôt, montrera assez que je n'ai pas craint la bataille. Mais dès que de Gaulle fut là de nouveau, ramené non par un coup d'Etat militaire, pour empêcher au contraire ce coup d'Etat, et parce qu'entre la République et les commandos parachutistes il ne restait plus, à la lettre, que les intellectuels de gauche, c'est-à-dire politiquement personne, à partir de ce moment-là, j'ai pensé, avec d'ailleurs presque tout notre peuple, que de Gaulle seul gardait une chance de mettre fin à cette guerre, notre douleur et notre honte. Dès lors, je l'ai suivi, avec des hauts et des bas dans mon espérance mais non dans ma fidélité.

Aujourd'hui encore, je ne me sens guère enclin à crier victoire : rien ne dépend d'un seul homme ni d'un côté ni de l'autre. Non, de Gaulle n'est pas le maître de tout ; mais enfin je veux croire, j'espère qu'un jour, la paix revenue, les historiens reprendront la route sinueuse que le chef solitaire aura suivie pour atteindre au but désiré, harcelé par deux meutes dont il paraissait ne pas entendre les abois... Alors, ce jour-là, vous comprendrez.

5 FEVRIER

Si j'en crois la revue en question, les intellectuels seraient au moment, dans le monde entier, de se constituer en parti contre le pouvoir. Je le veux bien ; mais enfin, il y a intellectuel et intellectuel. Je vois que dans le passé, à ces époques d'avant le surréalisme, qui n'ont jamais beaucoup retenu, il me semble, les rédacteurs de cette revue, des intellectuels qui s'appelaient Joseph de Maistre ou Gobineau professaient, touchant le pouvoir, des idées fort opposées à celles de nos confrères des « Lettres Nouvelles ». Et aujourd'hui, Boutang, Rebattet, Nimier sont-ils ou non des intellectuels ? Ils le sont, bien sûr, et n'ont pourtant rien à faire avec vous.

L'intellectuel en soi n'existe pas, voilà le vrai. Il existe des particuliers appelés Paul, Maurice ou François et qui réagissent diversement à l'Histoire quotidienne. Ecrire des romans ou des articles sur des romans, ne suffit pas à les différencier en tant qu'espèce. Ce qui les différencie, c'est le parti qu'individus ils ont pris face à chaque problème posé par leur condition d'homme, à ce moment de la durée, entre leur naissance à la vie consciente et leur mort.

D'ailleurs, en France, les intellectuels ne sont-ils pas au pouvoir ? Charles de Gaulle est homme de lettres comme chacun de nous : soucieux de son style, attentif aux virgules, furieux des coquilles. Il a fait un ministre d'André Malraux, un directeur des Lettres de Gaëtan Picon. La plupart de ses ministres et de ses fidèles ont plus de vraie culture que tel ou tel d'entre vous. Le pouvoir en France n'a jamais été pénétré comme il l'est aujourd'hui de cette vérité que les écrivains et les artistes, dans tous les ordres, ont été et demeurent notre honneur et notre gloire.

Les écrivains décident de tout dans l'absolu. Arrêter la guerre d'Algérie, c'est pour le penseur une opération de la pensée. L'homme d'Etat qui doit maîtriser les passions antagonistes des deux communautés, et qui surtout doit convaincre les rebelles qu'ils ont tout à gagner du côté de l'Occident, tout à perdre avec les puissances de l'Est, qu'il n'y a pas pour eux de neutralité possible, celui-là mène un combat plus difficile que le vôtre. S'il l'emporte, ce sera lui, ce général à deux étoiles et lui seul, sans vous, qui aura sauvegardé la prééminence du pouvoir civil.

Le parti des intellectuels... Pauvres intellectuels, qui prétendez vous dresser dans le monde entier pour défendre le droit à l'insoumission et qui êtes les plus soumis de tous les hommes ! Vous ne vous apercevez même pas que vous portez le collier et la bricole, que vous tournez la meule pour moudre un grain qui n'est pas le vôtre... Ceci n'est peut-être pas très clair, mais je m'entends fort bien moi-même.

Pourtant, vous n'avez pas tort de le croire : au siècle des idéologies et des techniques où l'homme déshumanisé évolue rapidement vers le robot, il est vrai que vous demeurez la dernière chance d'une pensée humaine et libre. Pour finir, je vous rends les armes, je vous donne raison.

F. M.

P. S. — Je suis heureux que la chronique de télévision ait été confiée à Armand Salacrou. Ce choix témoigne de l'importance que « L'Express » accorde à la télévision appelée à devenir le spectacle, le journal, l'université populaire, la tribune politique de millions de Français et qui influera sur nos institutions. Il est bon que les équipes de la T.V. se sentent suivies et encouragées par des écrivains comme Salacrou.

Jusqu'où peut-on reculer les limites de la mémoire ?

Curieuse expérience dans un rapide

Je montai dans le premier compartiment qui me parut vide, sans me douter qu'un compagnon invisible s'y trouvait déjà, dont la conversation passionnante devait me tenir éveillé jusqu'au matin.

Le train s'ébranla lentement. Je regardai les lumières de Stockholm s'éteindre peu à peu, puis je me roulai dans mes couvertures en attendant le sommeil ; j'aperçus alors en face de moi, sur la banquette, un livre laissé par un voyageur.

Je le pris machinalement et j'en parcourus les premières lignes ; cinq minutes plus tard, je le lisais avec avidité, comme le récit d'un ami qui me révélerait un trésor.

J'y apprenais, en effet, que tout le monde possède de la mémoire, une mémoire suffisante pour réaliser des prouesses fantastiques, mais que rares sont les personnes qui savent se servir de cette merveilleuse faculté. Il y était même expliqué, à titre d'exemple, comment l'homme le moins doué peut retenir facilement, après une seule lecture attentive et pour toujours, des notions aussi compliquées que la liste des cent principales villes du monde avec le chiffre de leur population.

Il me parut invraisemblable d'arriver à caser dans ma pauvre tête de quarante ans ces énumérations interminables de chiffres, de dates, de villes et de souverains, qui avaient fait mon désespoir lorsque j'allais à l'école et que ma mémoire était toute fraiche, et je résolus de vérifier si ce que ce livre disait était bien exact.

Je tirai un indicateur de ma valise et je me mis à lire posément, de la manière prescrite, le nom des cent stations de chemin de fer qui séparent Stockholm de Trehörningsjö.

Je constatai qu'il me suffisait d'une seule lecture pour pouvoir réciter cette liste dans l'ordre dans lequel je l'avais lue, puis en sens inverse, c'est-à-dire en commençant par la fin. Je pouvais même indiquer instantanément la position respective de n'importe quelle ville, par exemple énoncer quelle était la 27e, la 84e, la 36e, tant leurs noms s'étaient gravés profondément dans mon cerveau.

Je demeurai stupéfait d'avoir acquis un pouvoir aussi extraordinaire et je passai le reste de la nuit à tenter de nouvelles expériences, toutes plus compliquées les unes que les autres, sans arriver à trouver la limite de mes forces.

Bien entendu, je ne me bornai pas à ces exercices amusants et, dès le lendemain, j'utilisai d'une façon plus pratique ma connaissance des lois de l'esprit. Je pus ainsi retenir avec une incroyable facilité mes lectures, les airs de musique que j'entendais, le nom et la physionomie des personnes qui venaient me voir, leur adresse, mes rendez-vous d'affaires, et même apprendre en quatre mois la langue anglaise.

Si j'ai obtenu dans la vie de la fortune et du bonheur en quantité suffisante, c'est à ce livre que je le dois, car il m'a révélé comment fonctionne mon cerveau.

Sans doute désirez-vous acquérir, vous aussi, cette puissance mentale qui est notre meilleur atout pour réussir dans l'existence ; priez alors V. L. Borg, l'auteur de la méthode, de vous envoyer son petit ouvrage documentaire « Les Lois éternelles du succès » dont une nouvelle édition vient de paraître en français. Il le distribue gratuitement à quiconque veut améliorer sa mémoire. Voici son adresse :

V. L. Borg, chez Aubanel, 7, place Saint-Pierre, à Avignon. Ecrivez-lui tout de suite, avant que la nouvelle édition soit épuisée.

E. DORLIER.

Communiqué.

L'EXPRESS

DIRECTION

Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Rédacteur en Chef : Philippe Grumbach

Dir. de « Mme Express » : Christiane Collange

91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél : ELY. 89-[illegible]

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau

Dir. de la Publicité : Marie-Claire de Fleurieu

29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 69-[illegible]

(angle Champs-Elysées)

Les jours fériés : ELY. 03-02